



UN
PELERINAGE.



A

Saint Jacques
de Compostelle



PAR ANDRE REBSOMEN

BORDEAUX

F'ERET & FILS, ÉDITEURS
15, COURS DE L'INTENDANCE

1911

DU MÊME AUTEUR



Essai sur l'histoire du Culte Eucharistique à Blois. — Blois 1899.

Une Famille Blésoise : Les Brisacier (extrait des *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher*, 30 juin 1902.)

Saint Onuphre et son Titre Cardinalice, avec une lettre d'introduction de S. E. le Cardinal ANDRIEU. — Imprimerie F. Pech, Bordeaux 1910.



EN PRÉPARATION

Histoire du Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Blois (1625-1822).

La Garonne, de La Réole à Bordeaux, et le Ciron à travers les siècles, étude historique et descriptive.

L'ouvrage formant un grand in-4° de luxe de 300 pages environ, illustré de nombreuses phototypies inédites.

Respectueux
souvenir
auvra' Rebsonay

JT
COM

UN

PÈLERINAGE

A

Saint Jacques
de Compostelle

+ . 1137261
c.

Les vues photographiques du présent ouvrage

sont de la Maison

HAUSER y MENET, de Madrid.

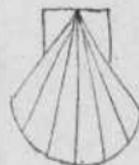
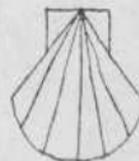
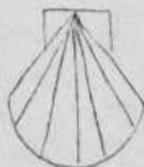


UN
PELERINAGE



A

Saint Jacques
de Compostelle



PAR ANDRE REBSOMEN

BORDEAUX

FERET & FILS, ÉDITEURS

15, COURS DE L'INTENDANCE

1911

UN PÈLERINAGE à Saint-Jacques de Compostelle

Quand nous partimes de France,
Nous dîmes adieu à nos femmes
Et à nos petits enfants.
A Dieu je les recommande
Et à saint Jacques le Grand.

Ainsi chantaient nos pères dans leur naïve plainte en laissant leurs familles pour aller à travers mille périls, au risque d'être arrêtés par les Sarrasins, assassinés en route par quelque bande pillarde, précipités dans quelque ravin, emportés par les eaux des torrents débordés, là-bas, bien loin, tout au fond de l'Espagne, auprès du tombeau de « Monsieur Saint Jacques » à Santiago de Compostela.

Ce ne fut pas un des moindres épisodes du moyen âge que ces pèlerinages au tombeau de l'Apôtre : ce courant continu, qui sans s'arrêter porta et ramena sur la même route tant de gens de condition bien diverse, était formé en majeure partie de Français et notre influence dans le nord de l'Espagne fut alors considérable. Nous en avons encore des témoins irrécusables et importants dans ces églises romanes et go-

thiques, copies parfois littérales de nos monuments du Midi ou du Centre.

Cet élan magnifique est aujourd'hui éteint, l'histoire seule le rappelle ; rien autrement ne relie la France à cette petite ville lointaine perdue dans les monts de Galice. A peine même la masse des Français connaît-elle son existence : on saurait mieux chez nous situer Santiago de Cuba que Santiago de Compostela.

Et pourtant c'est à Santiago que je résolus de me diriger cette année. Une note parue dans un annuaire consulté par hasard il y a quelques mois m'apprit que 1909 était pour Santiago l'*Ano Santo*, l'année jubilaire. Cette période jubilaire revient tous les sept ans, les années où la lettre dominicale est un C. En cette année la Saint-Jacques, qui se célèbre le 25 juillet, tombe alors un dimanche et les fêtes de l'Apôtre sont plus solennelles que d'ordinaire.

On me dit que le roi d'Espagne s'y rendrait en personne pour présenter lui-même l'offrande nationale, que les cérémonies pleines de pittoresque et d'éclat étaient dignes d'être vues et que le voyage à travers les Pyrénées cantabriques offrait de délicieux aperçus et des paysages de grandiose beauté ; enfin que sur ma route Burgos, Oviedo et Léon seraient pour moi des étapes pleines d'intérêt artistique. Je me laissai entraîner par ces considérations. Je n'avais plus à opposer la crainte des Sarrasins, les torrents en fureur, la ma-

lice des hommes ou de la nature ; je n'avais qu'à prendre le *ferro carril*.

Je me défiais malgré tout des chemins de fer espagnols, de leur lenteur et de leur matériel, et, dois-je l'avouer, j'appréhendais les hôtels ou les *fundas* et leurs nocturnes surprises.

De tous ces détails de route, maintenant que je les ai éprouvés, il ne demeure que la lenteur des trains, qui, certes était bien conforme à ce que mon imagination avait conçu. Le reste, je le déclare très franchement, était pure invention de mon esprit.

I

D'HENDAYE A BURGOS

21 juillet 1909

Je laisse Hendaye, dernière ville française. Je laisse aussi les journaux français que je reprendrai à mon retour. Ils sont très intéressants, les dernières nouvelles racontent la chute du ministère Clémenceau. Clémenceau et Delcassé se sont battus en duel : les témoins ont été les députés, tous les députés présents à la séance, parmi eux quelques médecins, en nombre plus que suffisant pour panser les blessures. L'arme choisie a été la parole. Les deux adversaires l'ont maniée tour à tour finement, vivement, brutalement. La parole est passée rapide et tranchante, brillante et acérée comme la meilleure des lames, ou bien

a crépité comme une arme à feu. On n'a pas voulu du premier sang versé ; on est allé jusqu'à la mort, Delcassé a visé juste et Clémenceau est tombé par terre.

Voilà où j'en suis : quand je rentrerai en France, je saurai la suite : cela heureusement ne m'a pas arrêté dans mon voyage.

Et à propos de quoi ce duel ? A propos de notre marine, notre pauvre marine... J'en suis là de mes réflexions quand mon train s'engage sur le pont international jeté en travers de la Bidassoa : j'entre en Espagne.

Au loin le mont Jaizquibel s'étale avec majesté jusqu'à la rivière. A son sommet l'œil découvre Notre-Dame de Guadalupe, et auprès le fort presque invisible que les Espagnols ont dressé contre nous — contre qui pourrait-il être bien dressé ? — tandis que nous présentons pleins de confiance Hendaye à leurs canons, Hendaye qui a l'air de tout ce qu'on voudra sauf d'une place de guerre, et dont les gentilles maisons n'abritent aucun fusil, aucun projectile.

Je me trompe, là tout près du pont international je revois le pauvre *Javelot*, seul défenseur de nos eaux françaises, bien pâle à côté du vaisseau espagnol le *Mac-Mahon* qui, sur l'autre rive, de loin, paraît être quelque chose.

Pauvre *Javelot* ! ses marins ne peuvent même pas y coucher puisqu'ils habitent à terre dans une cabane en bois. A-t-il un gouvernail ? Jadis peut-

être, mais aujourd'hui qui voudrait le gouverner? Est-il à vapeur, est-il à voile? Mystère, triste mystère en tout cas, image symbolique de notre marine dont Delcassé a oublié de se servir contre Clémenceau. Ce *Javelot* lancé par lui aurait encore mieux hâté la chute de son ennemi.

Encore quelques tours de roue et nous voilà à Irun (Prononcez bien *Iroun*).

La douane d'abord, formalité obligatoire mais facile avec d'aimables douaniers gantés de blanc, très blanc même.

Je change mon argent, non pas au cours du jour mais à celui... du lendemain. Toute discussion est impossible, il n'y a qu'à accepter en souriant.

Le soleil, beau et vrai soleil d'Espagne m'accompagne jusqu'à Saint-Sébastien où je m'arrête une heure. Je ne vais pas, vous le pensez, m'emballer dans une description complète de Saint-Sébastien. A quoi bon? Saint-Sébastien est une ville quasi française, très connue et fréquentée des Français qui se contentent généralement d'y venir, d'y voir une course de taureaux et d'en repartir, persuadés qu'ils connaissent l'Espagne : tandis qu'ils en ont à peine humé une bouffée.

Et cependant j'aime beaucoup cette jolie ville que je mets hardiment au premier rang des plages du Sud-Ouest, sans craindre les réclamations qu'on peut m'adresser. Je la révis avec sa majestueuse *Concha* dominée du fier mont *Orgullo*, et laissant les quartiers

élégants, je poussai une pointe vers le port des pêcheurs. En passant sur la place de Guipuzcoa, je remarque les balcons du palais de la Diputacion ornés de grandes bandes aux couleurs nationales : le roi doit arriver dans quelques heures et bientôt je l'aurai rejoint là-bas à Santiago.

Je passe devant l'église Santa Maria au cachet bien espagnol et j'arrive au port plein d'animation, où les pêcheurs accostent avec leurs barques remplies de sardines, des femmes se pressent pour acheter leur marchandise, tout ce peuple crie et discute. Des odeurs fortifiantes de goudron parfument l'air et se mêlent à d'autres senteurs peut-être moins salubres.

Je reviens vers la gare en regardant la belle Paseo de Colon et la plage où s'ébattent des enfants. La chaleur continue.

Enfin me voilà reparti, cette fois je navigue dans l'inconnu. Et pourtant il me semble que ce pays ne m'est pas étranger. Cette riante vallée encadrée de petites montagnes boisées jusqu'en haut et vertes partout, ces pommiers rangés en quinconces dans des herbages, mais c'est ma foi ! la Normandie, c'est bien la suite des belles falaises que j'admiraïs ce matin à Guéthary en aspirant le bon air pur et salin.

Au fond de ce paysage coule la rivière, non pas une rivière paresseuse, mais utile, car elle donne la vie et la

force à diverses usines, notamment à des fabriques de papier.

À Tolosa, la machine reprend force et courage, elle en a besoin pour nous hisser à travers la chaîne des Pyrénées cantabriques : il y a des rampes de 15 % et tout ce que pourra faire notre train sera du 35 à l'heure, avec effort. Voici des tunnels, le train n'ayant pas pu monter plus haut a crevé la roche pour y passer.

Les montagnes sont couvertes d'un manteau de verdure, seulement ce manteau est bien rapiécé, très rapiécé dans le bas. Une quantité de morceaux, les uns vert clair, les autres jaunes, les autres terreux, ont été mis par le tailleur. Les sommets verts bleuissent dans le lointain : encore plus loin, et la brume, une brume de chaleur cache irrévocablement l'horizon.

Entre les tunnels on aperçoit ces gracieux coups d'œil. Nous faisons une courte halte à Zumaraga et nous voilà dominant d'une grande élévation la délicieuse vallée de Cegama dont la petite ville est blottie dans un repli, tout au fond. Le soleil qui a parcouru déjà les deux tiers de sa course commence à dorer toutes choses et met de chaudes teintes sur ce riant paysage.

C'est dans ce lieu que repose couché sous le chœur de l'église le célèbre chef carliste Zumalacarregui, dont nous avons peu avant salué à Ormaiztegui le berceau. Volontaire en 1808 à Saragosse où il faisait ses premières armes, Zuma-

iacarregui se donna en 1833 à don Carlos et commanda les insurgés de Biscaye contre les soldats de la reine Isabelle. Ses troupes étaient mal organisées, mal formées, qu'importe ! Il déploya une énergie et une habileté extraordinaires, luttant avec succès et sans relâche jusqu'à ce que, devant Bilbao dont il avait entrepris le siège, un coup mortel l'atteignit : c'était sa fin, c'était aussi la fin des troupes carlistes.

Mais nous montons toujours, lentement mais sûrement et nous atteignons enfin à la station de Otzaurte, le plus grandiose panorama de la journée. C'est toujours la même vallée mais que l'élévation et la distance ont transformée et embellie, ce sont les verdure puissantes que l'ombre des montagnes arrive dans les gorges là-bas à changer en outremer, ce sont les sommets élevés que l'on découvre maintenant et qui lancent vers la voûte du ciel leurs cimes gris bleu, c'est tout auprès deux roches jumelles étranges, cendrées, sorte de bornes frontières placées à l'entrée du tunnel que nous franchissons à 614 mètres d'altitude et qui nous fait déboucher en Navarre.

Nous descendons maintenant, notre allure s'en ressent, nous traversons Alasua, Vitoria.

Les montagnes se reculent, la vallée s'élargit, mais quelle est donc cette forteresse qui la domine ? Il y a plusieurs grosses tours, des murs à pic, crénelés, des meurtrières. C'est dame Nature qui

a simplement fortifié son empire, et ce donjon aux majestueuses dimensions n'est qu'un rocher aux formes capricieuses.

Cette grande plaine est remplie de souvenirs français, je salue la mémoire de nos 5.000 soldats morts le 21 juin 1813, décimés par les troupes de Wellington, dans la funeste bataille dite de Vitoria. En cette malheureuse journée, malgré la fermeté et la valeur de nos troupes, aussi bien dans le combat que dans la retraite, nous perdions l'Espagne où depuis six années nous avons inutilement versé notre sang et celui des Espagnols.

Me voici maintenant attablé au buffet de Miranda de Ebro. Je prends contact avec la cuisine espagnole et je cherche à trouver excellents des haricots verts encadrés de tomates et nageant dans l'huile, tandis que j'arrose mon vin très dense avec l'eau presque fraîche d'un *alcarraza*. Je suis entouré d'Espagnols et au milieu de leurs conversations dont je n'entends pas un mot, je n'ai pas de peine à isoler mon esprit. Soudain il me revient à la mémoire la spirituelle légende de deux de mes confrères du passé, deux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Je vous demande pardon, cher lecteur, d'allonger mon récit en vous la transcrivant ; mais cette historiette vous fera sourire à coup sûr :

« Un loyal chevalier vient d'entrer en Espagne avec son fidèle écuyer pour aller à Saint-Jacques. Parti de grand matin, il espère arriver le soir à Mi-

randa sur l'Ebre. Maître Renard, de son côté, cherchant les aventures, ou peut-être allant aussi à Compostelle, croise le chemin qu'avait pris le chevalier : « Voilà, s'écrie celui-ci, un renard de « belle taille ! — Oh, monseigneur ! dit « l'écuyer, dans les pays que j'ai par- « courus avant d'être à votre service, « j'en ai vu, par la foi que je vous dois, « d'une taille bien plus grande, et un « entre autres, gros comme un bœuf. « — Belle fourrure, répond le chevalier, « pour un chasseur habile ! » Et il che- mine en silence. Puis, élevant tout à coup la voix : « Seigneur, préserve-nous « aujourd'hui tous deux de la tentation « de mentir, ou donne-nous la force de « réparer notre faute pour que nous « puissions traverser l'Ebre sans dan- « ger. » L'écuyer surpris lui demande pourquoi cette prière. « Ne sais-tu pas, « lui répond son maître, que l'Ebre, « qu'il faut passer pour aller à Saint- « Jacques, a la propriété de submerger « celui qui a menti dans la journée, à « moins qu'il ne s'amende ? » On arrive à la Zadorra. « Est-ce là, Monseigneur, « cette rivière ? — Non, nous en sommes « loin. En attendant, sire chevalier, le « renard que j'ai vu n'était peut-être « que de la grosseur d'un veau. — Et « que m'importe ton renard ! » Bientôt l'écuyer dit : « L'eau que nous allons « maintenant passer à gué ne serait-elle « pas celle... ? — Non, pas encore. « — En tout cas, monseigneur, ce re- « nard dont je vous parlais, n'était pas,

« je crois m'en souvenir, plus gros
« qu'une brebis. » A la vue de l'ombre
des montagnes qui s'allonge, le pèlerin
presse son cheval et découvre enfin Mi-
randa. « Voilà l'Ebre, dit-il, et le terme
« de notre première journée. — Ah !
« mon bon maître, s'écrie l'écuyer, je
« vous proteste que ce renard était tout
« au plus aussi gros que celui que nous
« avons vu ce matin. » (1)

La conscience très tranquille, je gagne
mon wagon et sans tomber dans l'Ebre,
je poursuis mon voyage.

Le soleil commence à pâlir et à di-
minuer de clarté. Les montagnes loin-
taines forment déjà des silhouettes som-
bres, sur un ciel d'une pureté étonnante;
mais tout d'un coup le paysage se trans-
forme et devient brusquement désolé
et sauvage, tunnels et viaducs se succè-
dent. Je me demande comment mon
train peut traverser ces rochers : cette
fois, c'est fini, nous allons nous heurter
à la muraille ; mais non, encore un pe-
tit trou dans lequel nous entrons et
nous ressortons sans encombre.

Nous sommes à Pancorbo, dans la
garganta de Pancorbo, gorge sauvage
s'il en fut, à laquelle le crépuscule
ajoute encore une note d'horreur et de
mystère. Ces rochers tombés les uns
sur les autres hérissent vers le ciel leurs
arêtes dentelées comme une gigantes-
que scie ébréchée, et pour donner en-

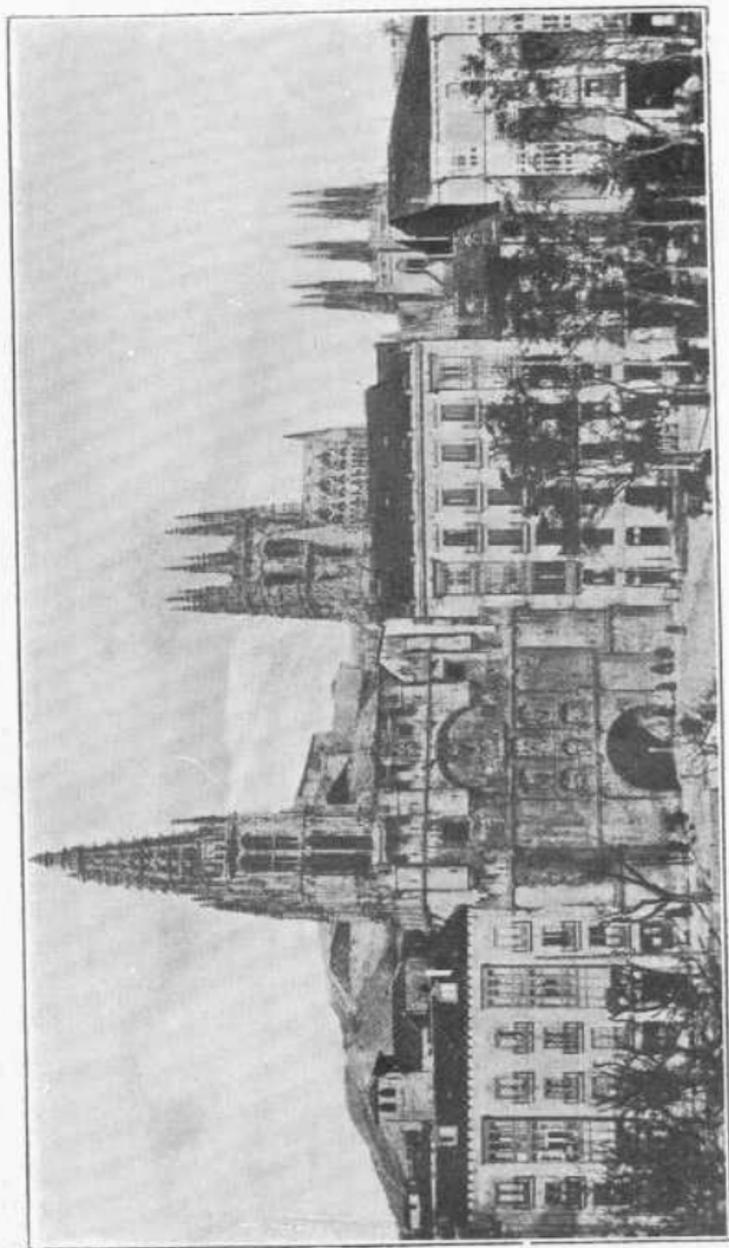
(1) *Hist. Littéraire de la France*, p. 291, tome
XXI, article de V. Le Clerc.

core plus de pittoresque à cet ensemble incohérent, toutes ces pierres sont inclinées en oblique et semblent avoir été figées au moment où elles grimpaient les unes sur les autres. L'effet produit, et il est réel, ne vient pas de l'immensité de l'ensemble, mais de son aspect sévère et menaçant. Quel passage terrible pour des troupes en campagne, il semble que chaque soldat doive, en grim pant la montagne, s'embrocher sur chaque aiguille !

Et cependant nos vaillantes armées françaises sont encore passées là. C'est dans cette gorge sauvage de Pancorbo que les débris de nos troupes, après notre défaite de Vitoria, contraignirent Wellington à opérer dans une autre direction. En ce même lieu, dix ans plus tard, lors de l'expédition d'Espagne, la division française du prince de Hohenlohe s'arrêtait pour raser un fort qui défendait ce défilé.

Derrière cette barrière, à la sortie du tunnel, nous traversons le village. Comment ? je ne sais, tant le passage semble étroit ; à peine y a-t-il place pour le village et le torrent, et on a réussi à y introduire encore une voie ferrée. Le village semble morne et désolé et reflète fidèlement son cadre. Là-haut se dressent les ruines d'un vieux château.

Maintenant la nuit est venue, encore quelques kilomètres et je suis à Burgos.



BURGOS

II

BURGOS

22 juillet.

Ce matin, pour mon petit déjeuner, j'ai résolu de prendre du chocolat, de ce fameux *chocolate* espagnol dont la réputation est transpyrénéenne. J'arrive dans la salle de restaurant de l'hôtel et je demande la boisson en question. Au bout de peu d'instant, le garçon arrive portant sur un plateau un immense verre à pied, plein de lait jusqu'au bord, un très petit pot avec du chocolat, un petit pain sous enveloppe fermée, une tasse et une assiette où sur une serviette repose un produit inconnu, sorte d'échaudé très blanc.

Je fus surpris et intimidé : surpris de voir cet attirail et intimidé, ne sachant s'il fallait verser mon chocolat dans mon lait ou mon lait dans mon chocolat ; et puis l'échaudé, quel rôle allait-il jouer et à quel moment ?

Je devais avoir l'air bien bête ; un monsieur en face de moi me regardait en souriant légèrement. Ne pouvant prolonger une situation qui menaçait de me rendre parfaitement ridicule, je résolus de demander au garçon un verre vide, dans lequel je ferais mon mélange. Quiproquo, le garçon ne comprenant pas mon français, voulant m'apporter un second verre plein de lait.

Le monsieur jugea utile et même né-

cessaire d'intervenir pour me tirer de mes embarras et commença à m'expliquer en bon français que je devais d'abord manger mon pain et mon chocolat, puis avaler le verre de lait qui était du lait de brebis, et enfin mettre dans un verre d'eau l'*azucarillo*, c'est-à-dire l'échaudé, qui n'était autre que du blanc d'œuf et du sucre, délicieux rafraîchissant, disait-il.

J'étais sauvé, je fis mon petit travail avec ordre et méthode et puis... ce fut fini, jamais plus je ne pris contact avec le *chocolate*, j'en avais eu assez.

Ce prosaïque début à Burgos ne devait pas m'empêcher de sentir les beautés et sensations artistiques qu'elle renferme.

Je me dirigeai vers la cathédrale, j'avais hâte de la contempler. Je commençai par rôder autour, la regardant légèrement, comme le gourmand qui tourne et retourne autour d'une bonne friandise ne voulant pas de suite mordre à fond afin d'en prolonger la jouissance.

Mais le spectacle était trop attrayant pour que je ne succombasse pas rapidement au désir d'attaquer carrément le morceau. Je grimpai une petite rue, moitié pente, moitié escalier, et je me campai sur la place de Santa Maria, en face des deux flèches découpées à jour qui s'élancent à une hauteur prodigieuse et se terminent par deux légers renflements comme la hune d'un cuirassé de première classe.

Ces deux pyramides égales montent

à trois cents pieds, elles défient les ouragans de la Castille et cependant rien n'égale la délicatesse de leur réseau. La broderie de pierre qui les entoure forme d'un côté ces mots : *Agnus Dei* et de l'autre : *Pax Vobis*. Ces paroles pacifiques proclamées dans un siècle violent n'étaient pas moins miraculeuses que les deux flèches dressées au milieu des orages (2).

Malgré moi, un très léger froid calme mon enthousiasme : l'auteur de cette belle œuvre est un Allemand, Hans de Cologne, attiré à Burgos par Don Alonso de Carthagène, au retour du concile de Bâle. Je trouve que Hans a un peu triché en bardant de fer ses morceaux de dentelles : cela tient, c'est solide, certes ; mais là, entre nous, croyez-vous qu'un Français eût ainsi travaillé ?

Je continue le tour du majestueux édifice et je gagne par une rue étroite la *puerta Alta* ou de la *Coroneria*. Je demeure saisi par l'élégant aspect des petites sculptures qui l'ornent. C'est un moine qui tient une charte, c'est un évêque, c'est un roi, c'est une reine, tous ces personnages sont habilement et exactement drapés, c'est simple et plein de vérité.

Je m'avance et devant moi se dresse le fameux *Crucero*, large tour octogonale ajourée de deux étages de fenêtres

(2) Ozanam. *Un Pèlerinage au pays du Cid*. Œuvres complètes, tome VII

et élevée au croisement de la nef et du transept : ce léger édifice darde dans les airs ses huit flèches ornées de saints et de saintes, tout entremêlées de fines sculptures. Au chevet de l'église « la coupole de la *chapelle du Connétable*, moins élevée mais toujours octogone, reproduit la même décoration. Ce sont comme deux diadèmes que porte cette reine des basiliques espagnoles (3). »

On dit que Charles Quint déclarait, à la vue du *Crucero*, que « c'était un joyau qu'il fallait enfermer afin de ne pas le prodiguer et d'en faire désirer la vue », et Philippe II avouait que « c'était plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes ».

Cette fois, mon admiration s'épanouit sans obstacle : je jouis tranquillement et pleinement de l'œuvre de mon compatriote Philippe de Bourgogne, car c'est lui qui est l'homme ou plutôt l'ange de cette merveille. Originaire de Langres, Philippe, en 1540, remplaçait la partie centrale du transept écroulé l'année précédente, œuvre d'un Allemand peut-être, et créait la merveille dont s'agit (4).

Je ne puis résister plus longtemps au

(3) Ozanam, *op. cit.*

(4) Je suis bien méchant pour les Allemands... quand je suis en Espagne. V. P. Lafont, *la Sculpture espagnole*, pp. 79 et 84. Théophile Gautier mal renseigné (*Voyage en Espagne*, p. 43), dit que Philippe de Bourgogne « n'est malheureusement pas un artiste français ».

désir de franchir le seuil du vénérable temple. J'entre par la *puerta de la Pellejería*, presque sans y faire attention, avide de voir le *Crucero* à l'intérieur. Me voici maintenant assis sur un banc de pierre, la tête renversée et je regarde. Mon œil est perdu et mon esprit confondu devant tant d'habileté et tant de hardiesse.

« Quatre piliers d'un essor merveilleux s'élèvent pour soutenir cette large coupole, de longues ogives la découpent, des faisceaux de nervures la décorent et vont se réunir au sommet pour dessiner une étoile (5). »

On regarde comme dans un rêve ce travail léger qui semble onduler dans les airs, on découvre des motifs nouveaux qui, de suite, n'avaient pas frappé le regard et l'on admire toujours.

J'étais là, abîmé dans mes impressions, quand un cortège passe près de moi. Ce sont les chanoines, au nombre d'une trentaine, qui s'acheminent doucement vers le sanctuaire et vont s'agenouiller sur deux rangs, enveloppés de grands manteaux noirs et portant un gros cierge à la main. On expose le Saint-Sacrement et le chœur chante l'hymne liturgique. Je m'informe de la cérémonie : on célèbre l'anniversaire de la pose de la première pierre de la cathédrale par l'évêque Mauricio : 22 juillet 1221.

Elle est là, dans le *Coro*, la statue cou-

(5) Ozanam, *op. cit.*

chée de ce prélat, en bois, couverte de plaques de bronze doré à demi ternies, décorée d'émaux français de Limoges, usés par les ans : la tête du défunt, malgré son nez aplati, conserve de la distinction et du caractère et semble en ce jour, jour de gloire pour lui, prendre un aspect de satisfaction intime et douce, comme s'il s'unissait aux chanoines et à leurs prières d'actions de grâces.

Bel anniversaire en vérité, car à cette pierre s'est jointe une nuée d'autres pierres qui, merveilleusement agencées, admirablement travaillées et habilement lancées dans les airs, ont fait l'étonnante église que voici : on peut fêter la première pierre mais il faudrait les fêter toutes, célébrer en louanges humaines cette œuvre sublime du génie humain ; seulement, la louange serait inférieure à l'œuvre.

Pendant l'office, je vais voir le cloître, je gagne ce chef-d'œuvre de porte qui me rappelle celle de Ghiberti au baptistère de Florence. La pierre est délicatement travaillée, les personnages ont le visage noble et majestueux, les draperies sont tombantes et simples. Les armes de Castille et de Léon à fond rouge servent d'encadrement, et sur les panneaux du centre, de fins reliefs sur bois couleur tabac, atténuée par des restes de vieille peinture blanche, représentent l'entrée de Jésus à Jérusalem et Dieu précipitant les méchants en enfer.

En haut, à gauche, je remarque la tête encapuchonnée de saint François d'Assise, saisie sur le vif par un sculpteur, dit-on, alors qu'il regardait les ouvriers occupés à la construction du portail de l'église.

Je franchis le seuil et me voici au premier étage du cloître sur lequel donnent trois chapelles, la Sala Capitular, la chapelle de Santa Catalina du XIV^e siècle où se conserve le *Carroza*, char d'argent à quatre roues, destiné à porter l'ostensoir le jour de la Fête-Dieu, et sous lequel s'attellent quatre hommes courbés en deux.

Entre ces deux chapelles s'ouvre la chapelle de Juan Cuchiller, page du roi Enrique III, où se voit son tombeau et le fameux *coffre du Cid*, accroché au mur à une hauteur respectable tout garni de ferrures et de cadenas. Écoutez la légende et apprenons comment le Cid arriva à nourrir ses soldats, alors qu'il manquait du nécessaire :

« Alors le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et l'envoya trouver à Burgos deux juifs, Rachel et Bidas, avec lesquels il avait coutume de trafiquer de son butin ; il leur mandait qu'ils vissent le trouver au camp. Cependant il fit prendre deux coffres, grands et garnis de fer, munis chacun de trois serrures, si lourds qu'à peine quatre hommes pouvaient en soulever un, même vide. Et il les fit remplir de sable et couvrir la surface d'or et de pierres précieuses. Et quand les juifs

furent venus, il leur dit qu'il avait là quantité d'or, de perles et de pierreries, et que ne pouvant emporter ce grand avoir avec lui, il les pria de lui prêter sur ces deux coffres ce dont il avait besoin. Et les juifs lui prêtèrent trois cents marcs d'or et trois cents d'argent. « Mais quand le Cid eut pris Valence, il renvoya les trois cents marcs d'argent et les trois cents d'or pour dégager ses deux coffres de sable, priant Rachel et Bidas de lui pardonner, car il l'avait fait avec chagrin » (6). Ozanam qui reproduit ce récit ajoute : « Ce dernier trait me touche, je croyais le Castillan ravi d'avoir joué un si bon tour à deux infidèles. » Tandis que Théophile Gautier conclut malicieusement : « Ceci prouve que les usuriers de ce temps-là étaient de plus facile composition que ceux de nos jours. L'on trouverait maintenant peu de juifs et même peu de chrétiens assez naïfs et débonnaires pour accepter un pareil gage (7). »

Laissant ce pittoresque souvenir, je rentre dans la cathédrale, les chanoines sont partis, je puis visiter le *coro*. Encore un nouvel enthousiasme devant ces stalles étonnantes, où les sculptures des boiseries s'entrecroisent et s'encadrent, se juxtaposent dans une variété charmante, laissant place par endroits à une fine marqueterie, aux incrustations

(6) *Cronica del Cid*, cap. XC et CCXIV, cité par Ozanam, *op. cit.*

(7) Th. Gautier, *op. cit.*, p. 41.

de buis. Et tout cet ensemble, coloré par la lumière du soleil tombant d'en haut, prend des tons fauves, châains ou blonds, des reflets dorés, rehaussés d'ombres chaudes et transparentes. Nouvel arrêt forcé. Comment partir de là ? Et cependant là-bas m'attend la célèbre chapelle du connétable « bijou de style gothique fleuri de la fin du xv^e », merveille de la Renaissance espagnole, fermée par une grille du xvi^e aux enroulements pleins de grâce, renfermant la tombe au cachet noble et sévère des fondateurs : Don Pedro Hernandez, connétable de Castille, et de Dona Mencia, sa femme, comtesse de Haro, couchés côte à côte : j'ai encore à voir le petit saint Jérôme en bois sculpté, travail minutieux d'anatomie, non loin de là une *Madeleine*, peinture aux traits pleins de douceur et à la coloration alternativement claire et brune, œuvre de l'école de Léonard de Vinci ; le *Tras Sagrario* ou pourtour du sanctuaire orné des étonnantes sculptures de Philippe de Bourgogne...

Que faire au milieu de cet enchevêtrement ininterrompu de chefs-d'œuvres ? Je me perds, je gagne la chapelle de la Visitation dont le joyau est la tombe de l'évêque Alonzo de Carthagène, tout enveloppé de ses somptueux ornements pontificaux et empreint du meilleur réalisme ; je traverse l'église et m'aperçois qu'en face, dans la chapelle de Santa-Ana, me guette encore une tombe, encore une. Il semble vrai-

ment que les défunts, ces grands personnages, non contents d'attirer les regards humains par leur faste au cours de leur existence, aient voulu après eux continuer à éblouir les générations humaines par le brillant appareil de leur sépulture. Je m'avance et me trouve devant le mausolée de Don Luis Osorio de Acuna, orné d'une opulente et délicate broderie, gisant au pied d'un rétable de bois peint tout fleuri, tout fouillé, œuvre extraordinaire de l'imagination castillane.

Il faut m'en aller à tout prix, je passe près du Christ fameux et fabuleux, à peau humaine, objet de tant de légendes curieuses, et je sors par la porte *del Sarmental*, à demi suffoqué, ayant besoin de respirer un air moins chargé d'effluves artistiques ; c'est fini, je vais mieux. Je suis en haut d'un escalier qui descend sur une petite place et que baigne le soleil. Instinctivement, je me retourne sur le palier au sommet des marches, je pousse un cri d'admiration. Encore ! encore une beauté nouvelle qui saisit mon attention.

Cette porte est une pierre précieuse, plus rare certes que celles du coffre du Cid.

« Les lignes simples de l'architecture, les masses clairement distribuées de la sculpture, la puissance du relief, la largeur des draperies, la beauté sévère des types, tout, jusqu'aux feuillages des chapiteaux, manifeste l'intervention d'un

maître venu de France et probablement de l'Ile-de-France (8). »

Au centre du tympan, le Christ est entouré des symboles des Evangélistes : Ce n'est pas tout, les Evangélistes eux-mêmes sont figurés assis sur un siège carré, inclinés sur le pupitre où ils écrivent et coiffés du chaperon des marchands du moyen-âge. Le mouvement est sobre et dénote l'attention : les draperies ondulent avec grâce, brisant la ligne du siège qu'elles enveloppent mollement. Quels ravissants petits sujets !

A gauche, je salue la statue de saint Jacques, patron de mon voyage : « debout, appuyé des deux mains sur son haut bâton, enveloppé dans son manteau à plis droits, [il] ne ressemble plus à l'Apôtre assis à l'entrée de la cathédrale de Compostelle comme le Dieu que venait prier les pèlerins. Prêt à marcher, il regarde au loin, avec un calme héroïque la terre qu'il doit conquérir au Christ (9). »

Je descends lentement l'escalier, jetant plus d'un regard en arrière, l'esprit comme enivré de toutes ces œuvres superbes que je viens de contempler. Je songe aux siècles passés qui les ont vues éclore, âges de foi et d'art, je pense à notre époque enfiévrée et consumée par les affaires, les plaisirs et le progrès scientifique, et j'interroge l'avenir. Quel

(8) André Michel : *Histoire de l'Art*, II, 1, p. 274.

(9) *Histoire de l'Art*, *cod. loc.*

sera le sort de cette cathédrale et de ses trésors ? Le temps destructeur et les révolutions humaines les épargneront-ils par un privilège spécial, mais vraiment mérité ?

« Une femme chrétienne qui visitait aussi la cathédrale de Burgos, écrit Ozanam, demandait ce que Dieu ferait, au dernier jour de ces admirables ouvrages, élevés à sa louange par la tendre piété de tant de générations. Le feu qui doit purifier la terre foudroiera-t-il ces tours qui montaient pour le conjurer : ces chevets d'église gardés par les anges, ces madones si pures et ces saints si humblement prosternés devant elles ? Et ailleurs, celui qui fait gloire de s'appeler le souverain artiste aura-t-il le courage de détruire tant de mosaïques et de fresques où rayonne l'éternelle beauté ? — Pourquoi ces monuments n'auraient-ils pas aussi leur immortalité ou leur résurrection ? Et qui sait si, miraculeusement sauvés, ils ne devraient pas faire l'ornement de la Jérusalem nouvelle que saint Jean nous représente toute resplendissante de jaspe et de cristal (10) ? »

Je passe sous l'*Arco Santa Maria*, porte de ville massive, mais non sans caractère, dont la façade est ornée de statues placées dans des niches, et j'arrive sur les bords de l'Arlanzon, « rivière très respectable, dit Théophile Gautier, de deux pieds de profondeur

(10) Ozanam, *op. cit.*

pour le moins, ce qui est beaucoup pour l'Espagne (11) ».

La rive gauche est ornée d'une promenade très ombragée, prolongée d'une majestueuse rangée de peupliers : sous cette ombre et cette verdure se reposent silencieux et tristes des paysans armés de faux, la couverture de laine sur l'épaule, qui attendent tranquillement qu'on vienne les embaucher pour la moisson. Le long de la rivière, là où l'eau semble un peu plus abondante, des lavandières bavardent en lessivant leur linge.

Je regagne la ville et je visite le petit Musée provincial logé au premier étage de l'*Arco Santa Maria*, où je vais revoir, tant je le connais déjà par avance, pour en avoir souvent admiré la reproduction photographique, le magnifique tombeau de Juan de Padilla, travail plein de grandeur et que ne gâte pas le fini du détail. Dans l'albâtre chaudement teinté, le sculpteur a enveloppé son personnage d'un riche manteau de dentelle, d'une délicate cotte de mailles. Don Juan à genoux, les moins jointes, tient la tête haute et fière comme s'il voulait en priant Dieu traiter d'égal à égal. Au bas, un bandeau présente en relief de charmantes figurines, notamment un page qui porte les éperons et le heaume du noble seigneur.

(11) Théophile Gautier : *Voyage en Espagne*, p. 52.

Dans une petite salle voisine, je considère avec satisfaction un devant d'autel romano-byzantin venant de l'ancienne et célèbre abbaye de Santo-Domingo de Silos habitée aujourd'hui par nos compatriotes bénédictins de Solesmes et de Ligugé. Ce devant d'autel en bois recouvert d'application de cuivre était jadis orné de gemmes enchâssées dans des alvéoles. Les apôtres y sont figurés, la tête sculptée en demi-relief et le corps indiqué à plat par de beaux émaux de Limoges. Encore une rare production et un précieux échantillon de notre art national (12).

Décidément, le proverbe est vrai : lorsqu'on parle du climat de Burgos qui se trouve déjà à 856 mètres d'altitude sur l'immense plateau de la Vieille-Castille, on dit : « Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer. » Le soleil chauffe en effet aujourd'hui comme le feu de l'enfer, je n'ai pourtant pas à me plaindre, je ne suis pas en enfer, mais depuis ce matin dans un véritable paradis artistique.

Midi sonne, c'est l'heure du repas ; je commande ma voiture et à une heure je repars pour me rendre à la *Cartuja de Miraflores*, la célèbre chartreuse située à une petite lieue de Burgos.

La route est poudreuse et desséchée : bientôt elle s'élève et peu à peu je découvre les environs de la ville. A mes

(12) *Les Arts*, avril 1905. Article de P. Lafont, p. 10.

pieds s'étend la petite vallée de l'Ar-lanzon dont le cours est indiqué par quelques bouquets d'arbres espacés les uns des autres. Derrière, un peu plus loin s'élèvent en pente douce une chaîne étendue de collines basses et absolument arides et dénudées. La terre y est desséchée et jaunâtre. La chaleur vient-elle du soleil ou bien émane-t-elle de ce sol qui paraît brûlant? L'illusion s'augmente vraiment à la vue de longues bandes de terre rougeâtre et ferrugineuse qui ressemble à de la braise ardente. Au-dessus, le ciel très bleu, presque teinté de violet à l'horizon. Dans le lointain, rien que ces ondulations du sol inculte, sans un brin d'herbe et surtout sans un arbre, car les Castellans leur ont voué une haine traditionnelle par un préjugé encore fortement enraciné chez eux. Ils disent que les ombrages attirent les oiseaux et que les oiseaux mangent le blé que l'on sème. Si, par hasard, quelque paysan à l'esprit un peu plus ouvert se résout à vouloir boiser sa terre, il choisit un ormeau qu'il enfonce dans le sol : si l'ormeau pousse, notre homme en conclut que le terrain est bon pour les plantations ; si l'ormeau vient à mourir, il décide gravement qu'aucun autre arbre ne saurait y vivre et il ne prolonge pas plus loin l'expérience (13).

(13) A. de Laborde : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, tome III, pages 50 et s.

Voilà pourquoi la verdure est fort rare dans la Vieille-Castille.

Me voici arrivé au seuil du monastère ; une bande de gueux et de mendians, l'air triste et résigné, attend là patiemment l'aumône quotidienne de pain que le bon frère leur donnera. L'un d'eux sonne à démolir la sonnette pour annoncer mon arrivée et le frère portier m'introduit. Sa figure est ornée d'une barbe de fleuve qui lui envahirait toute la figure s'il ne la rasait un peu sous les yeux. Il m'accueille d'une façon fort affable et me dit tout de suite : « Il paraît que nous avons la guerre avec le Maroc ? » Je suis obligé de lui avouer que j'ai abandonné la politique, surtout étrangère, depuis vingt-quatre heures, et qu'en vingt-quatre heures il peut se passer bien des choses. Ne trouvant pas en moi les renseignements qu'il cherchait, voyant qu'il perdrait son temps à me questionner davantage, il me conduit dans l'église et me laisse un peu la regarder à ma guise.

Cette église, d'une seule nef, divisée en trois parties qu'on franchit l'une après l'autre, comprend l'espace réservé au public, puis le chœur des frères lais et enfin celui des Pères, terminé par le sanctuaire. Je laisse les stalles sculptées du deuxième chœur pour gagner de suite le sanctuaire. Là, devant moi, se dresse un rétable encore fouillé d'une façon admirable et déconcertante. Il porte de char-

mantes statues, entre autres celle de saint Jacques avec sa besace ornée de coquilles et son bourdon. Certaines parties sont dorées et ont leur histoire. Isabelle de Portugal, en 1496, recevait dans Burgos Christophe Colomb, revenu pour la seconde fois d'Amérique, ramenant avec lui une troupe de sauvages et rapportant à la reine une chaîne, des bracelets et des lingots d'or pur. « La Reine consacra ces richesses au service de Dieu et voulut que le rétable de Miraflores fût doré des prémices de l'Amérique (14). »

Mais ce n'est là qu'un détail et ma plume se reconnaît maintenant impuissante à décrire l'étonnant chef-d'œuvre, l'inestimable trésor de ce couvent : je me borne à copier Ozanam, dont la description élégante répond si bien à mes impressions du moment :

« Dans un lieu moins riche en merveilles, dit-il, on s'arrêterait aux stalles des moines et au dais qui surmonte le siège du prieur, mais je n'ai plus de regards que pour le monument qui s'élève au milieu du chœur devant l'autel. Les deux statues de Juan II et d'Isabelle de Portugal y sont couchées sur un soubassement octogone. Les têtes sont belles, les attitudes nobles et calmes, les costumes magnifiques. Le roi paraît bien tel que les contemporains l'ont représenté : « Grand de taille et

(14) Ozanam, *op. cit.*

beau de corps, d'un aspect tout royal, les jambes, les mains et les pieds parfaitement faits ; d'ailleurs, franc et gracieux, dévot et vaillant, grand clerc et très attrayant de sa personne. » Mais à bien considérer la douceur un peu molle de ses traits, on retrouve aussi le prince timide, devenu le jouet des partis ; les factions de son règne semblent rappelées par les deux lions qui se battent à ses pieds. La reine repose auprès du roi, mais elle se penche un peu du côté opposé comme par un mouvement de pudeur. Ses yeux se baissent sur un livre qu'elle a dans les mains : elle y cherche l'oubli des pompes et des inquiétudes royales. A ses pieds un lion, un chien et un enfant jouent ensemble, comme pour opposer aux souvenirs des discordes civiles une image de la paix domestique. Autour de ces deux souverains abattus par la mort, les quatre évangélistes sont assis sur des trônes que le temps ne renverse pas. L'artiste leur a donné des airs de tête d'une fierté toute espagnole et qui semble défier les musulmans et les Juifs. Entre ces figures et aux huit angles du soubassement, des anges s'élancent en ouvrant leurs ailes : le soubassement lui-même est tout un monde de statues et de statuettes, assises ou debout, saillantes ou enfoncées dans des niches, ou voilées sous des feuillages. Seize personnages occupent la place principale : du côté du roi, huit justes de l'Ancien Testament ; du côté

de la reine, les vertus théologiques et cardinales et la Vierge tenant le Christ mort sur ses genoux, pour rappeler que les âmes royales ont aussi leurs douleurs. Tout autour, au-dessus, au-dessous, des docteurs méditent, enveloppés dans leurs manteaux, des moines prient sous leur capuchon, un berger caresse ses brebis.

« On dirait que l'art a cherché dans toute la création, depuis les anges et les vertus du ciel jusqu'aux bêtes de la terre, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus intelligent, de plus fort et de plus pur, pour soutenir le poids de ce roi et de cette reine qui furent chrétiens, mais qui furent pécheurs !

« *Si iniquitates observaveris, Domine,*

« *Domine, quis sustinebit ?*

« Leur fille n'a pas voulu les laisser seuls dans la tombe, ils sont entourés, défendus devant le Seigneur par tout ce peuple de pierre qui semble intercéder pour eux (15). »

Je dois avouer qu'après le Crucero, ce monument funéraire fut l'œuvre d'art qui m'impressionna le plus à Burgos. Pendant mon examen attentif et ému, le bon frère s'était logé dans une stalle et accoudé me regardait, me suivant du regard tandis que je tournais et retournais autour du captivant mausolée. Il souriait avec complaisance de me voir ainsi empoigné par la beauté sublime

(15) Ozanam, *op. cit.*

de l'œuvre de Gil de Siloé, un des maîtres de l'époque gothique, auteur également des sculptures du rétable.

Je regardai bien à côté cet autre tombeau, celui du fils de Don Juan et de Dona Isabel, de l'infant Don Alonso, enchâssé dans le mur. Avec son arcade gothique aux fins ornements, avec son personnage agenouillé, le chapeau pendant entre les épaules, ce monument serait encore digne d'une louange et d'une admiration spéciales ; mais ma sensibilité artistique est comme grisée par tout ce que j'ai vu depuis ce matin, je me retire en silence, incapable d'éprouver de nouvelles impressions et accompagné de mon guide.

Je reprends mon véhicule et laissant la chartreuse j'arrive peu après au monastère de *Santa Maria la Real de las Huelgas*.

La tradition raconte que le roi Alfonso VIII, surnommé le Noble et le Bon, s'était épris d'une Juive. Après sept ans d'inconduite, il se repentit de sa faute et fonda le monastère de las Huelgas. Mais l'histoire narre autrement le fait : Alfonso VIII, dit-elle, sur les instances de la reine Eléonore, fille de Henri II Plantagenet et avec le concours de ses filles Urrague et Berenguela, sœurs de notre Blanche, mère de saint Louis, résolut de fonder une abbaye de femmes de l'Ordre de Cîteaux au lieu même où les rois de Castille avaient une résidence moins austère que le château de Burgos et

qu'ils appelaient « leurs loisirs », *las Huelgas del Rey* (16).

Ceci se passait à la fin du XII^e siècle. Le nombre des religieuses fut fixé à cent : elles devaient être toutes nobles, *todas hijas d'algo*. De fait, des princesses de sang vinrent plus d'une fois s'enfermer sous ces cloîtres : on y vit six infantes de Castille, trois d'Aragon, une de Navarre, une de Portugal, une d'Autriche. La puissance de ce monastère ne tarda pas à s'accroître d'une part grâce aux influentes relations des familles des religieuses et d'autre part sous la protection et l'appui des religieux Cisterciens fort répandus en Espagne et qui occupaient même la majeure partie des sièges épiscopaux de ce royaume.

De la sorte, l'abbesse de las Huelgas fut investie d'un pouvoir extraordinaire, presque unique, dans les annales des monastères de femmes. Elle était supérieure de dix-sept autres couvents, dans lesquels elle avait tous droits pour laisser célébrer, prêcher, confesser et exercer charge d'âmes. Elle avait la seigneurie de cinquante et un bourgs et villages dont elle choisissait elle-même les magistrats et les gouverneurs qui y commandaient de sa part ; elle disposait de douze commanderies. Les officiers de justice de Burgos ne pouvaient franchir le seuil de son couvent que

(16) Voy. Ozanam, *op. cit.*

verges baissées. Seules les religieuses de Fulde en Allemagne, devant lesquelles l'empereur mettait pied à terre, pouvaient leur être comparées, mais non égalées (17).

Les rois vinrent mettre leur dépouille funèbre sous la protection de ces nobles servantes de Dieu, pendant tout le XIII^e siècle. Dans ce temple reposent quatre rois, cinq reines, onze infants et dix-huit infantes.

J'eus la bonne fortune de pouvoir jeter un regard rapide sur le chœur des religieuses où se conservent ces tombeaux. Une grille de fer devant une vitre de dimensions ordinaires est scellée dans le mur qui borne la grande nef de l'église à sa jonction avec le transept. A gauche se trouve le confessionnal, et à droite le guichet de la communion. Je regardai par la vitre et je vis dans ce vaisseau gothique aux lignes pures et majestueuses sous cette voûte élevée, éclairée dans le haut par la rosace du fond, l'une après l'autre les religieuses sortir de leurs stalles, le voile baissé sur la figure, le long manteau traînant, glissant plutôt que marchant sur ces dalles antiques. Après une inclination profonde vers l'autel, deux par deux, comme dans une apparition de fantômes, elles gagnèrent lentement sur la gauche la lourde et haute draperie de

(17) Voy Ozanam, *op. cit.* — Colmenar .
Les Délices de l'Espagne, p. 179.

velours rouge aux applications d'or, don de Charles-Quint, et la soulevant légèrement, elles disparurent derrière, l'une après l'autre, frôlant au passage le superbe de Blanche de Castille, massif cercueil de pierre sculptée aux armes de Castille et de Léon, couvert suivant l'usage d'un poêle de soie framboise.

Lorsque ce fut le tour des deux dernières sœurs, l'une suivit le même chemin que ses compagnes, l'autre se dirigea vers ma vitre et, tirant un cordon, ferma d'un voile l'ouverture. Je ne protestai même pas du geste, car je n'avais plus rien à voir de ce côté : le spectacle que j'avais contemplé me suffisait. Je me retournai tout pensif vers le sanctuaire.

Le sacré-stain qui m'accompagnait me fit savoir qu'aujourd'hui le monastère comprend vingt Cisterciennes, ces nobles moniales ont chacune une femme de chambre attachée à leur personne. Avec les dames de Saint-Bernard vivent côte à côte huit religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, ces deux congrégations cohabitantes ensemble ont une supérieure unique. Je n'ai pu avoir d'autres renseignements sur cette organisation peu commune.

Dans le sanctuaire, à droite et à gauche, sont appliquées de belles tapisseries : deux d'entre elles, œuvre de notre manufacture nationale des Gobelins, représentent le triomphe de Jules César et Esther devant Assuérus. A la voûte pend le fac-similé de l'étendard de l'émir Am-

sir abandonné par lui à la bataille de Tolosa de las Navas (1212), fait historique dont on célèbre solennellement chaque année le souvenir, à la date du 16 juillet.

Il ne me restait plus rien à visiter et cependant j'aurais voulu pouvoir franchir cette clôture, aller voir de plus près la tombe de Blanche de Castille, qui fit tant pour la France en lui formant son roi, regarder celle de la reine Dona Berenguela, sa sœur, comme elle tutrice d'un prince destiné à devenir un saint roi, Ferdinand III, roi de Castille et de Léon.

Malheureusement, la règle est immuable, nul ne peut mettre le pied sur ce seuil sacré, nul, s'il n'est roi ou prince du sang. Le jour où un si grand personnage arrive à las Huelgas, la porte s'ouvre et il la franchit, mais il n'est pas seul, il a une suite, et la suite l'accompagne. On lui permet même alors d'avoir une escorte aussi nombreuse qu'il veut ; ce jour-là, dit-on, toute la ville de Burgos en fait partie.

En sortant, je donnai un dernier coup d'œil à la tour carrée qui flanque l'église et aussi à un nid de cigognes construit sur l'arête la plus élevée de la façade principale. Ces oiseaux, présages de bonheur, sont assez répandus dans la Vieille-Castille.

Un peu après le monastère de las Huelgas se trouve l'*Hospital del Rey*, destiné à offrir un refuge et un lieu de repos aux pèlerins de Saint-Jacques.

Qui sait, si j'avais vécu quelques siècles en arrière, je serais peut-être venu un soir y demander un asile !

Jadis treize religieux y servaient les pèlerins, aujourd'hui une jolie porte, *puerta de los Romeros*, porte des pèlerins, présente une majestueuse statue de saint Jacques. La légende place à cette entrée un Français, pèlerin de Saint-Jacques, saint Amaro, qui, au retour de son long pèlerinage, demeura portier dans cet hôpital, allant au-devant des pèlerins fatigués et les soignant avec une douce charité. Sa mort fut signalée aux habitants de Burgos par une lueur étrange qui leur fit croire à l'incendie de la maison. Dieu n'avait fait ce prodige que pour manifester les vertus cachées de son pieux serviteur (1).

Je rentre à Burgos pour voir encore avant de partir le rétable fouillé presque à l'excès de l'église *San-Nicolas* près de la cathédrale. Cette ornementation compliquée et multipliée fait ressembler cette sculpture à un large rideau de dentelle appliquée sur le mur.

(1) Nous pouvons rappeler ici encore un souvenir français, celui de Saint Aleaume (en Espagnol San Elesmo) moine de la Chaise Dieu en Auvergne, fils d'un gentilhomme de Loudun, qui fit bâtir le monastère et l'hôpital de St-Jean l'Évangéliste encore existant près duquel se trouve l'église de « San Lesmes ». Saint Aleaume mourut vers l'an 1100 à Burgos et cette ville l'ayant choisi pour patron célèbre sa fête le 30 janvier (*Moreri*).

Saint Nicolas, debout, bénit de la main droite et tient la crosse de la main gauche. Au-dessus une rosace, qu'il faudrait presque regarder à la loupe, représente les neuf chœurs des anges disposés comme les rayons d'une roue.

L'heure s'avance ; il me faut quitter cette ville si riche et si féconde en épanouissements artistiques, le vrai paradis de la sculpture, et poursuivre le cours de mon voyage, aux débuts déjà si captivants.

III

DE BURGOS A SANTIAGO

22 juillet.

Entre Burgos et Santiago s'allongent exactement 711 kilomètres ; la route est longue, mais elle est belle et variée : tour à tour la plaine, les montagnes, les rivières, l'océan viennent offrir au voyageur des spectacles imprévus et pittoresques et lui faire oublier la longueur du chemin.

Entre Burgos et Venta de Banos s'étend une plaine fertile où poussent en abondance les céréales, précieuse richesse de la Vieille-Castille. Parfois, j'aperçois dans la campagne les épis étalés sur le sol battu. Une mule attelée à une sorte de plateau de bois tourne en rond pour dépiquer le blé. Sur le traîneau une femme est assise conduisant l'animal ; ailleurs, c'est un homme

debout, les jambes écartées, dans une pose hardie et fière qui fait vivement trotter son attelage. Dans le fond de cette plaine s'allonge toujours la ligne monotone des collines désolées et arides.

Mes compagnons de voyage sont au nombre de deux, un lieutenant d'artillerie et un civil : ils causent. Je me hasarde à leur demander un renseignement et soudain mon civil se découvre, à moi, comme étant un Français, ingénieur de la Compagnie du chemin de fer depuis plus de trente ans. Homme affable et complaisant, il me prévient de me tenir sur mes gardes, car le *rapido*, le fameux *rapido* tri-hebdomadaire qui va de Madrid à Vigo et que je compte prendre à Venta de Banos, pourrait bien être au complet, rempli par les Madrilènes qui vont *veranear* (passer l'été) dans le Nord, fuyant les premières chaleurs de la capitale.

— Et si je ne puis trouver de place dans le *rapido*, demandai-je, avec anxiété, que faire ?

— Vous prendrez le *correo*, me dit tranquillement l'ingénieur.

Cette perspective me paraissait plutôt lugubre, le *correo* est le train-poste qui n'a rien de la malle des Indes : il s'arrête à toutes les stations et n'en oublie aucune, pour faciliter sans doute le service du courrier. Je me représentais traîné par cet interminable moyen de locomotion et je voyais tout mon itinéraire dérangé.

— A Venta de Banos, ajouta-t-il, je vous recommanderai au chef de gare, qui fera certes tout son possible pour vous caser dans votre train et vous y trouver un bon coin.

Et de là notre conversation partit sur les chemins de fer espagnols, sur leur lenteur :

— Pourquoi ne vont-ils pas plus vite?

— Eh ! nous avons des rampes formidables à franchir !

— Alors, prenez des machines plus fortes !

— C'est vrai, mais cela coûte.

— Mais en plaine, comme ici, vous pourriez filer plus rapidement.

— Le gouvernement nous interdit de faire plus de 60 kilomètres à l'heure, les voies ne sont pas construites pour supporter une vitesse supérieure à raison du trop grand écart des traverses. Il faudrait en doubler le nombre.

— Eh bien ! doublez-les.

— Fort juste, mais il faut de l'argent.

— Oh ! mais votre Compagnie ne fait donc aucune recette ? m'écriai-je.

— Si, monsieur, au contraire, elle a enregistré cette année un excédent de dix millions (18).

— Cette fois, je n'y comprends plus rien.

— Moi non plus, ajouta-t-il en riant,

(18) Exactement 9.953.401 pesetas 59. — Extrait du *Rapport du conseil d'administration de la compagnie* lu à l'assemblée générale ordinaire tenue à Madrid, le 17 mai 1909.

mais tout en vous parlant sérieusement de ce qui est, je dois vous dire que bientôt, je pense, notre compagnie pourra améliorer notablement son trafic, car elle commence à doubler ses voies, du côté de Vitoria. C'est un progrès, surtout pour l'Espagne où tout est si pénible à mettre en mouvement, ah ! si c'était en France ! »

Et nous parlâmes ensemble du « pays » jusqu'à *Venta de Banos*. Là, suivant sa promesse, il me recommande chaudement au *jefe de estacion* et me laisse après m'avoir cordialement serré la main.

J'avais trois heures à attendre à *Venta de Banos*, j'allai au buffet pour dîner. Une bonne surprise m'y attendait, une aimable Française en était tenancière. Sur son petit bureau modern-style, j'aperçus le *Gaulois* et un roman de Maurice Barrès, c'était trop bien pour le milieu.

La journée s'achevait par un coucher de soleil d'une pureté extraordinaire ; la chaleur était accablante. Sur les tables du buffet, l'eau était conservée dans les *alcarrazas* exposés à une brise presque insensible. Impossible de trouver de la fraîcheur : je mangeai rapidement et je sortis. Là-bas, tout là-bas au pied du coteau, j'apercevais la petite ville de Banos de Cerrato, dont les maisons bâties en paille et en argile séchée au soleil revêtaient une couleur d'ocre jaune, une teinte de café au lait très caractéristique et semblaient cuire lentement

comme les briques d'un four. Je laissai les sept ou huit maisons qui enveloppent la gare, je gagnai la grande route qui s'étend à perte de vue plate et droite, sans ombrage naturellement. La terre que le soleil avait inondée de ses feux tout le jour semblait reprendre un peu. A l'horizon, l'astre rougissant ayant perdu sa force était prêt à disparaître, et sur la voûte céleste pas le plus léger nuage. De brise, il n'y en avait pas davantage, l'air demeurerait immobile.

Soudain des cris atroces rompent le silence, des voix d'hommes se mêlent à ces bruits déchirants. J'écoute anxieux et troublé, je m'élançai vers le lieu où doit se dérouler quelque tragique aventure. J'arrive et je vois plusieurs aisses empilées, pleines de... poules ; des employés de la gare sont occupés à faire passer de l'une dans l'autre les pauvres volatiles en les empoignant au petit bonheur, par l'aile, la patte ou le bec. Pendant que les bêtes crient affreusement, les hommes comptent leurs victimes.

Enfin mon *rapido* arrive, le chef de gare jette un coup d'œil exercé sur le wagon de V'go et, m'ouvrant une portière, m'indique une place libre, la seule du compartiment : j'étais sauvé du *correo* !

« Comme on fait son lit, on se couche », dit le proverbe : je fis le mien de mon mieux et dormis à peu près, les jambes sur ma valise, calé par mes

compagnons de voyage, trop hâtifs
encore d'être dans le *rapido* !

23 juillet.

Ponferrada : je me réveille — si tant est que le sommeil soit venu longuement clore mes paupières ; je viens d'apercevoir cette pittoresque petite cité dont les maisons dégringolent vers la rivière, couronnées d'un vieux château de Templiers.

En gare, un train stationne en face du nôtre. Tout un régiment d'artillerie le remplit : sur des wagons découverts, les canons de campagne sont démontés et attachés avec des cordes. Dans les compartiments, les *nobles soldados del Rey* causent et fument, d'autres stationnent sur le trottoir. Ils sont vêtus d'étoffe de laine légère à rayures bleues et blanches ressemblant à de la flanelle *tennis*. Ils ont sur la tête une petite calotte de même drap et aux pieds des espadrilles simplifiées, une semelle et des lanières passant entre les orteils comme les *alpargatas* des montagnards de l'Aragon. Ils ont l'air de bons garçons, indolents et insoucians. Un Espagnol arrive à me faire comprendre que ces braves gens se rendent en Afrique, que la guerre est déclarée entre l'Espagne et le Maroc, que l'Espagne envoie de suite une masse importante de troupes là-bas à Melilla dans les montagnes du Riff et que le gouvernement veut, en

frappant un grand coup, ne pas laisser traîner les choses en longueur et mener rapidement la campagne.

En apprenant ces nouvelles, je pensais à mon frère chartreux d'hier et je regrettais bien qu'il ne fût pas là pour les recueillir.

Mon train repartit ; mes compagnons de voyage adressèrent au passage un salut de la main à ces soldats qui allaient là-bas se battre et peut-être y périr. Instinctivement, je m'unis à eux...

Je regarde maintenant le paysage qui devient de plus en plus accidenté ; nous longeons la vallée majestueuse du *Sil*. Nous franchissons la rivière, ruisseau de peu de profondeur, mince et étroite couche d'eau étalée au milieu d'un lit très large, presque plat comme une route et semé de cailloux arrondis entre lesquels, dit-on, on rencontre parfois des paillettes d'or. Aux bords se dressent imposantes et déchiquetées de hautes montagnes chaudement teintées par le soleil levant et dont nous traversons les entrailles en franchissant tunnel après tunnel.

A *Monforte*, encore une halte, tout le train se vide, je m'aperçois qu'il ne se compose plus que de deux wagons, tant mieux ; nous irons peut-être plus vite, notre *rapido* fait à peine du 40 à l'heure !

Au buffet, on se retrouve et aussi sur le quai. J'aperçois un évêque et son secrétaire. Je m'informe auprès d'un complaisant Espagnol et je comprends que le prélat est le nonce apostolique

de Madrid qui se rend à Santiago pour les fêtes.

Près de remonter en wagon, je passai près de Sa Grandeur qui me regarde d'un air si accueillant que je ne puis m'empêcher de le saluer et de lui adresser la parole. Je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais fait erreur. Je n'avais pas affaire au nonce, mais à S. Gr. Mgr Remigio Gandasegui y Gorrecha, évêque titulaire de Dora et de la province de Ciudad Real, un des plus jeunes et des plus distingués évêques d'Espagne. Mgr Gandasegui, tout en administrant le diocèse de Ciudad Real, qui comprend 200.000 âmes, est en même temps prieur des quatre ordres militaires réunis d'Espagne, c'est-à-dire de Saint-Jacques, de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jean de Jérusalem et de ce fait choisi par le grand-maître de ces ordres. Sur sa soutane violette, du côté gauche, était appliquée la croix rouge de Saint-Jacques et il tenait à la main une canne légère terminée au pommeau par une améthyste taillée en facettes. Cet aimable évêque me fit savoir que lui aussi se rendait à Santiago pour les fêtes. Je me réjouis de cette rencontre, décidé à le suivre désormais partout où il irait, dès que je lui verrais faire le plus léger mouvement ; c'était plus simple et plus sûr que de m'embarquer dans ces explications compliquées avec des voyageurs ou des employés. Je résolus de le surveiller atten-

tivement et bien m'en prit, ainsi que le lecteur le verra par la suite.

Peu après Monforte, nous commençâmes à longer le *Minho*, comme disent les Portugais, le *Mino*, ainsi que l'appellent les Espagnols. Le chemin de fer suit exactement les bords et les méandres de sa rive droite pendant 120 kilomètres et permet au voyageur d'en contempler les aspects divers et riants.

Le *Minho* coule d'abord entre des rochers escarpés, puis il s'élargit. De place en place, ses eaux peu abondantes sont resserrées par un léger barrage et viennent alimenter un petit moulin, simple cabane en planches dressée au milieu du fleuve et flanquée d'une roue à aubes. C'est là que le cultivateur apporte pour la faire broyer sa récolte qui pousse sur les rives verdoyantes et fertiles. Ces bords si bien cultivés forment une terrasse dominant la rivière et s'inclinent près de l'eau comme un bourrelet de verdure, tandis que sur un plan lointain se profilent les montagnes.

De place en place, un bac amarré au rocher attend le passeur et aussi le passant; je m'imagine que les deux n'en font qu'un. Des hommes gardent des bestiaux qui viennent boire, ou bien ramontent dans des canots, véritables pirogues de sauvages accouplées, à l'avant renflé et recourbé, épiant les truites, les saumons ou les lamproies.

Faisant mentir son étymologie, le *Minho*, dont le nom vient du *minium* ou vermillon très abondant dans ses

environs, m'apparaît comme un reflet de ses bords et roule des eaux d'un vert émeraude. Vers la fin de son parcours, les moulins disparaissent et des épis en fortes pierres étranglent son courant pour le rendre plus rapide.

La culture du pays est très soignée : aux champs de maïs, aux pins, aux châtaigniers, aux chênes-lièges succèdent les vignes élevées qui s'enroulent autour de longs bambous soutenus par des piliers de granit rosé à peine taillés et fichés en terre comme de petits menhirs.

Près des chaumières noyées au milieu des arbres, dans leur jardin, je remarque une étrange construction. Figurez-vous une grande caisse rectangulaire, une maison en réduction, longue de trois ou quatre mètres, élevée du sol sur quatre colonnes de pierre, recouverte d'un petit toit de chaume ou de tuiles à deux pentes et présentant sur la façade principale le plus souvent une croix ou quelques ornements grossièrement sculptés. Sur les côtés, une ou deux ouvertures sont fermées par les lames de bois d'une petite persienne. Je songeais à quelque sépulture de famille comme les tombeaux des protestants dans la vallée de la Seudre du côté de Marennes. Renseignements pris auprès d'un voyageur, ce n'était qu'un grenier à maïs dont les emblèmes religieux devaient sans doute écarter les voleurs.

La province de Galice dans laquelle nous entrons a des climats distincts ré-

sultant des hauteurs variées de ses zones au-dessus du niveau de la mer. Les différences de température et d'humidité de l'air sont très considérables. De lourdes pluies continues inondent le sol et alimentent les innombrables fontaines des montagnes qui sont la grande cause de l'étonnante fertilité de ce pays.

La végétation y est d'une variété et d'une fécondité remarquables ; on y voit croître entre autres : chênes, châtaigniers, oliviers, cactus, figuiers, orangers, citronniers.

Ses chevaux, dont Pline vantait déjà les qualités, étaient qualifiés par les anciens « les enfants des vents de l'Atlantique ».

« Comme on traverse la Galice, — écrivait un moine d'Osera au xvii^e siècle — on éprouve à chaque lieue, je dirai même à chaque pas, un changement d'air, de ciel et de décor suffisant pour faire croire qu'on est entré dans un autre pays. Toute espèce de fruit, toute espèce de légumes pousse en Galice : et si quelque variété y manque, son absence ne saurait être mise sur le compte du sol ou du climat, mais sur celui de la paresse des habitants qui ont négligé de le cultiver. Il est vrai de dire qu'un pays peut surpasser un autre par la qualité d'un fruit en particulier, mais néanmoins il est certain que non seulement en Espagne, mais sans exagération dans toute l'Europe, il n'y a pas

de province qui puisse égaler la Galice pour la fertilité du sol (19). »

Au milieu de cette riche et luxuriante nature vit une population douce et tranquille : « *O fortunatos nimium...* » Les femmes portent sur la tête des mouchoirs aux couleurs voyantes, sur les épaules des fichus à franges croisés par devant et s'attachant par derrière. La plupart marchent nu-pieds, quelques-unes ont des chaussures en cuir souple de couleur jaune, ou qui le fut.

Orense, la première ville arrosée par le Minho que je traversai, située au pied d'une montagne, est remarquable, dit-on, par la diversité de son climat. La partie de la ville qui est au pied du mont éprouve en hiver toutes les rigueurs de la saison tandis que celle qui est du côté de la plaine jouit d'un doux climat, tant son sol est échauffé par les sources thermales qui en jaillissent. On raconte que dans une de ces fontaines on trempe les oiseaux pour les plumer, les pommes de terre pour les peler et les tripes pour les blanchir (20). Des choses plus attachantes que celles-là m'eussent engagé à m'arrêter quelques heures à Orense, si le temps inexorable ne m'eût pressé de continuer ma route. Je me souvenais que, pendant la

(19) Cité par Miss A. Meakin, dans son ouvrage fort complet et très intéressant sur la Galice intitulé : *Galicja the Switzerland of Spain*, London, 1909, p. 19.

(20) A. Germond de Lavigne : *Itinéraire de l'Espagne*, 1859, p. 156.

révolution, l'évêque d'Orense, Pedro Quevedo y Quintana, malgré la modestie des revenus de son évêché, nourrit, logea dans son palais et vêtit plus de trois cents prêtres français déportés ou émigrés (21). J'aurais aimé à rechercher ces souvenirs sur place à les recueillir comme un intéressant épisode de notre histoire religieuse. Encore un détail captivant, ajouté à bien d'autres qui m'échappa au cours de mon voyage.

Après Orense, apparaît, aperçu rapidement au passage, *Rivadavia*, pittoresque village aux maisons presque à pic au-dessus de l'eau. Un peu plus loin, la carte du pays et non la nature me révèle qu'en face de moi je contemple le Portugal : le Minho sert de frontière aux deux nations, mais l'aspect du pays reste bien le même.

(21) Quevedo, né en 1736, fut évêque d'Orense de 1776 à 1818, année de sa mort. Quand Napoléon convoqua une assemblée illégale à Bayona, Quevedo fut un de ceux qui refusa de se présenter et protesta avec énergie contre l'abdication du souverain espagnol. Lorsque Napoléon mit son frère sur le trône d'Espagne, Quevedo fut privé de tous ses émoluments en punition de son patriotisme. Le Pape Pie VII créa Quevedo cardinal (1816) en reconnaissance de la noble générosité avec laquelle l'évêque avait secouru le peuple d'Orense de sa propre bourse, à une époque de grande détresse. Son tombeau de marbre exécuté en Italie recouvre ses restes dans la cathédrale d'Orense, dédiée à saint Martin de Tours (V. A. Meakin, *op. cit.*, p. 292. — Geoffroy de Grandmaison : *Un curé d'autrefois*, Paris, 1894, p. 187.) — Son histoire fut écrite par Juan Man. Bedoya, Madrid, 1835.

Après *Salvatierra*, vieille cité fortifiée aux remparts à demi ruinés, voici sur la rive portugaise un donjon féodal qui se dresse couvert de lierre. Puis le train décrit une courbe et nous laissons à regret la riante vallée du Minho. Là-bas au loin, sur une éminence, s'élève Tuy ancienne place forte, pays de contrebandiers, patrie de saint Elme. Juste en face, de l'autre côté du fleuve, en Portugal on distingue la silhouette de *Valença do Minho*, autre cité guerrière. Ces deux villes se regardent fièrement et pourraient facilement, tant elles sont voisines, se battre à coups de canon.

Je jouissais tranquillement du paysage, ne songeant plus guère, ma foi, qu'à ce que je voyais. Soudain le train ralentit sa marche et s'arrête. Les Espagnols de mon compartiment descendent ; je ne m'en inquiète pas. Ce ne fut qu'au bout d'un instant que je vis la soutane violette de Mgr Gandasegui laisser aussi le wagon. Je me précipite aussitôt sur mes paquets que j'empoigne et je cours bien vite rejoindre Sa Grandeur, tenant la promesse que j'avais faite de ne pas le quitter. Explication : le tunnel de *los Valos* que nous devons franchir a eu le bon esprit de s'effondrer avant que nous n'y passions, il faut faire un transbordement. A un passage à niveau, sur la route poudreuse, en plein soleil, une bande vociférante de cochers se précipitent sur nous : c'était le moment le moins bien choisi pour laisser mon protecteur. J'implore son

assistance et le complaisant évêque me fait monter avec lui dans une tapissière, en compagnie de son secrétaire. Il y en a pour un bon kilomètre de parcours et nous rejoignons au bout de cinq minutes la voie de l'autre côté du tunnel. Je ne vous dirai pas combien ce cocher nous fit payer ; je cherchai à m'imaginer comment il m'aurait plumé si j'eusse été seul et je me félicitai pour la seconde fois d'avoir rencontré un guide aussi précieux. Le train transbordeur arriva peu de temps après, nous y grimâmes avec nos valises et en avant pour *Redondela*, situé à une faible distance.

Avant d'arriver à cette dernière station, le train longe pendant quelques instants trop courts le délicieux fond de la baie, la *ria*, comme on l'appelle, de Vigo sur sa rive Nord-Est (22).

(22) Le relief de la Galice ressemble assez à la main gauche posée à plat, sur une table, les doigts ouverts, le pouce pointant vers le Nord et le doigt du milieu vers l'Ouest. Le dos de la main figure le massif de montagnes du centre de la province, tandis que le pouce allongé et les autres doigts représentent les chaînes de montagnes qui s'allongent vers l'Océan Atlantique. Les eaux de l'Océan rentrent dans l'intérieur des terres entre chaque doigt des Pyrénées, formant à chaque fois une large et splendide *ria*, baie semblable aux *lochs* d'Ecosse et aux *fjords* de Norvège. Ce sont, en commençant par le Nord, entre le pouce et l'index, la *ria* de Bétanzos contenant les deux ports importants du Ferrol et de la Corogne, puis la *ria* de Muros, la *ria* de Arosa avec Carril et Padron au fond, la

La baie de Vigo, une des plus belles du monde, dont je parlerai plus longuement à mon retour de Santiago, longue de près de trente kilomètres, commence du côté de l'Océan par le petit archipel des îles Ciès, ou de Bayona, s'élargit devant Vigo, puis se rétrécit. Après cet étranglement du rivage s'ouvre une seconde baie, aussi agréable que la première et dont le fond resserré remonte vers le Nord ; c'est sur le bord de cette seconde échancrure que se trouve Redondela, c'est là où nous passons en ce moment. Non loin du rivage où nous sommes s'élève la petite île de Saint-Simon. En la voyant, mon cœur de Français tressaille à la pensée des glorieux et célèbres souvenirs qui s'y rattachent et je songe au vaillant tourangeau François-Louis Rousselet, marquis de Châteaurenaud, grand'croix de l'ordre militaire de Saint-Louis, vice-amiral et maréchal de France venu en ces lieux le 22 septembre 1702.

Châteaurenaud, que Saint-Simon appelle « un très grand et heureux homme de mer (23)..., une de nos belles figures françaises d'autrefois — la galerie en est si riche ! — arrivait à Vigo

ria de Pontevedra et la ria fameuse de Vigo.

La côte formée par ces rias et les petites îles qui fourmillent dans ces parages est si dangereuse pour les navires que les marins l'appellent « la Côte de mort ». (A. Meakin, *op. cit.* p. 17.)

(23) V. *Mémoires de Saint-Simon*, édit. Cléruel, III, 435 et s. ; IV, 85 et XIV, 107.

convoyant depuis la Havane dix-sept galions chargés d'argent et de précieuses denrées, le tout estimé à près de quarante millions ; une quinzaine de vaisseaux protégeaient ces richesses.

Pendant ce temps, la flotte anglo-hollandaise composée de 50 vaisseaux et de 150 transports, défendue par 10.000 hommes, avait habilement essayé de se rendre maître de Cadix, centre principal en Europe du commerce hispano-américain. Mais elle échoua et, ayant su l'arrivée à Vigo de Châteaurenaud et de son convoi, fit voile rapidement vers ce point de la côte.

L'entrée de la baie fut forcée le 23 octobre 1702. Châteaurenaud, qui avait mouillé ses vaisseaux et ses galions devant Redondela, auprès de l'île de San-Simon, fut pris comme dans une souricière ; heureusement, ses trésors, notamment tout l'argent, avaient été déjà débarqués et portés à Lugo dans l'intérieur des terres : il ne restait guère plus que quelques denrées exotiques, principalement de la cochenille. Acculé à la reddition, sans hésiter, dans un geste héroïque l'amiral français brûla ses vaisseaux. « Les Anglais en capturèrent cependant quelques-uns ainsi que neuf galions espagnols et enlevèrent un butin évalué à quatre millions environ (24). »

« Dès le lendemain du combat, l'a-

(24) Lavisse : *Histoire de France*, VIII, 1-96.

miral ralliait à Pontevedra la majeure partie de ses équipages et se portait à l'intérieur des terres jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. A la tête de ce régiment improvisé, il se mettait en mesure de protéger le sanctuaire vénéré de Saint-Jacques dont les immenses richesses pouvaient exciter la convoitise du duc d'Ormond qui commandait les troupes anglaises de débarquement et de lui barrer en même temps la route de Lugo s'il se lançait à la poursuite des trésors débarqués des galions (25). »

Cette aventure ne put nuire au crédit de Châteaurenaud : Saint-Simon, en traçant son portrait cité plus haut, l'achève par ces mots : « Heureux homme de mer, où il avait eu de belles actions et que le malheur même de Vigo ne put ternir. »

Quant aux vaisseaux coulés à fond, la légende s'empara de ce fait historique et l'amplifia : l'imagination faisait voir dans les profondeurs des eaux des scintillements étranges... Des sociétés financières alimentées par de crédules souscripteurs furent fondées pour aller repêcher *les galions de Vigo* : on ne repêcha jamais que des ancres et des canons, à demi rongés par la rouille.

A Redondela, nouveau changement de train, changement normal, celui-là : nouvel embarquement pour *Pontevedra*,

(25) M. Calmon-Maison : *Les Galions de Vigo*, *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 1^{er} mai 1903, p. 143.

où nous attendait le buffet. J'avais en effet oublié de dire qu'il faisait un soleil dardant, qu'il était deux heures et demie de l'après-midi et que mon café au lait de Monforte n'était plus qu'un bien lointain souvenir.

Aussi les tables du buffet furent-elles vite garnies d'amateurs. Le trio désormais inséparable de Sa Grandeur, de son secrétaire et de moi prit place auprès d'un monsieur et d'une dame à l'allure pleine de distinction, le comte et la comtesse de Cerrageria auxquels Monseigneur voulut bien me présenter. Le comte, devenu mon voisin de table, s'exprimant dans le français le plus pur, me parla de ses souvenirs de France où s'était écoulée son enfance, et me fit savoir qu'il se rendait lui aussi aux fêtes de Santiago pour y figurer comme chevalier de l'ordre de Saint-Jacques auquel il avait l'honneur d'appartenir.

La cloche inexorable de la gare interrompit cette intéressante conversation : il me fallait repartir sans avoir pu, comme je l'espérais, me promener un peu dans Pontevedra, gentiment situé sur une petite colline et dont on m'avait vanté les rues et les maisons pleines de cachet (26).

(26) Un des navires avec lesquels Christophe Colomb fit voile pour découvrir l'Amérique s'appelaient *La Gallega*, la Galicienne, et un livre a été écrit pour prouver que non seulement le grand explorateur fit voile du port

Je me précipite derrière l'évêque de Ciudad-Real et de son compagnon, et nous nous engouffrons dans un train en partance. Je ne cherche même pas à savoir où il va, je suis débarrassé de ce souci.

J'arrive ainsi à *Carril*, situé presque au fond de la ria de Arosa : une brise odorante et tonique vient caresser mes narines : ce sont de superbes eucalyptus, aussi beaux que ceux du jardin public d'Hyères, renommés en Provence, qui parfument l'atmosphère de leurs senteurs hygiéniques et qui, à eux seuls, en disent long sur la douceur et l'agrément du climat de cette région.

J'oubliais, en effet, que j'étais un peu au-dessus du 42° latitude nord, c'est-à-dire à peu près à la hauteur de la Corse. Ce n'était pas certes la Méditerranée que j'avais sous les yeux, mais le rude Atlantique adouci et presque métamorphosé par le Gulf Stream coulant dans ces parages (27).

de Pontevedra, mais que son navire *La Gallega* fut construit dans ses chantiers de constructions avec le bois des pins de la Galice. (*La Gallega, nave capitaina de Colon*, par C. Garsia de la Riega, 1897. — V. aussi *Christophe Colomb*, par Rosely de Lorgues, p. 408.)

(27) Auprès de Carril, dans l'île de *Cortegada*, le roi Alphonse XIII fait en ce moment construire un château qu'il habitera l'été : ceci donne la meilleure preuve de la beauté salubre et du charme de ce pays. En face se trouve Villagarcía (7.000 habitants), magnifiquement placée et surnommée *la Perla de Arosa*.

Sur le quai de la gare, j'aperçois se promenant de long en large plusieurs marins allemands du *Yorck*, un des bons et récents croiseurs cuirassés de la flotte germanique, et tout au loin à travers les branches d'eucalyptus, je distingue les grosses masses sombres des navires de guerre. Un Espagnol, près de moi, me les montre et me dit que ces vaisseaux sont tous disséminés sur la côte en ce moment, depuis la Corogne jusqu'à Vigo, que toute l'escadre allemande se trouve dans ces parages. Pour quoi? Mystère, simple promenade sur l'eau, démonstration militaire pacifique, mais significative vis-à-vis de l'Espagne qui s'engage là-bas au Maroc. *Chi lo sa?* Et mon voisin se pose l'index sur la paupière inférieure, dans un geste un peu familier, voulant dire qu'il voyait clair à ces manœuvres, parce qu'il ouvrait l'œil « et le bon ».

Notre pauvre train semble pourtant marcher, et de fait il n'avance guère : les 94 kilomètres qui séparent Redondela de Santiago se font en quatre heures, soit moins de 24 kilomètres à l'heure ! Il est vrai qu'il ne s'intitule pas *rapido*, il a bien raison.

Enfin quelques tours de roue nous amènent au *Padron*, petite ville où commencent les souvenirs de Saint-Jacques. El Padron est situé au confluent du Sar qui se jette dans l'Ulla ; cette dernière rivière ayant son embouchure tout au fond de la ria de Arosa. C'est dans ces lieux qu'accosta, suivant la légende, la

barque où les sept disciples de saint Jacques gardaient précieusement le corps de leur maître, naviguant ainsi depuis Joppé en Judée. Arrivés en ces parages contre la rive appelée encore Barca, ils prirent leur précieux fardeau et le posèrent sur une grande pierre, qui s'amollissant, devint concave, enserrant le corps du saint comme dans une sépulture. Cette pierre se voyait encore au XVI^e siècle (28), mais les pèlerins en brisaient des fragments, si bien que les habitants de Padron, craignant de voir disparaître la relique, prirent le parti de la jeter dans la rivière où les sables l'ensevelirent peut-être pour toujours, à moins qu'un sort heureux ne l'y fasse découvrir.

A l'ouest, de l'autre côté du Sar, voici la montagne sainte de Saint-Jacques (29),

(28) *La Cronica general de Espana*, livre IX, chap. VII, fol. 232 verso ; ouvrage de Morales (1513-1591).

(29) Le *Monte Sacro* ou *Pico sacro* dont les flancs sont encore parsemés de nombreux dolmens ou ruines préhistoriques. Les légendes y sont nombreuses. Jadis les malades portaient du pain sur une de ses cimes invoquant la montagne pour les guérir :

« Picosagro, Picosagro,

« Saname este que en trago »

« Pico Sacro, Pico Sacro, guéris-moi dans mes
[maux. »

Les anciens considéraient comme un sacrilège d'y toucher avec le fer et la tradition rapportait qu'il se trouvait de grandes feuilles d'or à sa surface, la foudre le frappant souvent et transformant en or, disait-on, ce qu'elle touchait. (A. Meakin, *op. cit.*, p. 224.)

où se retrouve une chapelle, élevée, toujours d'après la tradition locale, à l'endroit où l'apôtre habitait, alors qu'il évangélisait la contrée ; une fontaine, qui jaillit à côté, sortit du sol frappé par le bâton du saint. Plus loin, ce sont des trous dans le rocher ouverts toujours par le bâton de saint Jacques qui y trouva asile alors qu'il était poursuivi par les infidèles. Un peu au delà se dresse l'autel de saint Jacques où, dit-on, il célébra la messe et qui consiste en une grande pierre surmontée d'une croix ; enfin un dernier rocher, « le lit de saint Jacques », aurait reçu ses membres fatigués de ses courses apostoliques.

C'est un peu au delà de Padron, sur le chemin de Santiago, que se rencontre la collégiale d'*Iria* avec ses tours en pyramide et à échelons, qui nous redit un très lointain passé. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XI^e siècle, *Iria* fut le siège d'un évêché. Un des évêques d'*Iria*, Théodomir, en l'an 835, avait été informé que dans un petit bois, sur une colline inhabitée, on apercevait la nuit des lumières ou une étoile. Il fit abattre une partie du bois, on fouilla le sol, on y trouva un cercueil de marbre, et dans ce cercueil un corps qu'on reconnut à des signes certains pour être celui de l'apôtre saint Jacques. Cette découverte fit grand bruit dans tout le pays. Alphonse II, dit le Chaste, le fidèle allié de Charlemagne et roi de Galice et des Asturies, accourut ; il ordonna d'élever tout aussitôt une

chapelle, et l'affluence croissante des fidèles entoura bientôt d'habitations le sanctuaire. Ce lieu prit le nom de l'événement et s'appela *Campus Stellæ*, Champ de l'Etoile, d'où Compostelle.

Mais Compostelle s'augmentant sans cesse, le siège épiscopal d'Iria y fut transféré, et le premier qui, en 1095, par concession d'Urbain II, fut consacré évêque de Santiago fut Dalmacio, dix-neuvième successeur de Théodomir et moine de Cluny.

La collégiale de Santa-Maria rappelle l'antique cathédrale et l'ancien palais des évêques et du chapitre, édifices dont il ne reste plus trace aujourd'hui ; sur le maître-autel de l'église actuelle, on vénère une statue byzantine, en pierre, de la Vierge apparaissant à saint Jacques. On rapporte, en effet, qu'en ce lieu la mère de Dieu serait apparue à l'apôtre.

Encore un peu, et nous atteignons *Nuestra Senora de la Esclavitud*, pèlerinage très fréquenté des gens du pays le 8 septembre et le premier dimanche d'octobre.

Le train monte toujours dans une série de vallonnements aux aspects variés. Ces collines sont tantôt découvertes et arides, tantôt vêtues de pâturages et de bois. Ici, ce sont des forêts de chênes et de pins ; ailleurs de sombres bocages de noyers et de châtaigniers, et au fond du paysage des vallées sillonnées de ruisseaux nombreux arrosant tour à tour des champs de blé de seigle ou de

mais, des vergers où croissent une quantité d'arbres à fruits d'essence très diverse.

Soudain, Mgr Gandasegui me montre à l'horizon deux points qui émergent. « Regardez la cathédrale de Santiago, me dit-il. » Je tressaillis, je crus ressentir l'impression joyeuse de nos pères lorsqu'ils arrivaient en vue du but tant désiré de leur pénible voyage. Des cris d'allégresse sortaient instinctivement de leur poitrine, quand, après avoir gravi la dernière montée, ils apercevaient de son sommet le lieu saint où leur foi les avait conduits. Mais à cette expansion naturelle succédait immédiatement un sentiment profond de leurs misères, de leurs péchés dont ils venaient demander la rémission à l'apôtre. Et alors se prosternant à terre, le front dans la poussière, ils s'humiliaient profondément, baignant le sol de leurs larmes. Cet endroit, toujours le même, car il était sur la route éternellement fréquentée par les pèlerins, s'appelle encore en souvenir de ces pieuses démonstrations *El Humilladoiro* et se trouve à cinq kilomètres de Santiago près de la voie du chemin de fer.

Nous ne sommes plus à ces âges d'ardente piété, je me contentai de songer doucement à ces époques lointaines, cherchant à en revivre les salutaires et saintes impressions, et réfléchissant que j'étais très probablement aujourd'hui seul Français à représenter mon pays à ces célèbres fêtes, là où jadis la France

occupait comme partout, d'ailleurs, la plus importante et la plus noble place.

Cette responsabilité me paraissait lourde ; mais elle me rendait fier. Je me sentais entouré par l'ombre de tous ces rois de France, de ces seigneurs, de ces moines, de ces pauvres, de ces criminels devenus d'humbles pénitents, et je n'étais plus seul. Je voyais le grand Charlemagne, l'initiateur de ces saintes pérégrinations, près de lui Louis VII le Jeune, roi de France, accompagné de son beau-père Guillaume X, duc d'Aquitaine, et de son gendre, mon illustre compatriote, Thibaut V, comte de Blois. Après eux se pressaient Raimond VII, comte de Toulouse, et Guillaume V d'Aquitaine, et à leur suite des prélats français Gotescalcus, évêque du Puy, le Bienheureux Jean, évêque de Valence, Hugues, archevêque de Lyon, et Gui, archevêque de Vienne, escortés d'un groupe imposant de moines de Saint-Bernard, sortis de notre célèbre abbaye de Cluny.

Et pour accueillir cet imposant cortège m'apparaissait le dominicain français Bérenger de Londora à l'aspect plein de noblesse, reflet de l'autorité que lui conférait son titre glorieux d'archevêque de Compostelle.

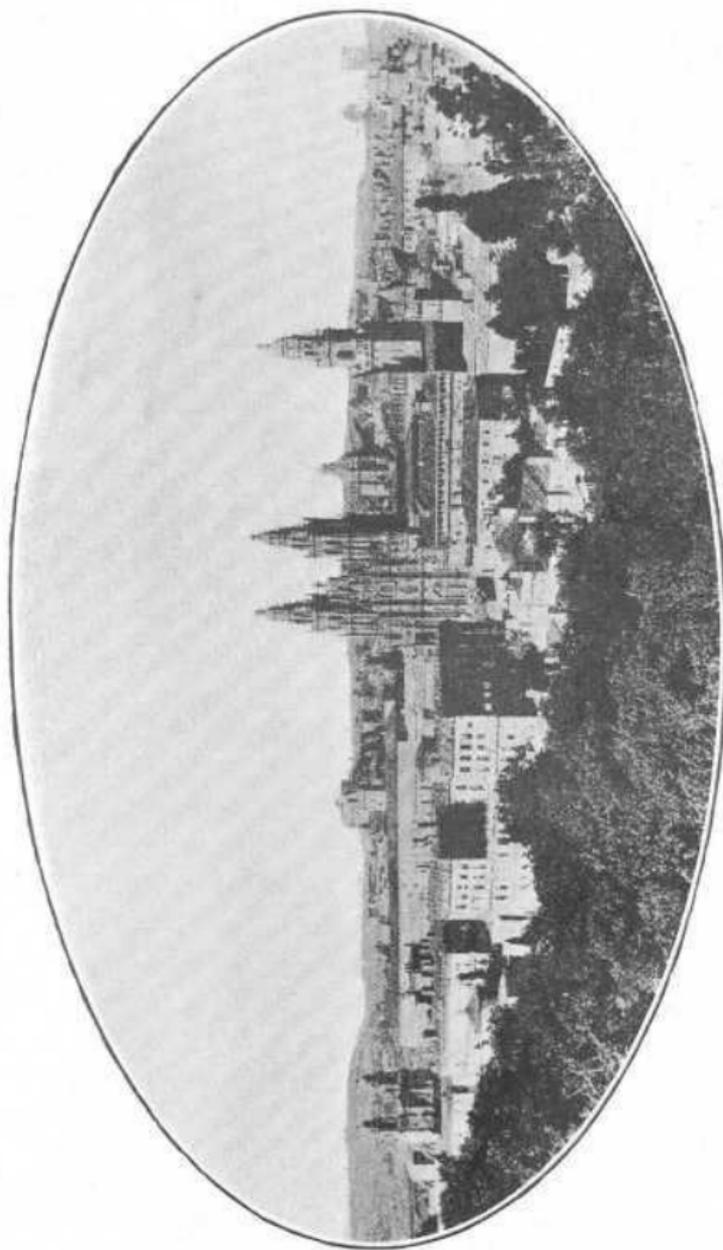
Il me revenait à l'esprit l'oraison de l'Apôtre : *Esto, Domine...* : « Soyez, Seigneur, pour votre peuple sanctificateur et gardien : fortifié du secours de votre apôtre Jacques, qu'il vous plaise dans

ses mœurs et vous serve d'un cœur tranquille. »

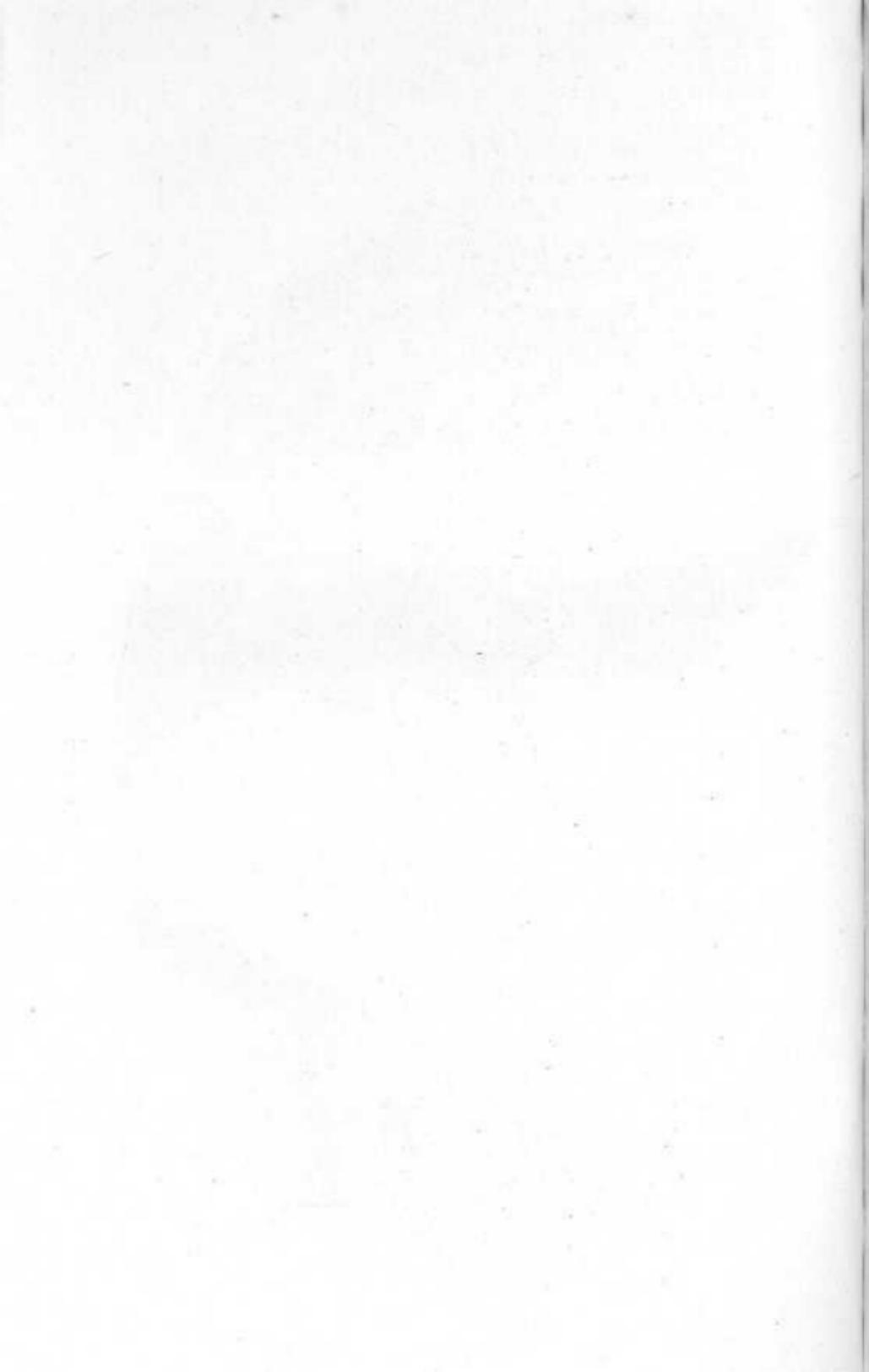
Je me souvenais que notre grand saint Louis, « qui révérait Monseigneur saint Jacques à l'égal de Madame sainte Geneviève (30) » récitait cette prière avec une tendre ferveur, en face de Tunis, sur son lit de cendres, quelques instants avant de mourir.

Il me semblait les entendre me dire : « Nous t'avons choisi, toi, Français quelconque de la terre de France, pour nous représenter en ces fêtes solennelles de l'année jubilaire auprès du saint tombeau. Tu seras le modeste chaînon qui reliera le passé au présent, les temps des croyances vives aux tristes jours de l'incrédulité. Ton unité suffira pour que l'on ne puisse dire que la France soit demeurée absolument indifférente à ce qui la passionnait jadis. Va, invoque l'apôtre là-bas dans cette petite chapelle souterraine qui a entendu les sanglots, les supplications et les chants de reconnaissance de tes pères. Demande à saint Jacques de redonner la foi à un peuple jadis si confiant en lui, réclame de lui son secours pour une patrie qui semble fouler aux pieds ses traditions séculaires et renier son baptême. Va remplir ta mission, nous joindrons nos demandes à tes faibles prières et saint Jacques

(30) *Histoire de saint Louis*, par le sire de Joinville. Edit. Natalis de Wailly, Paris, 1867, p. 499.



SANTIAGO



l'ami, le parent du Sauveur aura pitié du beau royaume de France. »

Tout en rêvant ainsi doucement du passé, j'avais toujours les yeux fixés sur la petite ville de Santiago : peu à peu ses nombreux monuments devenaient plus distincts et se détachaient mieux les uns des autres. Je voyais leurs masses apparaître plus nettement, les détails de leurs constructions devenir plus visibles. Santiago surgissait ainsi de loin dans une plaine doucement ondulée et comme posé sur un monticule aux pentes couvertes de maisons irrégulièrement enchevêtrées, d'églises aux clochetons divers et de couvents aux grands murs gris : et, dominant cet ensemble, s'élançait la basilique dont les trois tours élégantes révélaient la beauté et l'ampleur de son architecture. Le fond de ce panorama était meublé d'une série de collines et couvert au-dessus d'un ciel bas et lourd chargé d'épais nuages, vrai ciel de Galice où il pleut, dit-on, les deux tiers de l'année.

Le train décrivant une longue courbe finit par arriver au faubourg de Cornès où se trouve la gare de Santiago. Les Espagnols ont bien fait de la placer en cet endroit : je ne vois pas un vulgaire employé criant d'une voix plus ou moins éraillée : « Santiago ! Santiago ! » C'eût été vraiment une honteuse profanation que de lui livrer ce cri glorieux qui menait jadis l'Espagne à la victoire.

Je me sépare de Mgr Gandasegui en lui exprimant encore ma sincère recon-

naissance pour son précieux secours et mes sacs à la main je me fraye passage dans la foule. Je cherche à trouver l'homme de l'hôtel où je dois descendre, je regarde les têtes qui pourraient être coiffées de la casquette galonnée avec inscription. Rien, absolument rien. La foule est grouillante, tout le faubourg est là, femmes et enfants s'agitent, crient, se pressent, pour admirer les nobles voyageurs qui débarquent. Les mouchoirs sur la tête, les femmes parlent avec volubilité et avec bruit, on se bouscule, des voitures de tout genre circulent et surtout des cochers, qui se démentent avec rage. Un grand diable porteur d'une casquette m'accoste, je lui demande mon hôtel, il me fait comprendre qu'il se charge de m'y conduire, qu'il me conduira où je voudrai, serait-ce à Santiago, en Amérique ou ailleurs. Il me prend vivement mes sacs et m'amène à la portière d'un petit omnibus à six places dont chacune a déjà un occupant sur les genoux duquel reposent plusieurs volumineux paquets. Il ouvre la portière, hurlant et gesticulant ; il me presse de rentrer ; c'est vraiment impossible, les gens de l'intérieur se récrient, je commence à être un peu étourdi de ce vacarme l'homme me pousse : il n'y a pas à dire, je dois lui obéir ; il me faut foncer sur la masse compacte de ces tranquilles voyageurs. Ceux-ci vaincus à leur tour font un effort, une petite jeune fille arrive à se lever, me cède sa place, je m'y introduis à force et elle retombe

sur les genoux de sa mère ; les paquets ont repris à peu près leur harmonie et les cartons à chapeaux, très grands cartons pour de très grands chapeaux, s'empilent avec peine. La portière est fermée, nous allons partir. L'homme à la casquette est monté sur le siège avec un camarade et a pris rênes et fouet en mains.

Notre petit omnibus est attelé de cinq mules reliées au véhicule par des ficelles en nombre suffisant, je suppose, pour que cela tienne. Un coup de fouet, deux coups de fouet, pas une mule ne bouge ; trois coups de fouet, même effet produit. Mon cocher pousse maintenant des cris gutturaux, agitant des mains les rênes et le fouet, tandis qu'avec ses pieds il trépigne sur son siège à le démolir, son compagnon l'imité dans ces transports insensés. Jamais je n'ai été témoin de semblable vacarme, à chaque instant je m'imagine voir le cocher et son acolyte, ayant démolé dans leur frénésie le dessus de l'omnibus, tombant dans l'intérieur sur les cartons à chapeaux et sur nos genoux.

Le vacarme redouble : les mules ne bougent pas ; je ne peux voir leur figure, elles doivent certainement sourire. Enfin, l'une d'elles, comme se réveillant d'un profond sommeil, avance d'un pas, sa compagne en fait autant et les autres aussi, si bien que nous démarrons lentement et que notre omnibus commence à monter la route en pente et poudreuse qui conduit à la ville. Vic-

toire ! l'homme, encore une fois, a dompté l'animal !

Hélas ! après ce triomphe, nouvel arrêt, nouvelle explosion de cris et de coups, nouveau départ, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Mes compagnons d'incarcération riaient comme moi, bien que parfois la mèche du fouet rentrât par les fenêtres ouvertes, accrochât le chapeau d'une dame ou s'enroulât autour de l'oreille d'un monsieur. Mais ce supplice fut de courte durée, chacune des victimes ayant mis le couvercle d'un carton derrière sa tête en guise de bouclier.

Ce début n'était que risible et amusant ; la suite allait devenir plus grave pour moi.

J'arrivai à l'hôtel, le seul convenable de Santiago où il n'y en a que deux ; la seule vue de l'autre, au passage, m'avait amplement suffi. Je demandai une chambre : « — Impossible, me dit-on, la maison est pleine. — Mais enfin ! — Il n'y a pas de « mais enfin », nous ne pouvons vous loger. — Comment ? vous ne me ferez pas croire que... — C'est impossible, absolument impossible, toutes nos chambres sont prises. — Mais, Monsieur, de grâce... — Non, non, non... »

A force de parlementer et d'insister, l'hôtelier me proposa deux logements en ville chez des particuliers. Je repris mes sacs, aidé d'un gamin comme guide et comme porteur, et j'allai voir les deux logements à choisir. L'un était

une chambre à partager avec un inconnu, ou bien sans partage à 20 pesetas la nuit ; l'autre était dans une maison si pauvre et misérable qu'elle me donnait beaucoup trop à réfléchir sur l'honnêteté de sa propriétaire. Mon parti fut vite pris. Je revins à l'hôtel et dialoguai à nouveau. Nouveau refus formel et motivé.

Un nouvel essai était à tenter ; je m'informai des couvents qui pourraient me donner asile : les franciscains étaient trop éloignés dans la ville pour m'y rendre à cette heure, les jésuites étaient plus rapprochés. Il était près de neuf heures du soir, quand je sonnai à leur porte. Explication avec le frère portier, entretien très pressant avec un Père parlant français ; hélas ! je perdais mon temps, j'eus beau expliquer que j'étais absolument sans asile sur la terre étrangère, que j'en étais réduit à la rue ou au ruisseau, les Pères n'avaient que cinq lits à donner et ils avaient déjà cinq occupants. Je repartis tristement, rentrant de nouveau à l'hôtel pour y prendre un repas bien gagné, faute de mieux.

Au moment du dessert, je fis venir l'hôtelier pour lui déclarer d'une façon calme, mais ferme, avec la conviction que peuvent seules inspirer les circonstances graves de la vie, que j'étais résolu à ne pas m'en aller de chez lui, que je coucherais sur son pavé ou sur son plancher avec ma valise sous la tête, mais qu'il n'arriverait pas, sauf

intervention suffisante de la police, à me faire sortir de sa maison.

Devant mon attitude fière et décidée, il fut vaincu et m'offrit alors seulement, — le misérable ! — une petite chambre, une soupente au grenier, où un lit heureusement propre, une chaise et une cuvette firent ma joie et me délivrèrent du cauchemar d'une nuit à passer à la belle ou à la vilaine étoile.

Seulement cette concession octroyée, la nature perverse de mon homme reprit le dessus et il me dit tranquillement :

« Il ne s'agit pour vous que de cette nuit : demain soir, cette chambre sera occupée par un autre et, vous m'entendez bien, les moindres recoins de mon hôtel seront alors envahis. Si vous comptez trouver ici un asile, laissez toute espérance.

« *Lasciate ogni speranza o voi che entrate...* » comme le chantait mon illustre compatriote l'immortel Dante... »

Et cet Italien farouche — c'était un Italien, jamais un Espagnol n'eût agi de la sorte — cet Italien, sans même jouir de l'effet produit par sa terrible menace, tourna les talons et me laissa à mes réflexions.

J'avoue qu'elles ne furent pas longues, je pensai qu'il était l'heure de jouir d'un repos et d'un lit bien gagnés et je m'endormis très tranquille, me disant que le lendemain j'arriverais bien à me tirer d'affaire.

IV

SANTIAGO

24 juillet.

A cinq heures, ce matin, je sautai hors du lit, et, grimpant sur ma chaise, j'introduisis ma tête à travers la lucarne destinée à fournir à ma soupente l'air et la lumière. De là je pus voir un horizon de toits, une église, après, la campagne, et au fond, les montagnes que les premiers feux du soleil coloraient en rose : au-dessus, le ciel d'un bleu magnifique, la journée promettait d'être belle.

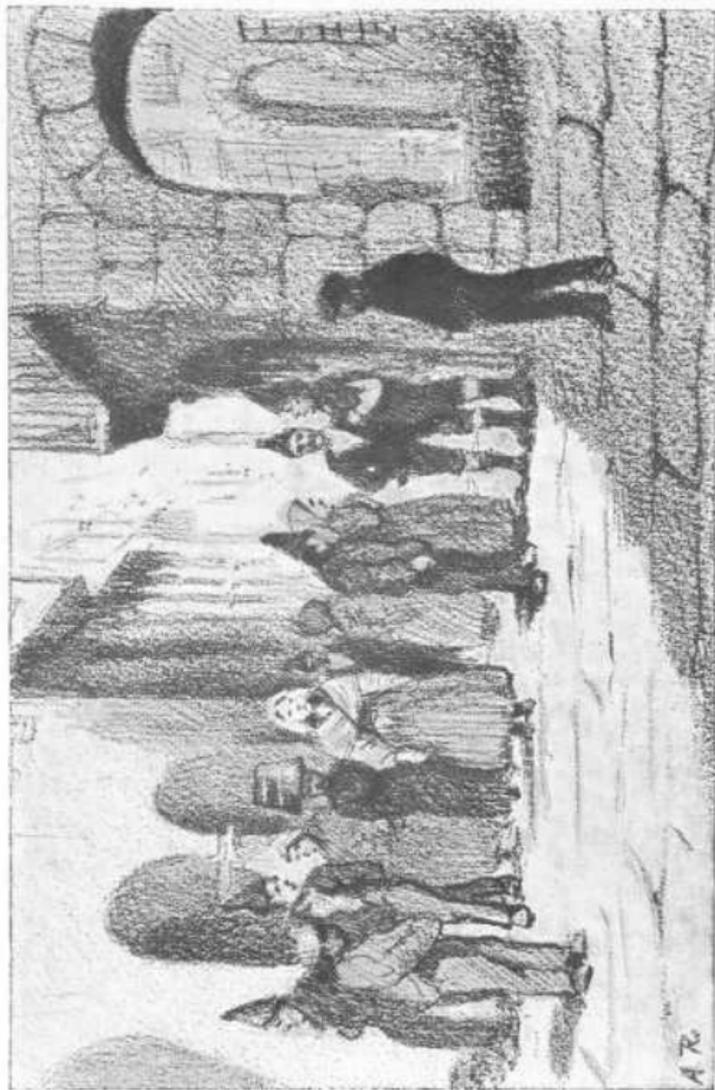
Hier, dans le train, un Espagnol disait que le roi arrivait à Santiago entre 6 et 7 heures du matin : cela me paraissait bien un peu étrange que le roi fût si matinal, mais enfin il n'y avait rien d'impossible à ce que cela fût exact. Pour ne pas manquer son arrivée, je hâtai ma toilette et gagnant la rue, je me dirigeai vers la route de la Corogne, par laquelle Alphonse XIII devait faire son entrée en auto. Le roi venant de Saint-Sébastien réservait sa première visite en Galice pour le chef-lieu de la province et de là devait se diriger à Santiago avec son mode favori de locomotion.

Je sortis presque de la ville : les rues étaient désertes, de loin en loin quelques promeneurs, aucun symptôme révélateur de l'approche du royal cortège.

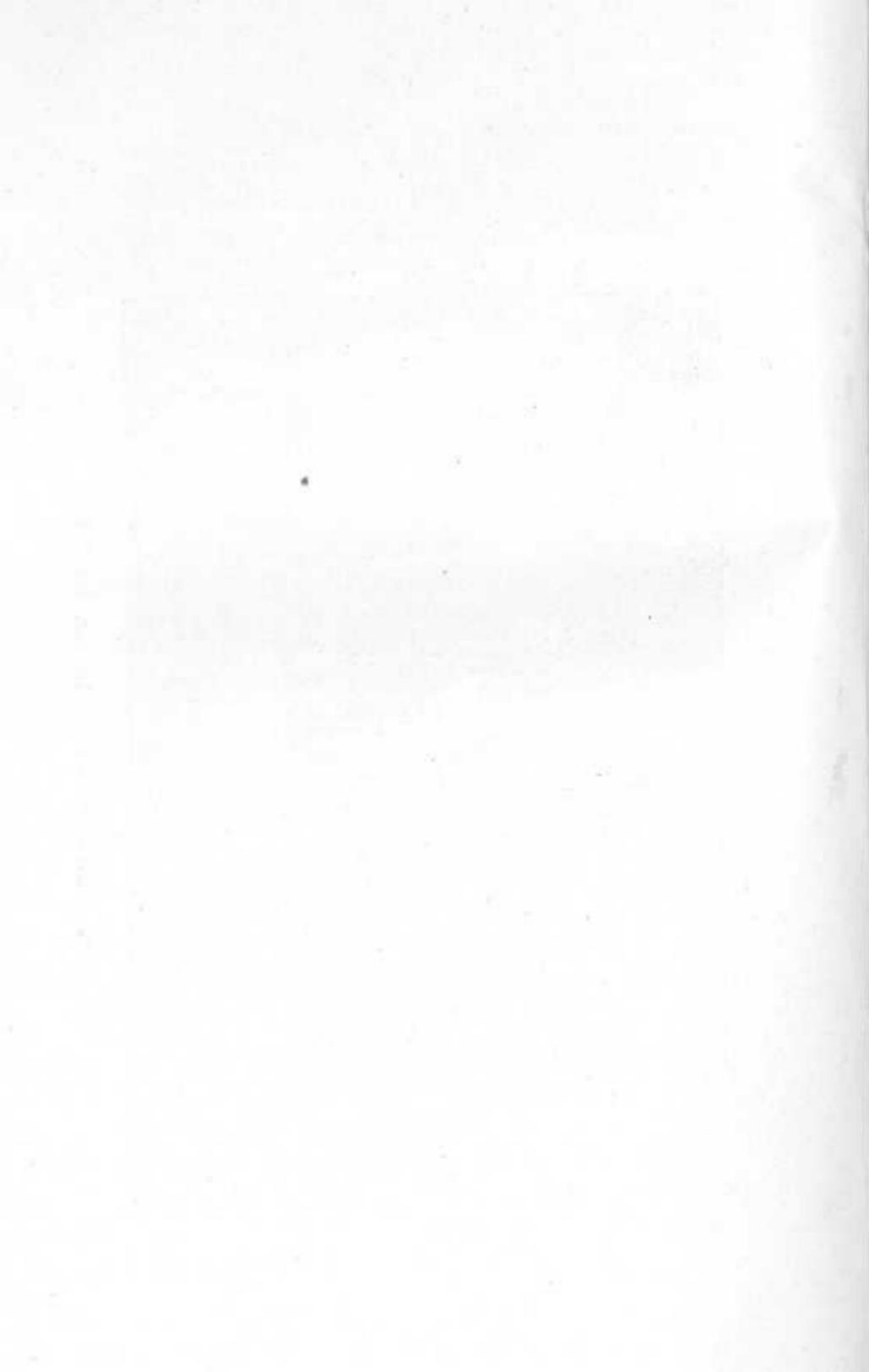
Je me convainquis bientôt que mon renseignement était inexact et je me mis à errer doucement, sans me presser, pour me rendre compte de la physionomie de la localité.

Sur la route, aux premières maisons, s'élève un somptueux pavillon drapé de velours et élégamment orné ; c'est là que l'alcade entouré du conseil municipal et des autorités doit recevoir le roi en lui remettant les clefs symboliques de la ville. La route se transformant en rue est limitée à droite et à gauche par de grands poteaux ornés au sommet d'oriflammes bleues et blanches et portant au centre des losanges aux divers écus : le lion de Léon, le donjon de Castille, le calice de la Galice, l'étoile surmontant un sépulcre de Santiago. Des fenêtres des maisons pendent, fixés aux balcons, de grands carrés aux couleurs nationales ou urbaines ; certaines demeures ont des carrés blancs au centre desquels est épinglé un nœud de crêpe : le deuil et la tristesse prennent ainsi part à la fête d'une façon discrète.

Je tourne autour de la vieille ville dans laquelle je finis par m'engager en prenant la Calle del Franco. Cette rue, comme plusieurs autres voies de la vénérable cité, se présente avec son cachet bien caractéristique. Le sol est dallé de larges pierres plates, pas de trottoirs. Sous les façades des maisons qui se resserrent, laissant aux voitures un espace juste suffisant, les passants circulent dans un passage bordé d'arcades.



Les bons « Gallegos » dans la rue del Villar.



Au fond de la rue, à droite, des marches descendent à une fontaine limpide : j'en bois quelques gorgées, m'imaginant que mes aïeux en Saint Jacques ont dû plus d'une fois venir s'y désaltérer quand, épuisés par les fatigues de leur voyage, ils remerciaient la Providence de les avoir conduits au but de leurs efforts (31).

Ce n'est pas la seule fontaine de Santiago, cette ville en est abondamment pourvue, on pourrait presque dire qu'il y en a une au bout de chaque rue. Tout à l'heure je passais notamment sur la Plaza de Cervantes où, sous le buste de l'auteur de Don Quichotte, l'eau se déverse abondante dans un bassin de pierre. C'est là que viennent chaque matin des centaines de femmes et de jeunes filles pour remplir leurs seaux de bois cerclés de cuivre en forme de tronc de cône (32).

(31) Cette fontaine est voisine d'une petite chapelle très vénérée où, dit-on, le corps de l'apôtre reposa avant d'être définitivement déposé à la cathédrale. Les malades boivent avec avidité son eau bienfaisante, et la foi inébranlable jointe à une dévotion ardente, leur procure parfois des soulagements. (*Guía de Santiago*, par D. José Sanchez et D. F. Barreiro, p. 219.)

(32) Ici tout le monde va à la fontaine : comme il n'y a pas d'autre moyen d'avoir de l'eau, toute l'eau dont on se sert dans les maisons doit être apporté dans des seaux, sur la tête des femmes employées à ce service. « Dans mon hôtel, écrit Miss Meakin (*Galicie*, p. 202), il y avait une servante qui n'avait pas d'autre occupation que d'aller chercher de

Poursuivant mon chemin, je passe devant le collège de médecine de Fonseca avec son intéressante façade Renaissance, fondé par l'archevêque Fonseca en 1544 sur les fondations de la maison où il naquit.

A droite, à l'entrée se trouve la statue de la Vierge et l'Enfant et à gauche de saint Maur. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, une lampe brûlait au front de cette façade et les pauvres pèlerins avaient l'habitude de déposer devant les deux statues des épis de blé ou autres offrandes rustiques (33).

Me voici maintenant sur la *Plaza Major*, les Espagnols la qualifient une des plus belles d'Europe ; sans oser lui donner cette supériorité, je n'ose pas davantage la lui retirer. Jugez-en vous-même.

Imaginez d'abord une surface de 17.000 mètres carrés, bordée seulement

l'eau à la fontaine : en hiver, elle portait ainsi cinquante seaux par jour, mais en été souvent elle en portait soixante-dix. La souplesse et l'aisance avec laquelle ces gracieuses filles balançaient leurs seaux sur leur tête sans le secours de leurs mains faisaient toujours l'objet de mon admiration. Je les voyais passer dans les rues étroites, inégales, et mal pavées avec leur démarche rapide et balancée : c'est un art qu'elles apprennent dès l'enfance... Quand un incendie se déclare quelque part, elles sont les premières sur le lieu du sinistre et font preuve d'intelligence, d'activité et d'énergie. »

(33) A. Meakin, *op. cit.*, p. 193. Une autre statue de saint Maur se trouve dans la chapelle de l'Hôpital Royal.



CATHÉDRALE DE SANTIAGO
Façade de l'«Obradoiro».



de quatre édifices. Au nord, l'Hôpital royal, fondé par les souverains Fernand et Isabelle, avec sa large façade ornée d'un délicieux portail Renaissance ; à l'ouest, la masse imposante de la mairie, *Casas consistoriales*, qui, sur cent mètres de front, rappelle les palais de Versailles ; au sud, le collège de Saint-Jérôme, orné d'une porte du xvi^e dont le roman et le gothique semblent avoir successivement découpé les sculptures ; enfin à l'est, la façade principale de la cathédrale, dite de l'*Obradoiro*, élevée au-dessus d'un escalier à double rampe, et lançant fièrement dans les airs à 67 mètres de hauteur deux tours embellies d'ornements et de statues.

En présence de ces monuments grandioses, on se croirait vraiment dans quelque capitle, et d'ailleurs, à la vue des grands couvents ou des autres édifices de Santiago placés dans cette ville à l'air un peu campagnard, on sent que le cadre est bien inférieur au tableau.

Je contournai l'église en passant devant le séminaire de San Martin Pinario, immense édifice de 500 mètres de tour et de 2 hectares de superficie y compris le jardin. J'arrivai devant la Porte Sainte de la cathédrale, ouverte seulement tous les sept ans au cours de l'année jubilaire.

Cette porte se compose d'une première entrée ornée à droite et à gauche de vingt-quatre statues byzantines dont les inscriptions sont effacées. Au-dessus de la façade apparaît une grande statue

de saint Jacques en costume de pèlerin avec le bourdon à la main, et à ses côtés, dans deux niches, les statues de ses deux disciples.

Un petit passage vous amène à la seconde porte qui donne directement dans l'église.

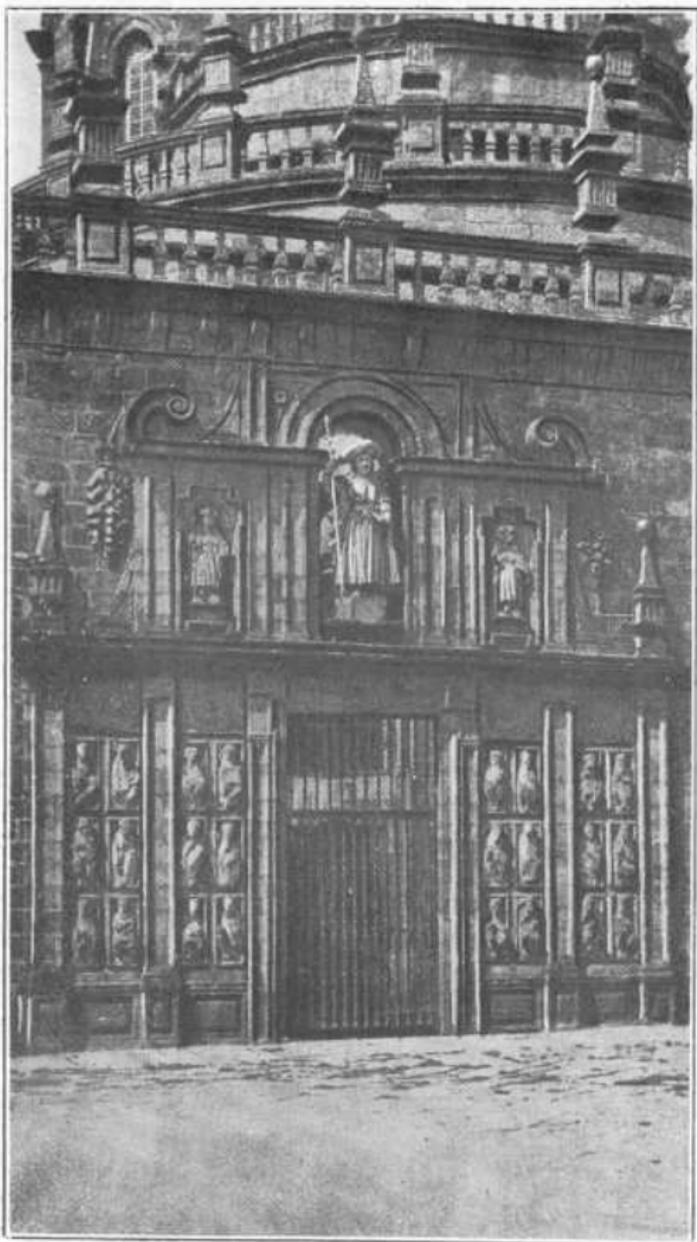
Au-dessus se lit une inscription latine rappelant les bienfaits spirituels de l'année jubilaire :

HÆC EST DOMUS ORANDI
DOMUS EST PECATA (*sic*) LAVANDI
HOC SUBEAS LIMEN
PURGARE VOLENS CRIMEN (34).

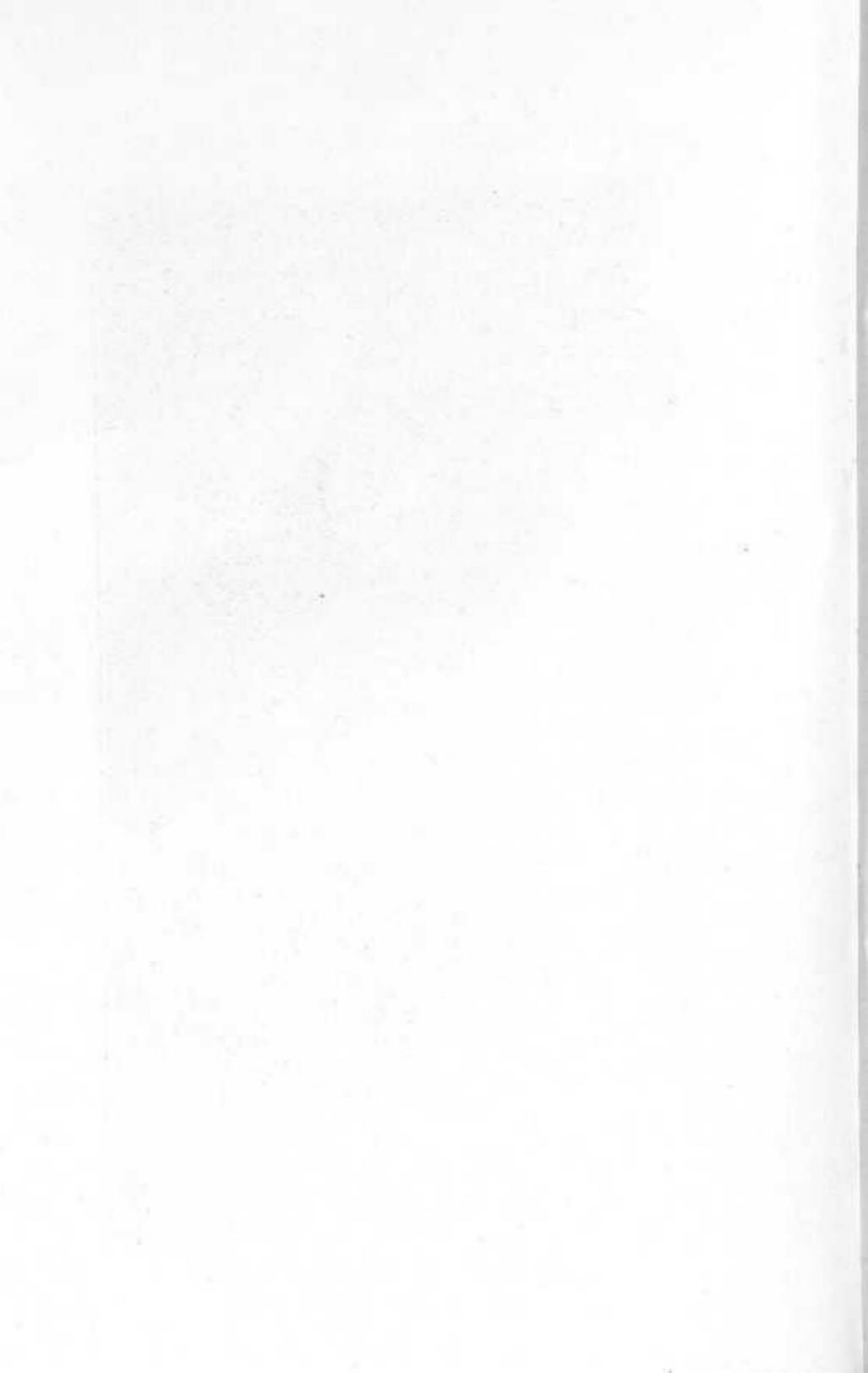
Chaque année jubilaire, pendant des siècles, un chœur de paysans aveugles se tenait à cette issue, chantant à ceux qui entraient les refrains populaires de leur terre natale. Aujourd'hui des mendiants infirmes tendent la main en murmurant une plaintive requête.

Le 31 décembre, au soir, veille du premier jour de l'année sainte, cette porte est ouverte en grande pompe par le cardinal archevêque entouré d'un imposant cortège. Le prélat tient en mains un marteau d'or pour abattre le mur, tandis que sonnent les cloches et que se déroule le chant du *Veni Creator*. Les autorités civiles et militaires, entourées

(34) C'est ici la maison de la prière,
La maison où se lavent les souillures
Incline-toi sur ce seuil, [des péchés.
Toi qui veux te débarrasser de tes crimes.



CATHÉDRALE DE SANTIAGO
La Porte Sainte.



d'une foule immense, se pressent pour être témoins de la cérémonie. Les prêtres lavent les jambages de la *Puerta Santa*, et le cortège sacré, suivi du peuple, rentre dans la cathédrale pour y entonner un solennel *Te Deum*. Aussi joyeuse est cette ouverture, aussi mélancolique est la fermeture du seuil vénéré le 31 décembre suivant.

Je remarque les pèlerins qui baisent les montants de la *Puerta Santa* et la franchissent en un courant ininterrompu.

Ils sont aujourd'hui bien près de dix mille paysans venus de tous les coins de la Galice (35), des *Gallegos* endimanchés et bariolés, arrivés à cheval et en voiture.

Les femmes au type parfois très gracieux, à la physionomie candide et calme, portent sur la tête des mouchoirs de couleurs très voyantes, plutôt rouge et jaune, et un fichu à franges croisé sur la poitrine, pend en pointe dans le dos, recouvrant presque entièrement leurs longs cheveux nattés qui dépassent. Les hommes sont vêtus de bure noire, chaussés de gros bas de laine blanche tricotés à la main et de forts souliers ou de sabots ; leur culotte cour-

(35) *El Eco Franciscano* du 15 août 1909 dit qu'à cette date il était déjà venu à Santiago 62.000 pèlerins depuis l'ouverture de la Porte Sainte et qu'on attendait des pèlerinages de Séville, Cadix, Vigo, Tuy, Redondela, du Portugal, au total 2.000 nouveaux arrivants.

te dépassant à peine le genou laisse voir largement en-dessous leur caleçon blanc.

Et tout ce peuple se presse sans se bousculer, sans crier, l'air content, parlant sans éclats de voix, heureux et bon enfant.

Sur leur figure un peu mélancolique semble se refléter la physionomie, tranquille et gracieuse, des champs fertiles qu'ils travaillent d'un incessant labeur, de leurs riantes vallées et de leurs montagnes aux pentes faciles et douces.

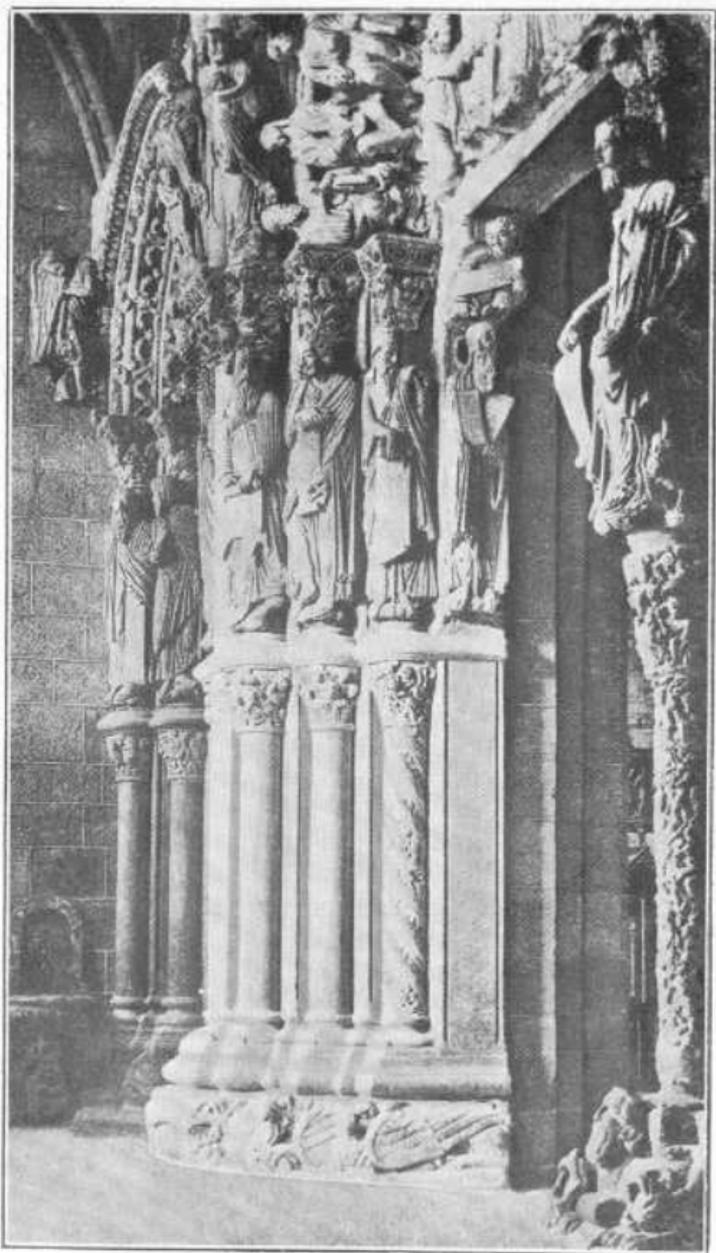
Plusieurs ont des bourdons surmontés d'une croix et accompagnés d'une petite gourde : quelques rares pèlerins assez miséreux, d'ailleurs, et faisant triste mine, portent la coquille sur leur pèlerine ou leur chapeau.

Cette foule rentre dans la cathédrale ou bien circule sur les places voisines, monte les escaliers qui, de tous côtés, entourent le magnifique édifice accroché au rocher, circulant et bourdonnant autour de l'église, comme des abeilles autour de leur ruche.

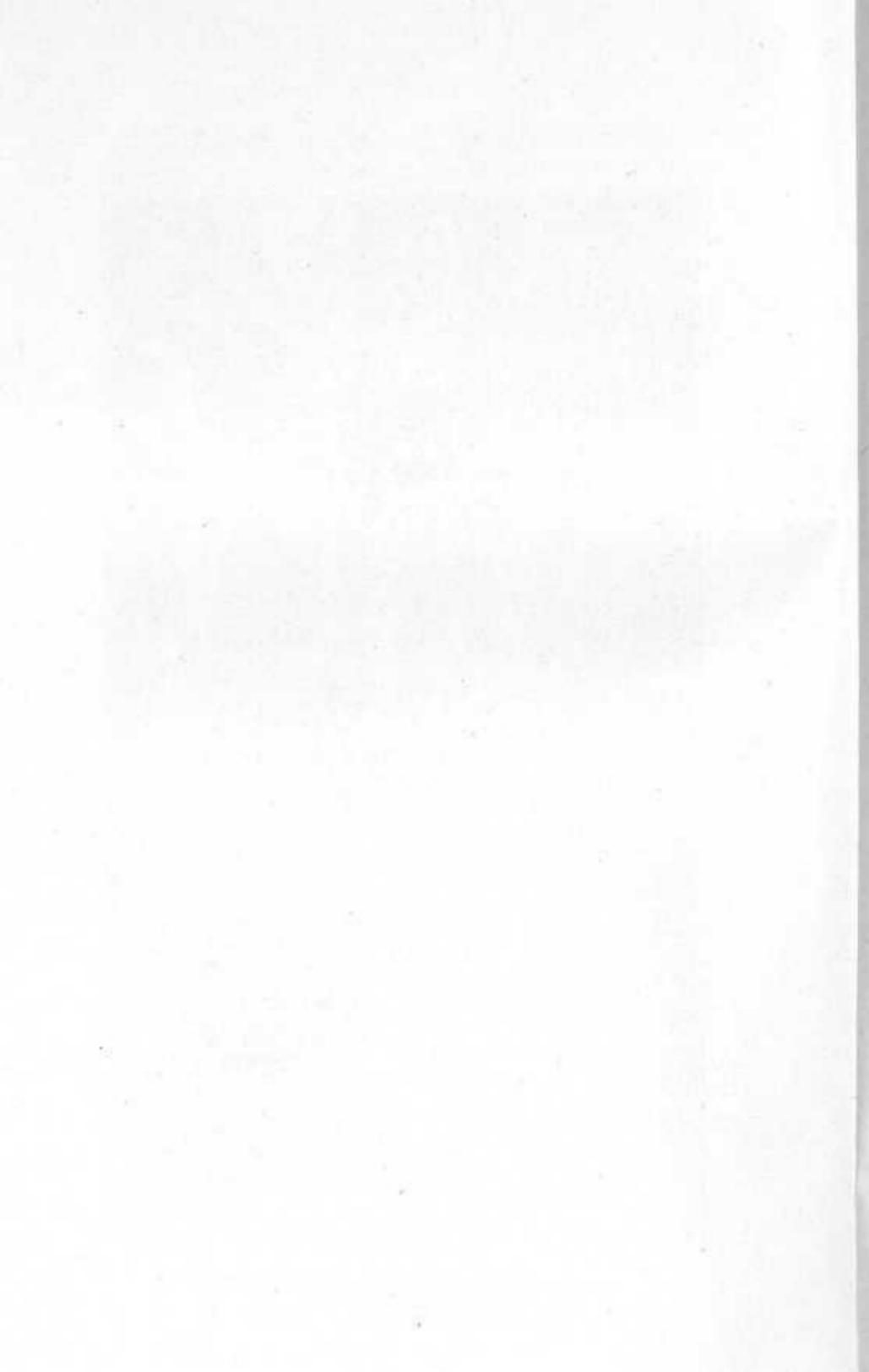
Je pénètre dans le temple, en fendant leurs rangs pressés, et je prends contact avec la vieille basilique.

On est surpris en entrant de voir que ce monument qui s'offre extérieurement à vous comme une œuvre de style *churrigueresque*, très exubérante et très espagnole, présente à l'intérieur les lignes sobres et belles du beau roman français.

Le déambulatoire franchi, on se rend bien compte du plan général de la cons-



CATHÉDRALE DE SANTIAGO
« Portico de la Gloria ».



truction. Les quatre colonnes des piliers élèvent à une grande hauteur, un triforium dont la baie géminée s'encadre d'un grand arc. En dessous, de longues tentures de velours rouge pendantes m'empêchent malheureusement d'avoir une impression complète de l'ensemble. Le transept à collatéral se développe avec ampleur.

La grande nef est à demi remplie par le *coro* comme toutes les églises d'Espagne, et au fond se dresse la merveille des merveilles, le *portico de la Gloria*, œuvre du Français Maître Mathieu, aux trois arcs ornés de sculptures incomparables, un des plus beaux travaux de pierre que l'œil humain puisse contempler.

La lumière qui tombe d'en haut, peu abondante mais suffisante, donne une atmosphère de recueillement à cet imposant vaisseau et je m'imaginerais sans peine être en France si je n'étais à chaque instant coudoyé par les bons *Gallegos*.

Ils vont et viennent, assiègent les confessionnaux : le prêtre écoute l'aveu des hommes, les laissant debout et leur faisant incliner la tête sur son épaule, par la porte ouverte du confessionnal ; le pénitent se met ensuite à genoux pour recevoir l'absolution, tandis que les femmes sont derrière le grillage à droite et à gauche, attendant leur tour patiemment.

Tout comme à Saint-Pierre de Rome, ces confessionnaux portent l'indication

des langues étrangères où les pèlerins des lointains pays peuvent se confesser dans leur propre langue : *lingua Italica et gallica...*

Plus loin, ces braves gens s'engouffrent sous le maître-autel dans l'étroit couloir d'où l'on peut voir et vénérer le tombeau de saint Jacques et de ses deux disciples, saint Théodore et saint Anastase.

Cependant une lugubre pensée me revenait à l'esprit. « Où donc vais-je coucher ce soir ? » Tout en traitant cette interrogation d'un ton indifférent, je demeurais néanmoins un peu rêveur, et je sortis lentement de l'église en me répétant la question sans pouvoir y joindre la réponse.

Il me restait une dernière ressource, celle d'aller solliciter un asile chez les Franciscains. Je me dirigeai vers leur couvent. Ce monastère termine la ville au nord-ouest et se compose d'une suite de bâtiments importants, de cloîtres et d'une vaste église. La tradition constante en fait remonter la fondation à saint François d'Assise lui-même lorsqu'il vint en pèlerin à Compostelle au tombeau de saint Jacques en 1214. Le séraphique Père obtint des Bénédictins un terrain qui leur appartenait et chargea un pauvre charbonnier, son hôte, d'y construire un couvent de son ordre.

Les Bénédictins fixèrent comme prix de leurs terres la redevance annuelle d'un panier de poissons. Pendant de longues années, le Père Gardien des

Franciscains leur portait lui-même le panier enfilé à son bras gauche au milieu d'une procession nombreuse et solennelle.

Aujourd'hui, le couvent de saint François est devenu le collège franciscain des missionnaires de Terre-Sainte et du Maroc (36).

Je m'expliquai de mon mieux avec le frère portier qui me conduisit à un jeune Père, parlant parfaitement le français et à qui j'eus vite raconté mes malheurs. Le Père, tout en compatissant sincèrement à mon infortune, me fit comprendre que mon air à peu près honnête ne suffisait pas et qu'il me fallait une recommandation de quelque personne autorisée pour recevoir asile dans le couvent, après agrément, cela va sans dire, du supérieur.

« J'ai mon affaire, dis-je au franciscain, je suis sûr que Mgr Gandasegui avec qui j'ai voyagé hier ne me refusera pas son patronage. »

Renseignement pris, je parvins à la demeure du prélat. Un hasard heureux me mit justement en présence de l'évêque qui reconduisait à la porte de ses appartements le supérieur des franciscains. J'eus vite fait d'expliquer à Sa Grandeur l'objet de mes préoccupations

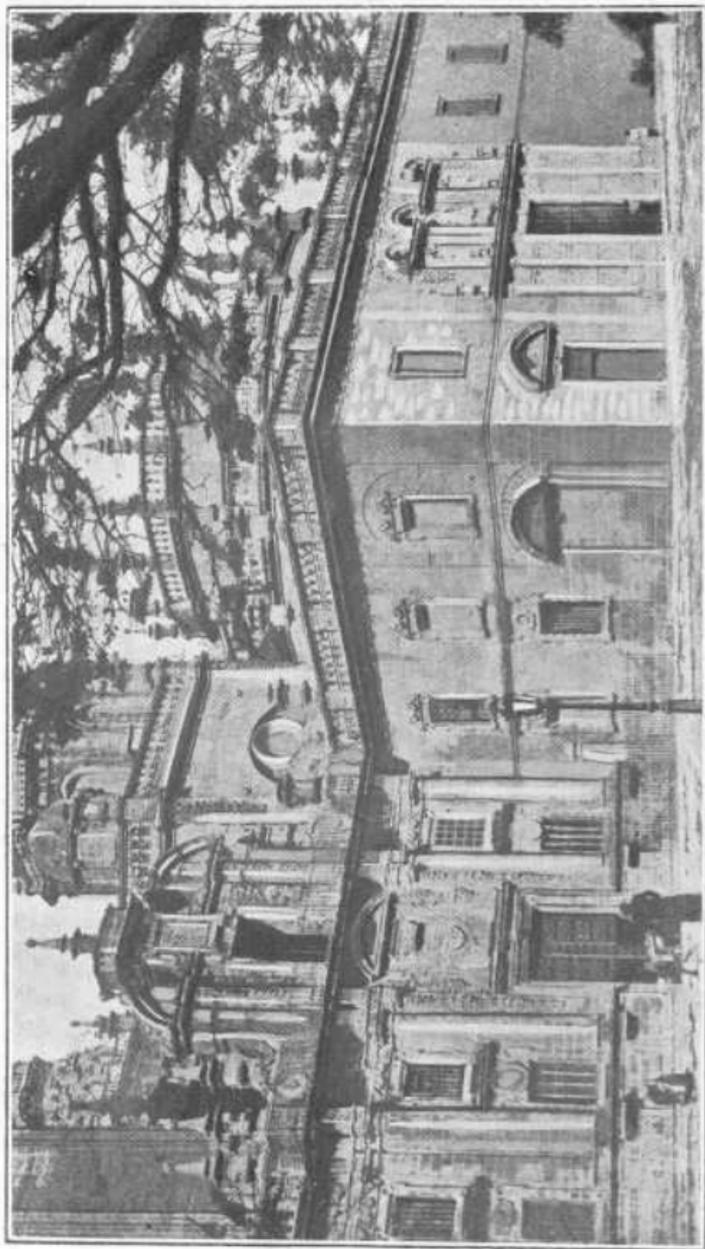
(36) Ce sont ces missionnaires qui, au Maroc, ont apporté avec grand dévouement à nos soldats français le secours de leur pieux ministère, remplaçant près d'eux les aumôniers militaires que nous n'avons plus, hélas ! dans nos armées.

et rappelant le religieux qui descendait l'escalier, Monseigneur lui parla de moi. Le bon moine inclinant sa tête vénérable fit entendre doucement à l'évêque que la chose était impossible, qu'il ne pouvait m'héberger. Je recueillis cette réponse d'un air très dégagé et sortis, bien décidé à ne plus penser à ces misérables questions matérielles avant ce soir. Non, vraiment, étais-je venu à Santiago pour y chercher un lit? J'avais à m'occuper de bien d'autres choses plus nobles et plus intéressantes que celle-là.

Muni d'une carte d'introduction très bienveillante que S. Em. le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, avait bien voulu me donner pour S. E. le cardinal de Herrera y de la Iglesia, archevêque de Santiago et premier chapelain de la Couronne, je gagnai le palais archiépiscopal qui touche la cathédrale.

Là je fus admis près du chanoine majordome de Son Eminence, Don Manuel Cæiro, au regard pétillant d'intelligence et expressif, qui avec l'amabilité la plus parfaite me conduisit à ses appartements privés. Il me remit simplement sa carte avec sa signature : c'était l'utile talisman qui devait m'ouvrir toutes les portes et me procurer tous les privilèges. Avec ce précieux carton j'obtins de la mairie de Santiago un coupe-file, grâce auquel je pus en enfant gâté assister au premier rang à toutes les cérémonies.

En sortant de l'archevêché, je fus sur la place de *Los Literarios*, vaste espace



CATHÉDRALE DE SANTIAGO
Façade de la place de « Los Literarios ».

limité à l'est par l'immense monastère de San Payo (37), il était juste midi.

Aussitôt toutes les cloches de la basilique s'ébranlent : sur la terrasse qui domine la Porte Sainte, des décharges d'artillerie éclatent avec fracas. Soudain une porte de l'église s'ouvre et il en sort un joueur de cornemuse et un tambour, faisant tous deux retentir leurs instruments, et derrière eux, en fantastique apparition, huit géants de carton, habillés, de quatre à cinq mètres de hauteur.

C'est d'abord un homme et une femme, grotesquement vêtus en bourgeois, l'homme ayant un monocle, la femme portant un chapeau enveloppé d'un immense voile de mousseline jaune. A leur suite s'avancent deux pèlerins, larges chapeaux relevés par derrière, pèlerine semée de coquilles, bourdon à la main, panetière au côté ; puis deux Mongols au

(37) Ce couvent, fondé à l'origine par le Roi chaste à l'occasion de son pèlerinage à Saint-Jacques en 813, fut dédié à saint Pierre. Des bénédictins l'occupèrent jusqu'au xvi^e siècle, époque à laquelle des bénédictines de noble lignée en prirent possession. Chacune avait sa servante et sa cuisine, ce qui explique la profusion de cheminées qui domine l'édifice, jusqu'à ce qu'un archevêque décidât qu'une seule cuisine suffisait et que chaque sœur prit soin d'elle-même. (A. Meakin, *op. cit.*, p. 203.) — quant à la place de *Los Literarios* elle tire son nom du *Bataillon littéraire* composé d'étudiants de la faculté de Santiago qui laissèrent le manteau long pour le fusil afin de défendre leur pays contre les armées françaises de Napoléon (1809).

teint jaune, coiffés de turbans, un immense sabre sous le bras, et enfin deux nègres ayant sur la tête une couronne de plumes.

Ces géants, *gigantes*, propriété du chapitre de la cathédrale, symbolisent les peuples venus en pèlerinage à Saint-Jacques, de tous les coins du monde, de tous les pays, de toutes les races et de toutes les couleurs. Ils marchent l'un derrière l'autre et font le tour de la place : la cornemuse et le tambour guident leur marche en jouant une musique endiablée, pendant que les cloches sonnent et que les pétarades deviennent de plus en plus fréquentes et assourdissantes. C'est un spectacle insensé. La foule rit et s'amuse. Tout d'un coup je regarde d'un autre côté, j'aperçois une dizaine de nains, appelés ici *Cabezudos*, à grosse tête de carton, hommes et femmes, très gentiment costumés, nègres, costume directoire, paysannes, étudiants avec la cuiller et la fourchette en bois au chapeau, types divers, qui sortis d'un autre bout de la place, arrivent en sautillant.

Géants et nains se réunissent et viennent en face de la Porte Sainte, la saluant et dansant devant elle ; les géants esquissent un quadrille et puis s'en vont. Les nains restent et exécutent, aux sons de la musique municipale, un menuet très bien conduit (38).

(38) Ces *Cabezudos* sont la propriété de la ville de Santiago. *Cabezudo* veut dire : grosse tête.

Tout cela, comme je le disais, avec accompagnement de plus en plus frénétique des cloches et des bombes ; mon cocher d'omnibus doit être un des exécutants de ce vacarme.

**

Après déjeuner, je me prépare pour l'arrivée du roi. Je vais à la cathédrale, la foule commence déjà à se masser, maintenue par la police, composée d'agents de la sûreté, reconnaissables à leur petite badine dont ils savent cingler les récalcitrants, et d'agents habillés de gros bleu et coiffés d'un casque en drap tout comme les policemen de Londres.

Je traverse la petite place de *Las Platerias* sur laquelle s'élève une tribune destinée à recevoir les dames élégantes de Santiago, sur le passage du roi ; et je gravis les marches de la belle porte de *Las Platerias* ou des orfèvres, appelée aussi Porte Royale, tout animée de personnages célestes, diaboliques et humains.

Plusieurs ecclésiastiques sont là sur le seuil à attendre : un bon chanoine s'approche de moi, il est de Saint-Sébastien, il parle français, nous voilà bavardant et il m'emmène voir le cloître de la cathédrale, un des plus achevés d'Espagne, œuvre de style gothique fleuri.

Sous ces voûtes, le long des murs, sont pendues des tapisseries d'une beauté étonnante. Je demeure émerveillé à la

vue de ces œuvres extraordinaires. Les unes à demi usées par le temps laissent voir le canevas en fil écriu sur lequel le dessin fut esquissé, seuls les fils d'or et d'argent demeurent scintillants par places. Les autres présentent de grandes compositions religieuses ; plus loin d'exquises scènes flamandes : cabarets, fumeurs, buveurs, danseurs, copiés d'après Téniers, apparaissent avec une fraîcheur, une pureté et une eurhythmie de couleurs que n'ont plus certes aujourd'hui les peintures originales elles-mêmes.

La note moderne se révèle avec le prestigieux Goya. Voici traduits d'après ses œuvres de belles Espagnoles au bas de soie bien tirés, avec de petites mules à talon pointu qui semblent tenir au pied par l'ongle de l'orteil, sur la tête des mantilles noires chiffonnées avec art, l'éventail à la main, tandis que se groupent près d'elles des hidalgos en escarpins, vêtus d'un frac, avec le chapeau en demi-lune sous le bras (39).

(39) Ces tapisseries faites d'après les peintures de Goya sont semblables à celles qui décorent le palais de l'Escorial. Ces dernières appelées *Las Tapices* sont l'œuvre capitale de la fabrique de Santa-Barbara de Madrid (V. Guiffrey, *Histoire de la tapisserie*, p. 405. V. aussi *Los Tapices de Goya*, par D. G. Cruzada Villaamil, Madrid, 1870, in-8°). « Le jeudi, octave de la Fête-Dieu et certaines années spécialement les années jubilaires, le jour de la Saint-Jacques, on orne les parvis du cloître d'une riche et nombreuse collection de tapisseries. Ces ouvrages valent bien ceux qui

Cette exposition qui fait tout le tour du cloître me transporte par sa beauté sans rivale : j'admire sans me lasser ces coloris étincelants dont le temps et l'air n'ont pu ternir l'éclat. Ces tons demeurent dans toute leur pureté, vibrant harmonieusement, brillants ou adoucis, toujours pleins de saveur.

Mon bon chanoine me dit que ces ta-

ornent le Palais-Royal (de l'Escurial) et ceux qui depuis des siècles ont été tissés dans les meilleures fabriques de l'Espagne et de l'étranger. C'est dans les manufactures de Flandre, de Madrid, de Paris et de l'Italie que ces tentures furent exécutées d'après les cartons de Téniers, de Goya, des peintres espagnols Bayeu, Maella et autres. La basilique de Santiago fut enrichie de ces trésors par Don Pedro Acuna Malvar, écolâtre de cette cathédrale, prieur de Sar et ministre de la Justice. Il y en a quarante-quatre de différentes grandeurs et sujets. Sur les quatorze plus grandes sont représentés des épisodes des guerres puniques. Les vingt-cinq plus petites reproduisent des sujets mythologiques pris pour la plupart dans l'*Illiade*. Dans les cinq dernières provenant de l'Italie et fort belles quoique assez détériorées malheureusement, on distingue de gracieuses arabesques, des paysages, des colonnes, etc..... Les murs de la salle capitulaire sont aussi ornés de riches tapisseries de Téniers et de Goya et on y remarque un magnifique dais fait aussi d'une superbe tapisserie, venant, comme celle des deux autres dais que possède la cathédrale, de la fabrique des Gobelins. Au fond de ce dais se voit l'image de la Vierge de Guadalupe dans un cadre d'argent... » (D. J. F. Sanchez, *Guia de Santiago*, 1885, pp. 168 et 170). — Nous avons remarqué au bas d'une de ces belles tentures la marque de l'atelier de Bruxelles : un cœur entre deux B et le nom de RASMUS OORLOFS.

pisseries ont plus d'une fois tenté les monarques espagnols, mais les chanoines de Santiago, jaloux propriétaires, n'ont jamais voulu abandonner leurs précieux trésors : ils ont bien fait.

L'heure s'avance et l'instant vraiment solennel de la journée est proche : le roi est attendu et va faire son entrée dans la ville.

Un homme monté au sommet de la croix du clocher de la cathédrale, à une hauteur vertigineuse, donne le signal du plus loin qu'il voit arriver le souverain, et le son des cloches qui tintent se mêle aux détonations du canon.

Bientôt on entend les lointaines acclamations de la foule qui disent assez au monarque sa satisfaction et sa joie.

Enfin, après quelques instants d'impatientie attendue, tout auprès, sur la petite place, des cris d'allégresse éclatent : voici Alphonse XIII.

Il est à pied, les rues étroites de la vieille ville qu'il vient de traverser ne lui permettent pas de se faire porter en voiture. Il marche à bonne allure, grand et noblement élancé, habillé de l'uniforme de général d'infanterie en campagne.

Il monte avec entrain les degrés de l'escalier de pierre et arrive au seuil du temple, suivi des officiers de sa suite.

Ici l'attend une imposante et grandiose assistance.

C'est d'abord S. E. le cardinal archevêque de Santiago, mitre en tête et crosse en main. Près de lui, on distingue

le nonce apostolique de Madrid, puis l'archevêque préconisé de Burgos, l'archevêque de Valencia, les évêques de Ciudad Réal, d'Orense, de Lugo, de Palencia, et le vicaire apostolique du Maroc, venu, lui aussi, pour saluer le roi, dont les soldats se battent là-bas dans son diocèse.

Auprès des prélats sont rangés les chevaliers de Saint-Jacques. Ces chevaliers, qui doivent avoir huit quartiers de noblesse, sont vêtus de leur somptueux costume. Ils sont habillés de drap blanc, tunique et culotte, sabre au côté. Sur leur poitrine, du côté gauche, s'étale la croix rouge de Saint-Jacques, à la fois croix et poignard, souvenir de la bataille de Clavijo ; leurs hautes bottes noires sont garnies d'éperons d'or et ils sont gantés de gants blancs à crispin. Leurs épaulettes d'or encadrent le collet blanc à triple soutache d'or, tandis qu'ils sont coiffés d'un casque d'argent ombragé d'abondantes plumes blanches et portant deux coquilles et la croix de Saint-Jacques en or.

Mais, pour les cérémonies d'église, les chevaliers sont désarmés ; ils laissent là le casque et l'épée, indices de la lutte, et endossent sur leur uniforme l'ample manteau de laine blanche, orné du côté gauche de la croix rouge de Saint-Jacques, de soutaches blanches dans le dos, tandis qu'une grosse cordelière de soie blanche entoure leur cou et qu'une barrette blanche à six côtés lisérés de rouge, couverte d'une houppe rouge,

leur sert de coiffure pendant les offices religieux.

Réunis rarement, les chevaliers de Saint-Jacques offrent à cette heure l'aspect le plus majestueux.

Parmi eux nous distinguons : le duc de Tamamès, le comte de Cerrageria, avec ses insignes de chambellan du roi et de grand'croix de Saint-Grégoire-le-Grand, M. Becerra Armesto, et Don Jaime Quiroga y Pardo Bazan.

Le cardinal présente au roi l'eau bénite et lui offre les clefs de l'église enrubbannées de rouge, posées sur un plateau d'argent. Le roi s'avance ensuite le premier sous un dais, porté par les chevaliers de Saint-Jacques et suivi du cortège pontifical ; il rentre dans le chœur, tandis que les orgues jouent l'hymne national.

Alphonse XIII a l'air visiblement impressionné par la sainteté du lieu et les souvenirs qui se rattachent à ce sanctuaire vénéré de l'Espagne, qui fut, pendant tant d'années de son histoire, son arche sainte et son palladium.

C'est tout ce passé glorieux qui se rattache à sa personne et lui fait comprendre, encore mieux la signification de sa visite.

Le Roi prie au pied de l'autel longuement, dans un impressionnant silence, que respecte la foule, manifestement unie à son souverain.

Le maître-autel de la basilique resplendit de mille feux qui ruissellent, étincelants, sur les ors et les pierreries

de la grande statue de saint Jacques à la pèlerine d'or et à la figure peinte, et sur le devant d'autel d'argent aux riches reliefs.

Le jeune monarque se relève enfin, et le cardinal entonne le *Te Deum*, repris par le chœur.

Le chant liturgique achevé, Alphonse XIII monte derrière la statue de l'apôtre pour embrasser, sa pèlerine, suivant la sainte coutume.

Puis la cérémonie achevée, le cortège sort de l'église par la porte de l'Azabacheria et le Roi se rend au palais archiepiscopal où il logera pendant son séjour ici.

A peine rentré, il monte au balcon du premier étage et salue la foule, ayant le cardinal-archevêque près de lui, pendant que le peuple l'acclame avec joie dans un indescriptible enthousiasme.

Les réceptions officielles commencent dans la salle du Trône, tandis que je me rends tranquillement à l'exposition régionale galicienne que le Roi va venir inaugurer à la fin de la journée.

Cette exposition, construite en quelques semaines par un habile tour de force digne de rendre jaloux les Français eux-mêmes, avait été bénite officiellement la veille par le cardinal-archevêque. Elle était installée dans la plaine de Santa-Susana et précédée d'une jolie avenue plantée d'arbres, ornée à son entrée d'une porte monumentale où avec art se dressent quatre statues équestres de héros grandeur na-

turelle, un par chaque province du royaume de Galice et portant leur écu respectif. Ces chevaliers bronzés sur leurs chevaux caparaçonnés ont vraiment grand air et noble allure.

Tout le long de l'avenue, les paysans et paysannes *Gallegos* étaient massés en rangs pressés, attendant patiemment l'arrivée du cortège.

J'arrivai à la porte même de l'exposition où se trouvaient déjà rendus le conseil municipal, les membres du comité de l'exposition et plusieurs notables civils ou militaires : parmi eux, le comte de Cerrageria. Je me glissai contre le montant de la porte et j'attendis patiemment l'arrivée du Roi, regardant le bel escalier qui se déroulait à mes pieds et en contre-bas, le palais central couronné de coupôles et d'aiguilles, orné d'une rosace portant l'écu de Galice et flanqué de-ci de-là par une série de pavillons variés.

Mais soudain deux agents de la sûreté s'avancent vers moi et me font signe de les suivre ; je ne comprends pas très bien, le signe devient plus catégorique et me voilà emboitant le pas derrière eux. Que veut dire ceci ? Je marchais, un peu interloqué, eux me pressaient du geste. Je m'avançais toujours. Lorsque nous fûmes dans un endroit reliré de la foule, tous deux m'encadrent et me font comprendre d'avoir à leur donner mes cartes de recommandation. L'un des agents, les ayant saisies, s'en fut en courant, tandis que l'autre me

signifiait impérativement de rester à ses côtés.

J'avoue que je ne démêlais pas très bien le sens de cette manœuvre. Je n'avais à me reprocher aucune tentative anarchiste ou politique, et ma conduite à Santiago n'avait pu qu'à mon insu donner lieu à reproche. Je me consolai en pensant que si l'on me faisait coucher au poste, j'allais enfin être fixé sur le sort de ma prochaine nuit : bon débar-ras, ma foi !

Mais voilà mon agent bientôt de retour, qui me rend mes cartes, chapeau bas, s'excusant humblement de ce qu'il a fait ; son camarade l'imite, et tous deux me ramènent là où ils sont venus me chercher, avec un empressement extraordinaire. A la porte de l'exposition, c'est le vice-président de l'exposition lui-même, Don Miguel Castro Arizcun, qui s'avance vers moi et, dans un français très pur, me prie de ne pas tenir compte de cette maladresse de la police, me disant toutes les précautions qui leur sont commandées par la présence du Roi. Tout s'était ainsi parfaitement arrangé, grâce au si aimable comte de Cerrageria qui avait bien voulu affirmer que j'étais un Français bien inoffensif et fort pacifique, à en juger par notre conversation du buffet de Pontevedra.

Des cris joyeux annoncent l'arrivée du cortège royal. Voici de nouveau Alphonse XIII, à la démarche toujours vive et alerte, qui franchit le seuil de l'Exposition, suivi du corps de ville, et toute son

escorte, après lui, descend rapidement l'escalier monumental qui conduit au Grand Palais ; je suis le mouvement, personne n'ose plus m'empêcher d'aller où je veux. Je passe devant les troupes qui, rangées sur l'esplanade, présentent les armes, tandis que les musiques jouent la *Marche royale* et que clairons et tambours battent aux champs. Me voilà dans la grande salle.

Le souverain s'assoit sous un dais immense en soie bleue. Le président du Conseil en personne, le célèbre M. Maura, s'avance sur l'estrade et commence à lire un discours. C'est trop fort pour moi, je ne comprends pas un mot, je n'ai qu'à m'en aller et je rentre à l'hôtel.

25 juillet.

J'ai dormi tout habillé sur un sofa dans l'escalier, la tête sur ma valise : l'hôtelier m'avait signifié de ne m'installer là qu'après minuit, pour que les habitants de l'hôtel ne m'y voient pas. Vous devinez si j'ai tenu compte de la recommandation du féroce Italien !

Le temps, hier, était radieux ; ce matin, il est assombri et la pluie tombe. Malgré tout, les musiques sonnent à diane à l'aurore en donnant des aubades dans les rues et devant les maisons où résident les autorités. Parmi les musiques militaires, on distingue celle du régiment de Saragosse et une fanfare portugaise de Viana do Castelo.

Des joueurs de cornemuse ou de *gaita*, habillés d'une pittoresque manière et ac-

compagnés de tambourins, vont, eux aussi, saluer le cardinal à la porte de son palais, lui adressant leur musical salut.

La foule s'agite de plus en plus dans la ville et se dirige vers la cathédrale.

Après l'office solennel de tierce commence une cérémonie originale ; il s'agit d'allumer le *Botafumeiro*, encensoir énorme, de plus d'un mètre de hauteur, en argent, qui attend, posé à terre, relié à une longue corde passant dans une poulie fixée au sommet de la coupole centrale à une armature de fer.

L'officiant s'approche, bénit l'encens qui est versé dans l'encensoir et allumé, et quatre hommes exercés, pendus à l'autre extrémité de la corde, enlèvent doucement, progressivement, le système en lui imprimant un mouvement de balancement dans le sens de l'axe du transept.

Peu à peu, lancé et élevé, le *Botafumeiro* augmente l'amplitude de ses oscillations, jusqu'à ce qu'il touche presque la voûte. Les odeurs balsamiques se répandent dans l'atmosphère viciée par la foule qui a passé tant d'heures, la nuit même, dans le temple. L'encensoir, sous ce vigoureux courant d'air, flamboie tout en gardant son mouvement ; mais peu à peu il ralentit son élan et vient doucement toucher terre.

Pendant ce temps se déroule la solennelle procession, *procesion mitrada*, des chanoines mitrés et des officiants ; un petit groupe de *chirimias*, ou joueurs de hautbois, font entendre un air plaintif et

étrangèr, tandis que la foule murmure joyeusement en suivant des yeux la course aérienne de son populaire *Bota-fumeiro* (40).

J'arrive à m'introduire à travers la foule, par une *penetracion pacifica*, jusque dans le chœur.

Bientôt le cortège des pontifes, du roi et des chevaliers de Saint-Jacques entrent dans la vaste basilique et gagnent le sanctuaire.

Le Roi a l'uniforme de grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques, et arrivé près du côté gauche de l'autel, à son

(40) Nous n'entreprendrons pas de faire ici l'historique de cet encensoir remarquable dont l'usage remonte au xiv^e siècle. Nous rapporterons simplement l'anecdote suivante citée par Senor Villa Amil (*Mobiliario liturgico de Galicia...* Madrid, 1907, p. 176) : « L'an 1499 l'infante Catalina allait épouser le prince de Galles, fils et héritier du roi d'Angleterre et elle-même fille du roi Fernand et de la reine Isabelle. Avant de s'embarquer à la Corogne ((c'était une année jubilaire), ils assistaient à la messe dans la cathédrale de Santiago, qui était si pleine qu'il semblait presque impossible d'introduire quelqu'un dans le transept. Au-dessus de la foule se balançait un encensoir aussi grand qu'un grand chaudron suspendu par de fortes chaînes de fer. Il était rempli de charbon allumé sur lequel on avait entassé de l'encens et d'autres parfums. Et il se balançait si loin qu'il allait presque d'une porte du transept à l'autre. Soudain, pendant qu'il était en mouvement, les chaînes de fer se rompirent et avec un bruit semblable à un coup de canon, sans laisser tomber un grain de cendre, l'encensoir fila à travers la porte de la cathédrale où il se brisa en mille fragments et dispersa de tous côtés ses charbons incandescents sans que personne n'en fût atteint. »

trône, recouvert de soie rouge, il laisse casque et épée pour prendre l'habit de chœur dont le revêtent deux chevaliers, tandis que le reste des membres de l'Ordre forme autour de lui une noble couronne.

La grand'messe commence, célébrée en grande pompe par Son Eminence. Les ornements sont en velours rouge, couleur du saint martyr, et les acolytes ont des colliers rigides en drap d'or.

Dans le transept, des places sont réservées du côté de l'épître pour les officiers en brillants uniformes, et de l'autre pour le corps de ville avec ses massiers à la toque de velours rouge ornée d'une grande plume blanche et vêtus de dalmatiques moyen-âge. Dans le sanctuaire à la hauteur du triforium, des loges dorées, véritables *miradores*, sont occupées par un public choisi et élégant.

Deux massiers, ceux du chapitre, vêtus d'un ample manteau rouge cerise, coiffés de perruques noires, à courtes boucles, portant un grand bâton de métal et un large chapeau noir à la main, circulent de l'autel au chœur.

Les chants sont exécutés à la tribune de l'orgue par la maîtrise, composée d'hommes et d'enfants. Dans la tribune en face se trouve l'orchestre, violons, violoncelles, basses et clarinettes qui exécutent ces modulations sur le chant exécuté à l'unisson, tandis que les clarinettes soutiennent les voix des enfants et que les pizzicati des violons achèvent

de donner une note théâtrale à cet ensemble.

A l'Offertoire, le Roi s'avance pour remettre l'offrande nationale de mille écus d'or (41) donnée chaque année à Saint-Jacques par le souverain ou son représentant, en souvenir du roi Romiro et de la bataille de Clavijo. Le Roi adresse d'une voix claire et forte un discours au cardinal. Il dit que, pour la seconde fois (42), il vient se prosterner devant le corps sacré du Patron de l'Espagne et solliciter son intercession afin que Dieu lui donne la sagesse et l'énergie pour remplir ses devoirs royaux.

Le cardinal, assis le dos tourné à l'autel, lui répond et s'exprime notamment en ces termes : « Sire, j'ai la douce confiance que la dévote invocation et fervente prière que vous venez d'adresser au premier évangéliste de l'Espagne et proto-martyr du collège Apostolique, attirera d'abondantes bénédictions sur Votre Majesté dont la souveraineté n'est jamais si respectable que lorsqu'elle se rend vassale du Roi des Rois et du Seigneur des Seigneurs. »

Ces discours échangés, les assistants du sanctuaire vont chacun à leur tour s'incliner devant l'officiant.

A la Préface, chaque répons est ponctué d'un coup de sonnette, et à l'Eléva-

(41) 1.000 écus d'or font 41.102 réaux ou 10.275 pesetas.

(42) Alphonse XIII était déjà venu à Santiago le 25 juillet 1904.

tion, on présente un grand cierge au Roi. Les chevaliers vont tous se mettre au pied de l'autel, laissant traîner leur grand manteau dans tout son grandiose.

Le moment de la Consécration est venu : les fronts s'inclinent, celui du Roi avec encore plus de piété et de recueillement que les autres.

A la fin de la cérémonie, on distribue des bouquets de fleurs aux personnes invitées, tandis que le cardinal donne la bénédiction papale.

Alphonse XIII laisse son manteau blanc, reprend casque et sabre, et le cortège superbe rentre au palais archiépiscopal, salué par les acclamations de la foule : *Viva, viva, viva el Rey!*

Le Roi a quitté Santiago tantôt à 3 heures. Les Cabazudos sont venus lui danser un petit menuet sur la place avant qu'il ne s'en aille.

Sa Majesté monte en auto saluant une dernière fois les prélats qui l'accompagnent au seuil du palais ; il porte l'uniforme d'amiral et sur la poitrine la croix de Saint-Jacques, rouge avec une branche verte, emblème de grand-maître.

Le souverain paraît heureux ; il se lève debout dans son auto, saluant de la main la foule qui pousse des cris joyeux, tandis que les autos de la suite, parmi eux la superbe berline des députés de la province, se suivent les uns les autres.

★★

Le Roi est parti, la fête est finie. Quel intérêt peuvent bien avoir pour moi désormais la célèbre foire aux bestiaux dans la plaine de *Santa Susana*, les promenades musicales des fanfares, le concours hippique du *Campo Santa Isabel* où se dispute la première épreuve, les brillantes illuminations de l'*alameda* et le feu d'artifice traditionnel tiré sur la place Alphonse XII ? Tout cela est bien pauvre à côté de ce j'ai vu, entendu, ressenti.

Je ne puis détacher mon esprit des émouvantes cérémonies dont j'ai été l'heureux témoin. Quel magnifique et émouvant spectacle pour l'Espagne ? Mais je dirai combien plus douloureusement émouvant pour un Français dont le cœur saigne en songeant que le pouvoir civil et religieux, ici unis et respectueux l'un de l'autre, sont là-bas les deux ennemis, oppresseur et opprimé (43).

Je ne dis pas *vaincu* : car la foi a toujours son heure de revanche et si saint Jacques a donné à l'Espagne des marques sensibles de sa protection, l'histoire nous apprend qu'il a bien des fois témoigné de son amour pour la France. Puisse-t-il se liguer avec nos patrons

(43) Nous laissons ces lignes écrites en juillet 1909 mais que de tristes changements survenus en Espagne depuis cette date ! (noté de 1910).

nationaux et obtenir du Très-Haut le relèvement et la résurrection de notre cher pays !

26 juillet.

Hier soir, la foule bruyante encombrait les rues : peu à peu le calme s'est fait, tout est rentré dans le silence et le repos. Cependant au milieu de la nuit s'élève un chant, le *A la la la* galicien, plaintif et vibrant, alternativement chanté par deux jeunes gens sans doute. Ils fêtent saint Jacques à leur façon et, à la clarté des étoiles, célèbrent ses louanges ; leurs voix passent des notes graves aux notes élevées comme une ondulation sonore, et leur timbre vigoureux témoigne de l'habitude de chanter au grand air en gardant les troupeaux dans la montagne.

Je retourne encore ce matin à la cathédrale, je visite la chapelle des Rois de France ; je contemple, ravi, le *Portico de la Gloria* ; je pénètre dans le *Relicario*...

Mais voici la cérémonie qui va commencer. la procession solennelle s'avance sous les nefs. On porte sur une civière d'argent un magnifique reliquaire du xiv^e, contenant la tête de saint Jacques le Mineur.

Le cortège arrive derrière le *coro* et s'arrête. Un orchestre, dont les musiciens sont debout derrière leurs pupitres, exécute un *villancico* ou villanelle en l'honneur de la précieuse relique, tandis

que les prélats et les chanoines mitrés l'entourent solennellement.

Le *Botafumeiro*, comme hier, se balance dans les airs, les *chirimias* gémissent doucement, et la grand'messe commence.

Un prédicateur monte en chaire, exubérant, gesticulant comme tous les prédicateurs espagnols. Il fait allusion à la campagne de Melilla et les applaudissements éclatent, sitôt réprimés.

Hélas ! les heures fuient, rapides, trop rapides, et bientôt sonne l'heure de mon départ.

Il me faut laisser Santiago, où j'ai vécu de si bons instants, où j'ai éprouvé de si nobles et si douces impressions, où j'ai été témoin de si imposants spectacles, où j'ai admiré les œuvres splendides du génie humain !

Tout cela repasse dans mon esprit en une série de captivants tableaux auquel je reviens sans cesse, et dont je reprends sans me lasser les délicieux détails.

Adieu, Santiago ! terre bénie du fils de Zébédée, je te salue une dernière fois, gardant, pour me consoler de te laisser, l'espoir de te revoir un jour !

V

VIGO

27 juillet.

Arrivé hier soir à *Vigo*, je profite ce matin de quelques courtes heures pour en traverser la célèbre baie. Je prends le

petit bateau à vapeur qui fait le service entre Vigo et Cangas. Tranquillement assis, je regarde, cherchant à ressentir le plus possible les impressions de beauté que dégage l'admirable panorama déployé devant mes yeux.

C'est d'abord l'attrayante ville de Vigo dont les blanches maisons bariolées de vert et de rouge grimpent dans un pittoresque désordre le long du coteau jusqu'au sommet du *Castro*, dominé par le vieux château-fort. Au bas, un petit port, où s'enchevêtrent des canots de tout genre, un quai où s'agitent pêcheurs, vendeuses de poissons et enfants, des arcades qui forment un passage animé, aux exhalaisons de saumures.

Mon bateau s'éloigne peu à peu, la petite cité se détache en teintes vigoureuses de lumière et d'ombre sur les tons doux et violacés des montagnes du fond.

Cette ceinture élevée, aux lignes sinueuses, continue ainsi jusqu'à l'ouverture de la baie, du côté de l'Océan, et je m'imagine être en face de Sorrente dans l'éblouissant golfe de Naples, quand le navire s'en revient à la ville au départ de Capri. L'illusion est grande : certes, le Vésuve est absent, mais en revanche cette opulente verdure et cette luxuriante végétation de Vigo manquent au golfe méditerranéen chanté par les poètes.

Comme pour défendre l'entrée de la superbe *ria*, deux grands rochers s'élèvent : ce sont les îles Ciès. Ces masses

émergeantes sont grises, d'un gris cendré que la distance et la lumière colorent légèrement et délicieusement de rose tendre.

Le continent reprend ensuite avec ses belles montagnes et ses premiers plans toujours si verts, si fertiles, si soigneusement cultivés, dont la fécondité est favorisée par ce climat, le plus beau de l'Espagne. Dans le milieu de ces champs et de ces bosquets est niché *Cangas* avec ses blanches maisons, qui dégringolent jusqu'au rivage ; puis arbres et vignes se prolongent encore jusqu'au point le plus merveilleux peut-être — il y en a tant ! — de ce splendide paysage.

A cet endroit, montagnes et plaines s'inclinent peu à peu dans les flots où elles disparaissent pour ressortir un peu plus loin, et dans l'espace vide qu'elles laissent, un incomparable lointain se profile dans une légère brume : c'est la suite de la ria de Vigo, c'est la baie aux flots calmes où se cache Redondela que je devine perdu là-bas, tout là-bas dans la distance. Les montagnes ne sont plus dans ce fond que des teintes azurées légèrement estompées sur le ciel. C'est un spectacle d'une beauté saisissante.

Cette ligne aux aspects si variés et si majestueux sépare le ciel de la terre.

Pour l'instant, le ciel est chargé de gros nuages qui, groupés par masses, arrêtent presque entièrement la lumière du soleil, pas tout-à-fait cependant. On sent que cet écran doit bientôt disparaître, quelques rayons éclairent déjà



LA BAIE DE VIGO

les monts, caressent de-ci de-là les flots, s'accrochent à quelques petits villages disséminés dans la campagne. L'air est lumineux et va se purifier d'un coup de vent...

Les nuages sont maintenant dissipés et disposent leurs masses cotonneuses sur la voûte d'azur. Le bleu du ciel se reflète sur la surface de l'eau, où court une légère brise à peine suffisante pour la rider. Sur cette rade riante et calme voltige comme des oiseaux blancs une nuée d'embarcations légères. Les pêcheurs qui les montent sont en quête de sardine, richesse et célébrité du pays (44).

Qui donc serait insensible à la vue de ce grandiose tableau ! Il faut demeurer muet devant cet incomparable ensemble ou bien au contraire éclater en cris d'admiration à sa vue.

Je l'avoue, je restais en silence : il me semblait que je savourais mieux mon plaisir dans l'immobilité et que j'en jouissais ainsi d'une façon plus intense.

(44) *Galice* est un des noms vulgaires de la sardine en Gascogne (Dict. de Littré V° *Galice*). — Dans les landes de Gascogne, il y a quelque cinquante ans encore, le paysan avait chez lui suspendue à un fil une sardine salée de Galice à demi putréfiée et qui suintait, sur laquelle il frottait son pain pour lui donner un peu de saveur. Lorsque la sardine tombait du fil, elle n'était plus mangeable et il la remplaçait par une autre. (V. *Une colonie grecque dans les Landes de Gascogne*, par H. Ribadieu, Paris, 1864, p. 14.)

Vigo est une ville de 23.000 habitants. Son port est un des plus sûrs du monde, beaucoup le considèrent comme le meilleur en Europe. Sa profondeur varie de 30 à 50 mètres. Il est abrité de tous les vents et si large que les flottes de toutes les nations pourraient s'y abriter. La Corogne, l'autre port de la Galice, a un plus grand développement commercial que Vigo, mais grâce à sa situation favorable, Vigo avec le temps est appelé à prendre la tête. Son importance maritime n'échappe à personne, pas plus aux Espagnols qu'aux Anglais d'ailleurs. « Sur les 1.600 navires qui touchent à Vigo, plus des trois quarts sont anglais, les autres sont allemands et la ville grandit et se développe grâce au commerce avec l'Angleterre. Elle est le point d'attache de trois câbles transatlantiques anglais : la flotte anglaise vient fréquemment évoluer dans les eaux galiciennes. Les patriotes inquiets soupçonnent même l'Angleterre de songer à se faire un point d'appui en Galice (45). »

Plusieurs lignes de paquebots français et anglais qui vont dans l'Améri-

(45) M. Quillardet : *Espagnols et Portugais chez eux*, 1905, p. 67. — « Vigo est une station navale pour les flottes anglaises. Il y a 45 jeunes gens anglais employés à Vigo au service des câbles installés par le gouvernement anglais. Un journal anglais est publié pour les Anglais. » (A. Meakin, *op. cit.*, p. 277.)

que du Sud s'arrêtent à Vigo : leurs passagers en s'embarquant dans ce port évitent les fatigues et même les dangers de la traversée de la Manche et du golfe de Gascogne. C'est un point de départ facile aussi bien pour l'Amérique que pour l'Afrique.

C'est encore de Vigo que les Gallegos émigrent. Quittant leurs champs et leurs fermes, ils se laissent séduire par le calme de la baie, s'imaginant que les flots du grand Océan sont aussi caressants que les petites vagues qui viennent mourir à leurs pieds sur le bord de la *ria*. Ils s'en vont ainsi pleins de douces illusions vers la fascinante Amérique, à laquelle ils donnent leurs bras et par leur travail des richesses. Ils coopèrent ainsi à une grande œuvre d'extériorisation, accentuant par delà les mers l'influence de l'Espagne, compensant la perte de son empire colonial et faisant encore meilleur travail que les conquérants de Melilla.

Le Chili est si désireux d'accroître sa population industrielle et agricole, qu'il donne aux paysans de Galice leur traversée gratuite jusqu'à Valparaiso et ses agents font de la réclame engageant les gens à s'y rendre. Beaucoup y font fortune par leurs habitudes d'ordre et leur sobriété, beaucoup y dépensent tout l'argent qu'ils gagnent et demeurent après comme avant.

Les hommes s'en vont et les femmes restent, ce sont elles qui se livrent aux rudes travaux des champs.

Mais les exilés ne tardent pas à pleurer la patrie absente : sans cesse leur esprit se reporte vers leurs montagnes aux doux penchants, vers les vertes vallées et les murmurants ruisseaux de la Galice. Ces souvenirs constants peu à peu alanguissent leurs forces et ils tombent épuisés.

Leur langue a deux expressions pour traduire ce mal du pays : *sandades* est la forme douce, le début de la maladie, tandis que le pauvre Galicien meurt toujours de la *morrina* (46).

VI

DE LÉON A OVIEDO

28 juillet.

Léon, l'ancienne capitale du royaume de ce nom, gentille petite ville, bien déchue de son ancienne splendeur, tient le milieu entre les plateaux de la Castille, arides et jaunes, et les contrées boisées du Nord-Ouest.

Ses rues mal pavées me conduisent à la cathédrale et je tombe en arrêt devant le magnifique portail ouvragé qui s'offre à ma vue. Je m'incline devant la gracieuse et souriante statue de *Nuestra Senora la Blanca* aux couleurs fanées par le temps et rentré dans l'église, je demeure confondu devant la hardiesse et la légèreté de sa construction. Tout

(46) V. A. Meakin, *op. cit.*, p. 175.

cet ensemble paraît tenir sur des aiguilles pétrifiées, tant les supports en sont minces et évidés. Et comme la beauté du travail de la pierre n'a pas suffi à l'architecte, il s'est adjoint le concours des verriers pour y jeter des notes gaies et faire chanter la couleur. Vraiment, le gothique est bien ici dans son plus parfait et plus harmonieux épanouissement.

Je me rappelle le vieux dicton espagnol, et j'en apprécie l'exactitude : « *Sevilla en grandeza, Toledo en riqueza, Compostela en fortaleza, Léon en sotileza* ». — La « cathédrale de Séville est grande, celle de Tolède est riche, celle de Compostelle est citée pour la solidité de sa bâtisse, celle de Léon les surpasse. » Au chevet de la Capilla Mayor s'élève, comme il convient, le magnifique tombeau d'Ordono II, roi des Asturies, qui fit la fortune de Léon.

Ma visite achevée, je me rends à la collégiale de San-Isidoro, le « Saint-Denis espagnol des premiers siècles ». C'est dans une sorte de narthex aux piliers lourds et massifs, à la voûte ornée de peintures primitives qui semblent s'être inspirées de celles des catacombes, que reposent les restes de onze rois, douze reines, de vingt et un princes ou grands seigneurs. Cette chapelle est attenante à l'église collégiale dont le maître-autel, éclairé par douze cierges et quatre lampes latérales, présente sans cesse le Saint-Sacrement exposé à la vénération des fidèles. Cet usage remonte, dit-on, au VII^e siècle à la suite d'un

concile célèbre tenu dans ce lieu contre les Ariens et qu'on termina dans une des églises de la ville de Lugo (47).

J'achevai ma promenade dans Léon en passant par la place du marché où étaient rangées les voitures des paysans au toit arrondi en fer à cheval et couvertes de sparterie, et en jetant un coup d'œil rapide sur la *Casa de los Guzmanes*, magnifique palais construit par l'évêque Guzman, orné d'une profusion de grilles et de balcons de fer forgé.

J'aurais voulu avoir plus de loisirs pour me rendre au *monastère de San Marcos* fondé au XII^e siècle par les chevaliers de Saint-Jacques « pour le service de Dieu, pour le bien des âmes et pour protéger les pèlerins de Compostelle, des dangers qui les menaçaient sur la route ». Je n'aurais même fait que remplir mon devoir en m'y rendant, malheureusement les courts moments dont j'avais à disposer me permettaient tout juste d'aller voir le Directeur de l'Institut provincial, auquel j'avais été très particulièrement recommandé. La mauvaise chance voulut qu'il fût sorti et demeurât introuvable malgré la complaisance de son fils.

Je rentrai à mon hôtel, expliquant à mon hôtelier l'insuccès de la visite que je venais de faire : « Oh ! me dit-il, ce Monsieur prend ses repas en face d'ici, au restaurant ; je vais aller le chercher. » Il m'amène en effet un personnage qui

(47) A. de Laborde, *op. cit.*, II p. 241 et s.

n'était pas du tout celui que je voulais voir. Alors mon brave homme, devant ce quiproquo, de répéter en riant : « Ah ! ah ! c'est un *calembour*, c'est un *calembour* ! »

★★

Lorsque l'on quitte Léon pour se rendre à Oviedo, on remonte vers le nord la vallée du *Bernesga*. La plaine, un peu monotone d'abord, s'anime ensuite de petites collines rapidement transformées en montagnes, tandis que dans les prairies situées à leurs bases circulent de nombreux cours d'eau.

Après la *Robla*, on commence à apercevoir les sommets déchiquetés et même percés à jour des Monts Asturiens dans lesquels le chemin de fer finit par s'engager lentement, en haletant. Les ponts et les tunnels se succèdent à de courts intervalles. Nous traversons des gorges étroites formées entre des rochers sauvages et arides d'une grande hauteur ; souvent il y a à peine place pour la route et le torrent ; la voie ferrée ne peut se loger qu'en s'accrochant au flanc de la montagne.

Au fond de ces creux déserts coule toujours le *Bernesga* aux eaux noircies par les sables plombifères.

Après bien des efforts, notre locomotive nous hisse à *Busdongo*. Je descends sur le quai de la gare, et dévoré d'une soif ardente, je réponds au cri d'une fillette : « *Agua fresca ! agua fresca !* » en succombant à la tentation, et en bu-

vant de l'eau délicieusement fraîche dans le verre — dois-je le dire? — unique pour tous les voyageurs. La soif n'a pas de pudeur... L'air est frais et pur, nous sommes déjà à 1.280 mètres d'altitude, mais nous ne monterons pas plus haut ; nous nous contenterons de traverser la montagne dans un long tunnel.

Au-dessus de ma tête s'élève le massif de la *Perruca* qui dresse son sommet à plus de deux mille mètres. Sur ses flancs serpente encore la route que prenaient autrefois les voyageurs allant de la province de Léon dans celle des Asturies et dont cette montagne forme la frontière. La construction de ce chemin coûta si cher que Charles IV, dit-on, demanda s'il était pavé d'argent. Ce passage est le seul praticable aux voitures sur toute cette ligne de montagnes inabordable qui s'étend de la Biscaye à la Galice. Tout auprès du point culminant se trouve l'abbaye d'*Albas*, très ancienne fondation destinée autrefois à héberger les pèlerins qui traversaient à pied la montagne avant la construction de la route. La limite franchie, on passe au milieu des piliers destinés à indiquer le chemin en temps de neige, puis on redescend par des pentes rapides (48)...

Je n'oublierai jamais le coup d'œil féerique et grandiose qui m'attendait au débouché du tunnel de la *Perruca*. Tout aussitôt la sortie de la montagne, à gauche, s'ouvre béante une vallée, un abî-

(48) A. Germont de Lavigne : *Itinéraire de l'Espagne*, 1859, p. 120.

me effrayant plutôt, dont le fond est à près de *huit cents mètres* en contre-bas. Cet affolant spectacle vous saisit, le regard cherche des points de repère pour apprécier ces distances, tandis que le wagon roule lentement, surplombant presque à pic ce gouffre vertigineux au fond duquel les villages apparaissent comme de microscopiques points blancs ou rouges. De l'autre côté, en face, la montagne se dresse, élevant presque perpendiculaire une paroi de verdure aux tonalités sombres et aux insondables creux. Le soleil éclaire une partie de ces bas-fonds, tandis que d'autres coins demeurent dans l'ombre. Malheureusement, le brouillard couvre les cimes et m'empêche de jouir du spectacle dans son entier : qu'il doit donc être saisissant, développé dans toute son ampleur ! Et cependant, non, je me trompe, cette brume qui me dévoile à demi les aspects étonnants de ces montagnes, semble laisser planer sur ce qu'elle cache un plus grand mystère.

Peu à peu le train descend en multipliant les courbes, en décrivant d'étroits circuits, se roulant sur lui-même en boucles presque fermées ; il traverse sur une distance de 80 kilomètres 60 tunnels mesurant au total 23 kilomètres. « C'est un des passages les plus laborieux d'Europe (49). »

(49) Baron de Saint-Saud : *Excursions dans les Pyrénées Cantabriques*. Bordeaux, 1882, p. 14.

Voici la gare de *Pajares* entre deux tunnels qui domine de haut et de loin le petit village aux tuiles rouges et son sanatorium.

Peu à peu, le paysage change, les montagnes se couvrent d'arbres, surtout de pommiers. La pomme des Asturies est la plus estimée d'Espagne, et l'industrie du cidre rapporte plusieurs millions à la région.

Partout des chênes, des châtaigniers, en abondance, mais surtout les arbres à fruit et même des orangers et des eucalyptus. Les forêts qui couvrent les sommets sont giboyeuses, me dit un Espagnol, avec qui je peux causer lentement, à coups de dictionnaire ; on y trouve des isards, des sangliers, parfois même des ours.

Telle est la surface du sol ; ses profondeurs ne sont pas moins riches. *Mières*, où je passe, est enveloppé d'un bel amphithéâtre de montagnes très pittoresques, centre de mines importantes de houille, de fer, de cinabre et de soufre. De hauts fourneaux en pleine activité lancent dans les airs leurs feux ardents et leurs noires fumées. Aux environs, la vallée offre des perspectives chatoyantes avec ses champs de couleurs variées.

Et de tunnels en tunnels, de défilés en défilés, de viaducs en viaducs, je finis par atteindre Oviedo.

VII

D'OVIEDO A COVADONGA

29 juillet.

Oviedo est une gracieuse cité de 23.000 habitants, siège de la principauté des Asturies, construite sur un terrain vallonné. La vieille ville offre aux voyageurs ses rues en désordre, à son point culminant la *Plaza mayor*, et par-dessus cet ensemble, la tour élancée de sa cathédrale gothique. Du côté nord, la montagne, la *Sierra de Naranco*, fait remonter doucement une plaine fertile et de petits villages, où se cachent deux églises du plus haut intérêt archéologique et se termine par des sommets grisâtres. Grâce à cet abri naturel, Oviedo est protégé des vents froids et des bourrasques.

Telle est la silhouette extérieure d'Oviedo. Il serait, certes, bien intéressant d'y réveiller les souvenirs des siècles passés pendant lesquels prit corps peu à peu la personnalité de l'Espagne, de ressusciter les illustres fils de cette ville, de rappeler leurs gloires et d'énumérer toutes les manifestations de l'activité humaine où ils ont brillé.

De ces âges évanouis subsiste un admirable témoin : c'est la cathédrale au svelte clocher, au portail richement orné de fleurons et de guirlandes. Dans l'intérieur de ce monument, l'attention est de suite attirée par le précieux rétable

du grand autel, la chapelle du Roi Chaste, panthéon des monarques, dont les neuf urnes se trouvent enchâssées dans le mur, et la *Camara Santa* remplie de reliques étranges. Ce n'est pas encore tout : les 79 stalles du *Coro*, d'un travail si varié, et le cloître ogival, tout plein de poésie, vous captivent à leur tour.

Abandonnant l'ancien pour le moderne, si vous revenez dans les quartiers neufs et élégants, vous pourrez y voir les superbes hôtels entourés de jardins fleuris et les belles maisons blanches construites par les « Américains », comme on les nomme, c'est-à-dire les Asturiens fortunés qui ont réussi en Amérique. Si vous ne vous égarez pas dans le parc de San-Francisco, vous y frôlez la société élégante et vous constatez que si le passé est bien attirant, le présent a aussi ses charmes.

Faisant compliment aux jeunes filles de l'hôtel sur la façon dont elles s'exprimaient en français, j'appris qu'elles avaient été élevées par nos religieuses exilées. Je ne pouvais vraiment pas laisser Oviedo sans saluer ces victimes de nos persécutions religieuses. Ma visite parut étrange à la brave tourière qui me dit : « Que demandez-vous, Monsieur ? Vous venez sans doute offrir quelque marchandise ? »

Mon Dieu ! certes, j'aurais voulu leur offrir, à ces braves filles, la seule mar-

chandise qui pût leur faire plaisir : un peu de l'air natal qui leur manque, un morceau du pays qu'elles ont abandonné. J'aurais voulu leur dire que leur départ forcé est une nouvelle plaie béante au cœur de la France chrétienne et que si elles donnent leur dévouement et leur activité aux petites Espagnoles, il y a là-bas, de l'autre côte des Pyrénées, des enfants dont l'âme est abandonnée à des mains sacrilèges qui cherchent à y détruire jusqu'au nom sacré de Dieu. Les étrangers aiment nos religieuses et apprécient leur distinction native ; l'influence française y gagne, mais que de trésors perdus pour la France !

Laissant Oviedo, je poursuis mon voyage en m'embarquant dans le chemin de fer à voie étroite de la *Costa Cantabrica* que je ne laisserai plus maintenant qu'à Saint-Sébastien. Cette voie ferrée, qui dessert un réseau de 530 kilomètres, présente comme plan principal une seule ligne continue d'Oviedo à Saint-Sébastien (451 kilomètres) courant à travers la chaîne côtière des Pyrénées cantabriques, reliant entre eux de grands centres industriels, des ports de commerce importants et traversant un pays ravissant, riche en merveilles naturelles et en souvenirs historiques.

Au sortir d'Oviedo, la voie se rapproche de la rivière *Nora*, puis des bords de la *Pilona*. Dans une riante vallée,

verte et luxuriante, de tous côtés au milieu des champs de maïs s'enchevêtre la verdure des pommiers, des châtaigniers et des noisetiers, sous lesquels coulent les eaux murmurantes des ruisseaux ; nous décrivons à chaque instant des courbes en suivant les méandres continuels des gracieux vallons où le train court à une vitesse presque française, se tortillant comme un petit serpent agile. Sous ces frondaisons vertes et touffues se cachent des maisons de ferme près desquelles on distingue les *paneras*, greniers qui rappellent quelque peu les constructions lacustres et où le paysan conserve ses céréales.

Voici *Infiesto* : là commencent les souvenirs du roi Pelayo (Pélage) (50). Très d'ici, la tradition signale un gué de la rivière appelée *Pialla* (*pié alla*, « ici on a pied ») en souvenir des paroles prononcées par ce prince un jour que, poursuivant les Sarrasins ravisseurs de sa sœur, il cherchait à traverser la rivière.

J'arrive à *Arriondas*. De la gare, j'aperçois à l'horizon se détachant sur le ciel en masses gris-bleu, les célèbres pics de *Europa* (51), dont la beauté

(50) Les Espagnols ont donné le nom de *Pelayo* à leur unique cuirassé : puisse ce nom lui porter bonheur et le conduire à la victoire!

(51) D'où vient ce nom : Pics d'Europe ? Serait-ce que vu de loin grâce à leur altitude et à leur proximité du rivage ils annonçaient la vieille terre d'Europe aux navigateurs venus d'Amérique ? Les géographes et les historiens se perdent en conjectures. (P. Jousset : *L'Espagne et le Portugal*, p. 223.)

singulière leur a valu le surnom de Tyrol de l'Espagne. Leurs sommets élevés aux lignes brisées sont couronnés de neige et se perdent dans le ciel.

Je prends un petit tramway à vapeur et me voilà reparti à nouveau pour *Covadonga*. Je remonte le cours du Sella, et en passant à *Cangas de Onis*, je donne un coup d'œil rapide à son vieux pont en dos d'âne hardiment jeté à plus de vingt mètres au-dessus du cours d'eau et tout drapé de lierre. En traversant ce village, le voyageur ne se doute pas aujourd'hui qu'il fut un jour la capitale fondée par Pelayo et la résidence des premiers rois de la monarchie asturienne. C'est dans cet étroit territoire de deux lieues à peine que se déroula toute l'épopée de Pelayo : Covadonga où commença sa gloire, Cangas où il dressa son trône, Abamia qui devint sa sépulture et Villanueva où fut élevée la basilique de San Pedro à la mémoire de l'infortuné Favila, son fils.

Continuons notre pèlerinage historique ; laissons *Soto* et le champ où jura Pelayo, *Riera*, avec l'antique palais des abbés de Covadonga. Nous sommes dans des ravins boisés et des gorges pittoresques, au milieu des roches, des cascades et des bouquets de verdure. Le chemin devient ensuite plus pénible, le site plus sauvage, la végétation plus puissante ; les rochers s'élèvent, les montagnes grandissent. Le vallon rétréci semble fermé par un roc gigantesque au sommet duquel, à un détour de la route, soudain

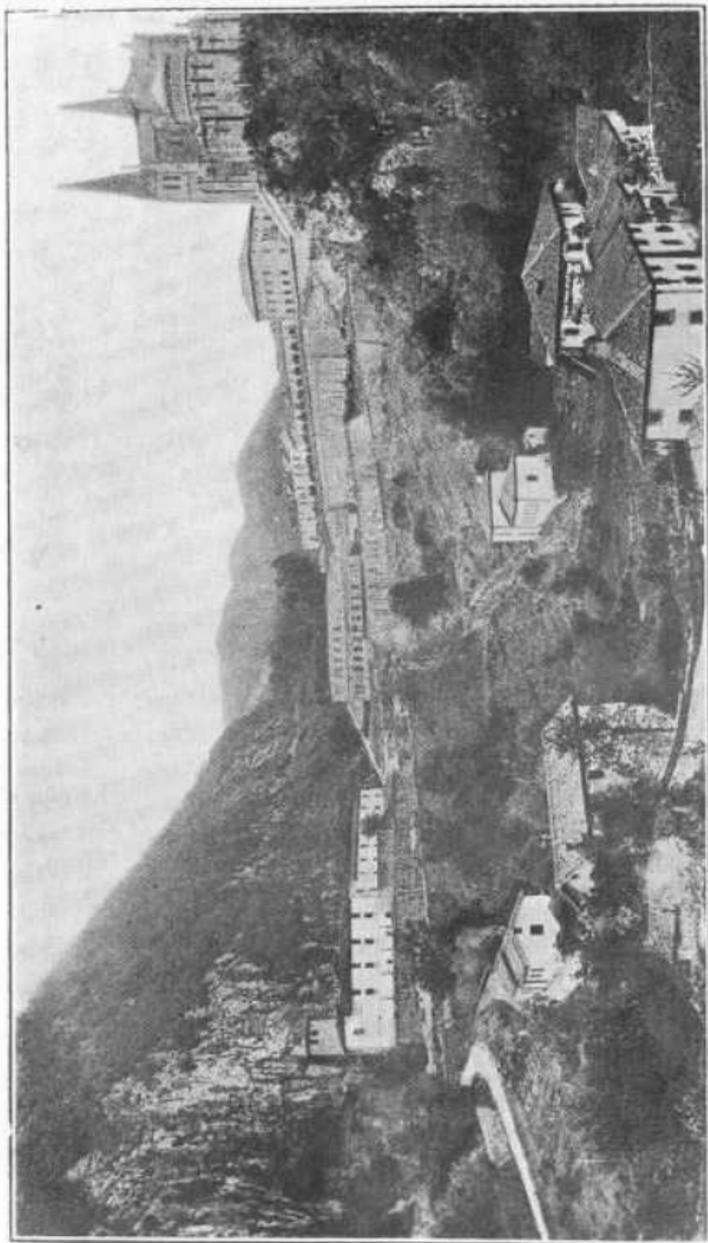
se découvrent blanches, fines et gracieuses les deux flèches jumelles d'une basilique ogivale, qui communiquent à ce paysage tourmenté une impression de paix et de repos.

Cette fois, le train ne peut aller plus loin et laisse le touriste prendre la route ombragée qui côtoye un frais ruisseau dégringolant au milieu des pierres.

J'ai hâte d'arriver au but de mon étape, ma curiosité, éveillée par ce que mon imagination me laisse deviner, donne à mes jambes une vigueur nouvelle. Quand le rideau de ce pittoresque paysage sera levé, quel spectacle s'offrira à ma vue !

Au passage, je salue à gauche la croix de pierre élevée en souvenir de Pelayo par le duc de Montpensier, fils de notre Louis-Philippe, et bientôt arrivé au sommet de la route, je contemple, ravi, le riant tableau de Covadonga.

Imaginez-vous un cirque étroit, qui danserait dans celui de Gavarnie ou de Troumouse. Au fond de cet entonnoir, un creux boisé, presque un abîme, où disparaissent les eaux du Deva ; surplombant cette cuvette profonde, une dizaine de chétives maisons tombant l'une sur l'autre ; plus haut, rangés sur la même ligne comme une précieuse couronne, la basilique gothique, le couvent des chanoines, le grand hôtel, l'hôtellerie des pèlerins, l'ancien monastère et le vénérable sanctuaire de la Vierge, abrité dans l'excavation de la *Cueva Santa* (grotte sainte). Immédiatement au-dessus de cet ensemble, formant la



COVADONGA



large ouverture de l'entonnoir, disposée comme une frise élevée, s'allonge la dentelure des montagnes abruptes parsemées de hêtres et de chênes.

Tel est l'ensemble enchanteur de Covadonga. La poésie de l'histoire se joint à celle de la nature pour en faire un lieu plein d'attraits. Cette paisible solitude, ces vieux sanctuaires, ce cadre tout rempli d'harmonieuses beautés, parlent au voyageur, calment ses passions et font revivre les nobles ardeurs de son âme. Je comprends cet Ecossais qui, se laissant aller aux irrésistibles impressions de ce lieu, en fit sa demeure, apportant dans une de ces humbles maisons le confort britannique.

Covadonga est rapidement visité ; mais sans se lasser, on revient aux mêmes choses. Le temps se passe à reprendre les détails de ce qu'on a déjà vu, à en goûter plus profondément les charmes qui, peu à peu, s'en dégagent plus intenses et plus enveloppants.

Je m'achemine d'abord au sommet du promontoire aux escarpements à pic, sur lequel s'élève l'église collégiale, entourée d'une terrasse. Je domine le vallon à demi comblé par la verdure, je suis presque au centre du cirque. L'église ressemble, dans son aspect général par son style, son élégance et sa situation, à la basilique de Lourdes. D'ailleurs, d'autres éléments de Lourdes sont également là : torrent, fontaine, grotte sainte, statue miraculeuse de la Vierge, montagnes : le rapprochement entre Covadon-

ga et Massabielle s'impose de suite à l'esprit du pèlerin.

La basilique, construite de 1877 à 1901, venait de recevoir, quand je la visitai, une suave et idéale statue de la Vierge et de l'Enfant, posée sur son maître-autel. La veille de mon arrivée, on avait inauguré et béni ce travail, fait de bois de cèdre au délicieux coloris, aux draperies dorées de plusieurs teintes, signé d'un maître sculpteur catalan aujourd'hui décédé, J. Samso. Par une touchante pensée, on préparait, quand j'étais là, un service funèbre pour le repos de l'âme de l'artiste. J'ai peine à croire que la prière qui monta à cette intention vers le Ciel, devant le chef-d'œuvre du sculpteur, ne fût pas exaucée par la Vierge clémente et qu'Elle ne prit pas dans le paradis près d'elle celui qui l'avait si gracieusement représentée sur la terre.

Près de la basilique s'allongent la demeure canoniale où résident l'abbé, les chanoines, au nombre de onze et les bénéficiaires ou prébendés. Tout près de là on rencontre un magnifique hôtel moderne confortablement aménagé, propriété du chapitre. Descendant quelques marches, je gagne une terrasse bordée à droite de l'*Hospederia*, où sont gratuitement logés les pèlerins, et je rentre dans les bâtiments de l'ancien monastère fondé par le roi Alphonse I^{er} et plusieurs fois reconstruit. Au centre, un vieux cloître humide, au dallage inégal et dominé par une tour carrée, donne

accès à un escalier qui mène à la fameuse *Cueva Santa* ; mais pour que mon lecteur puisse comprendre l'intérêt historique de Covadonga et par suite de la *Cueva*, je me vois obligé de lui transcrire ici la *Romance* « qui peut se chanter *en dansant* le jour où on célèbre la fête de la Très Sainte Vierge (8 septembre), dédiée à Messieurs les abbé et chanoines de la royale église collégiale ». Dans ce récit empreint du plus pur patriotisme, la légende a plus de part que l'histoire, pour le plus grand plaisir peut-être du lecteur :

* * *

« Venez, nobles Asturiens, formez vite une danse en l'honneur de notre mère la Vierge des Batailles, que nos *Ijujus* (52) joyeux fassent résonner les échos de la vallée, que les fusées s'élancent, que les bombes et les grenades éclatent comme il est d'usage dans nos fêtes asturiennes !

* * *

« Sur les bords du Guadalete (53) se livra une grande bataille où les Goths perdirent le sceptre et la couronne d'Espagne. Don Pelayo sortit sain et sauf

(52) *Ijujus*, souvenir du cri de guerre poussé par les Asturiens le jour de la bataille.

(53) Fleuve d'Andalousie sur les bords duquel Roderic, dernier roi des Goths, fut vaincu et tué par les Maures (711).

d'une si terrible journée et se dirigea vers Tolède, capitale de notre patrie.

« L'Espagne, jadis fière et vaillante, fut convertie par les Goths en nation efféminée, offrant une faible résistance aux troupes africaines et se mettant sous la servitude d'une misérable esclave.

« Les Maures, ayant remporté de faciles victoires, étendirent leur domaine jusqu'aux confins de l'Espagne. A Gijon, Manuza commandait la place, entouré de troupes arrogantes et bien armées.

« Don Pelayo partit pour les Asturies, ferme et résolu à demander aux Asturiens leur concours et à reconquérir la patrie. Dans son âme pleine de valeur germaient les plus nobles espérances.

« Le bon archevêque Urbano (54), voulant sauver le reste de son diocèse, se joignit à Don Pelayo et tous deux gagnèrent sans encombre la terre désirée.

« Don Pelayo arriva à Gijon, il y

(54) Urbano ou Urbain était préchantre de Tolède (719, mort en 737) (V. Daniell (F), dans le *Dictionary of christian biography* (1887), IV, 1066). Gams le mentionne comme évêque. D'après lui, Sinderedus, évêque de Tolède (mort en 721), s'enfuit à Rome après l'invasion des Arabes en 711 et Urbanus aurait occupé le siège épiscopal quelques années du vivant de Sinderedus (Gams, *Series Episcoporum*, p. 80).

trouva sa sœur Ormesinda (55), mariée à Munuza. Il s'indigna de ce qu'au mépris des lois sacrées, une noble chrétienne se fût unie à un infidèle. Pour ne pas ressentir davantage une semblable ignominie, pour ne pas demeurer plus longtemps témoin d'une telle infamie, il résolut de quitter promptement un séjour si pénible pour lui.

« Don Pelayo partit et se dirigea vers l'héroïque *Canica*, aujourd'hui la glorieuse *Cangas*, où arrivaient, prêts à se battre, de nombreux Asturiens animés d'une enthousiaste ardeur.

« Les eaux de la rivière de Piona avaient grossi, la crue était une difficulté pour avancer : on se trouvait embarrassé. Le cours d'eau roulait avec violence ses eaux abondantes ; les gués où passaient les voyageurs étaient comblés.

« Don Pelayo craignant d'être rejoint par les Maures, que Munuza avait détachés de Gijon pour le poursuivre, résolut de risquer sa vie en traversant ces eaux dangereuses. Enfourchant son coursier, il les franchit, plein de courage. Pour engager son écuyer à s'élan-

(55) Ormesinda (Ermesinde, Ormisinde ou Hermesinda) est mentionnée ailleurs sous le titre de fille de Pélage, ce qui semblerait peut-être indiquer que la tante et la nièce portaient le même nom. La fille de Pélage, Ermesinde épousa Alphonse, fils du chef de la Cantabrie, et fut reine des Asturies. Elle mourut en 757. (V. Cat (E.), dans la *Grande Encyclopédie*, Ward (H.), dans le *Dictionary of christian biography*.)

cer à sa suite dans la rivière, il lui dit que son cheval marchait sur la terre ferme...

« Les Maures effrayés n'osèrent pas affronter un si grand péril, de peur d'être balayés par le courant.

« Pendant ce temps, Don Pelayo, accélérant sa marche, arrive à *Canica*. Là il trouve une bande d'Asturians sans armes et sans chefs. Enthousiasmés jusqu'au délire, ces braves acclament Pelayo à son arrivée et le prennent pour chef.

« Tarif, craignant de voir le soulèvement s'étendre, partit promptement avec ses soldats, Tarif qui commandait des légions bien armées.

« Don Pelayo laissa les Asturiens sans armes et en prit un millier d'équipés, formant avec eux la légion asturienne.

« Avec sa légion il fut à la grotte de la Vierge Sainte et il réussit à la cacher dans l'abri du rocher.

« Là, la légion fervente, à genoux, suppliait la Vierge de lui donner secours dans une si terrible campagne. Du centre de la grotte, une voix se fit entendre, animant les soldats. On distinguait clairement ces divines paroles :

« Puisque avec foi vous faites la guerre pour votre Dieu et la Patrie, le Seigneur vous donnera son secours parce que votre cause est la sienne. »

« Cette voix mystérieuse était celle de la Vierge Sainte. Les Asturiens pleins de confiance jurèrent tous de lutter jus-

qu'à la victoire ou de mourir dans l'entreprise.

« Tarif, plein d'orgueil, avec ses hordes africaines, arriva bientôt dans l'étroite vallée. Son air était superbe : il croyait que son prestige seul suffirait pour vaincre. Enfourchant une fière mule, Don Opas (56) l'accompagnait. Celui-ci monta au pied de la Grotte où était Don Pelayo et, pour engager le brave chef à abandonner son projet, lui adressa ces astucieuses paroles :

« L'Espagne est vaincue par les troupes africaines, son armée est détruite, ses forces annihilées. Que peut valoir la résistance de la légion asturienne dans cette grotte resserrée et dans ces pauvres montagnes ?

« Que pouvez-vous faire, insista Don Opas d'un ton arrogant, contre la troupe aguerrie que Tarif commande ? C'est une résistance imprudente, inutile et téméraire, dont Tarif en une heure aura bientôt raison.

« Si vous ne laissez pas ces projets inutiles, votre légion asturienne perdra de sa tête cette téméraire entreprise. Tarif t'offre le pardon à toi et à ta troupe hallucinée, si tu abandon-

(56) Opas ou Oppas, archevêque de Séville en 710, mourut en 711. (V. Daniell (F.), dans le *Dictionary of christian biography*, IV, 1066.) Gams le mentionne (*Series Episc.*, p. 72) comme traître au milieu du bouleversement général de l'Espagne, « *traditor in strage universalis Hispaniæ* ».

« nes toute résistance et si tu ne songes
« plus à la recommencer. »

« Les Asturiens, attentifs aux paroles
de Don Opas, se tournèrent vers Don
Pelayo et s'écrièrent d'une seule voix :
« Marchons à la bataille ! » et Don Pe-
layo répondit au perfide envoyé :

« Nous savons que nous sommes peu
« nombreux pour mesurer nos armes
« avec les splendides légions que Tarif
« commande, mais tous nous préférons
« l'inégale bataille à l'éternelle servi-
« tude. Tous nous croyons que notre
« cause est celle de Dieu et que son
« bras tout-puissant nous protégera et
« nous sauvera. »

« Nous sommes tous prêts et résolus
« à engager une rude bataille contre les
« superbes troupes que Tarif présente
« et commande. »

« Don Opas fit rebrousser sa mule et
rapporta pour réponse à Tarif que sa
mission avait échoué.

« Le chef maure, indigné de l'audace
de Don Pelayo, donne aussitôt à ses
légions le signal du combat. Les clai-
rons résonnent avec un bruit infernal,
tous ces Africains sont persuadés qu'ils
vont facilement gagner la bataille.

« Le héros de la Grotte sort avec sa
légion asturienne et la dispose habile-
ment dans le chemin en pente. Les
Maures arrivent promptement et les
flèches qu'ils lancent, heurtant les dures
pierres, reviennent toutes sur eux. Ne
sachant expliquer cet effet tout nou-
veau, les Asturiens virent là un miracle

divin. Pendant ce temps, les chrétiens qui de la montagne observaient la bataille, lançaient sur les infidèles de gros troncs d'arbres et d'énormes rochers, faisant un grand carnage dans les rangs des soldats ennemis serrés dans l'étroit passage. Le combat était rendu facile par le peu de largeur du chemin escarpé et les légions en montant présentaient un étroit front de bataille.

« La lutte féroce était déjà engagée quand rapidement le ciel se couvrit de sombres nuages. Puis la foudre grondante, d'étincelants éclairs et le tonnerre terrifiant sortirent de ces épaisses nuées : leurs horribles cataractes lançaient avec fureur des grêlons et de la pluie.

« Le Déva, déjà rouge de sang, grossit et ses eaux débordantes entraînaient les cadavres.

« Tarif, se voyant poursuivi par un sort si contraire à ses légions vaincues, commanda la retraite.

« Don Opas mourut dans la fuite des troupes débandées (57) : juste châtement que le ciel infligea à ses infâmes trahisons. Le massacre fut terrible, et les Maures éperdus quittèrent les Asturies.

« Don Pelayo créa une patrie pour les Asturiens, et les héros de cette journée fameuse lui prêtèrent serment comme premier Roi de l'Espagne. Ainsi cette grotte glorieuse de la Vierge sainte est

(57) Un autre cantique transforme Don Opas en rocher.

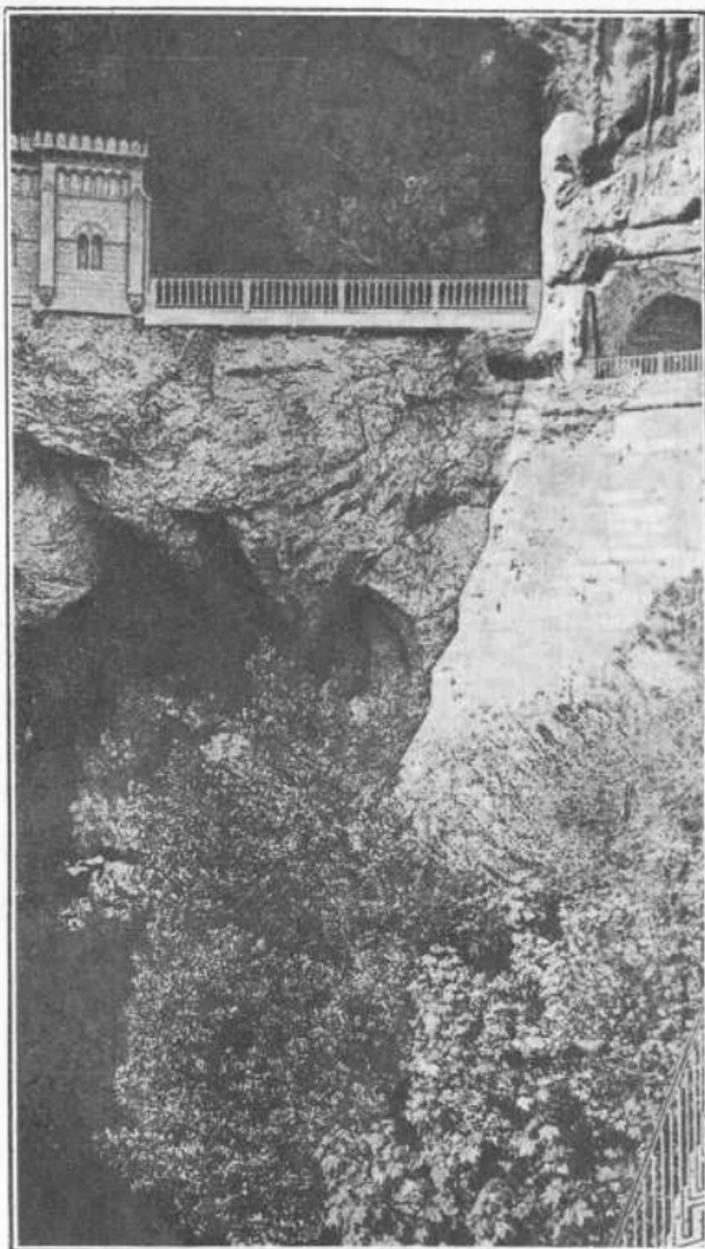
devenue la maison patrimoniale de nos rois d'Espagne...

« Chantons Notre-Seigneur et la Vierge souveraine, puisque avec leur secours nos pères ont gagné la bataille ! »

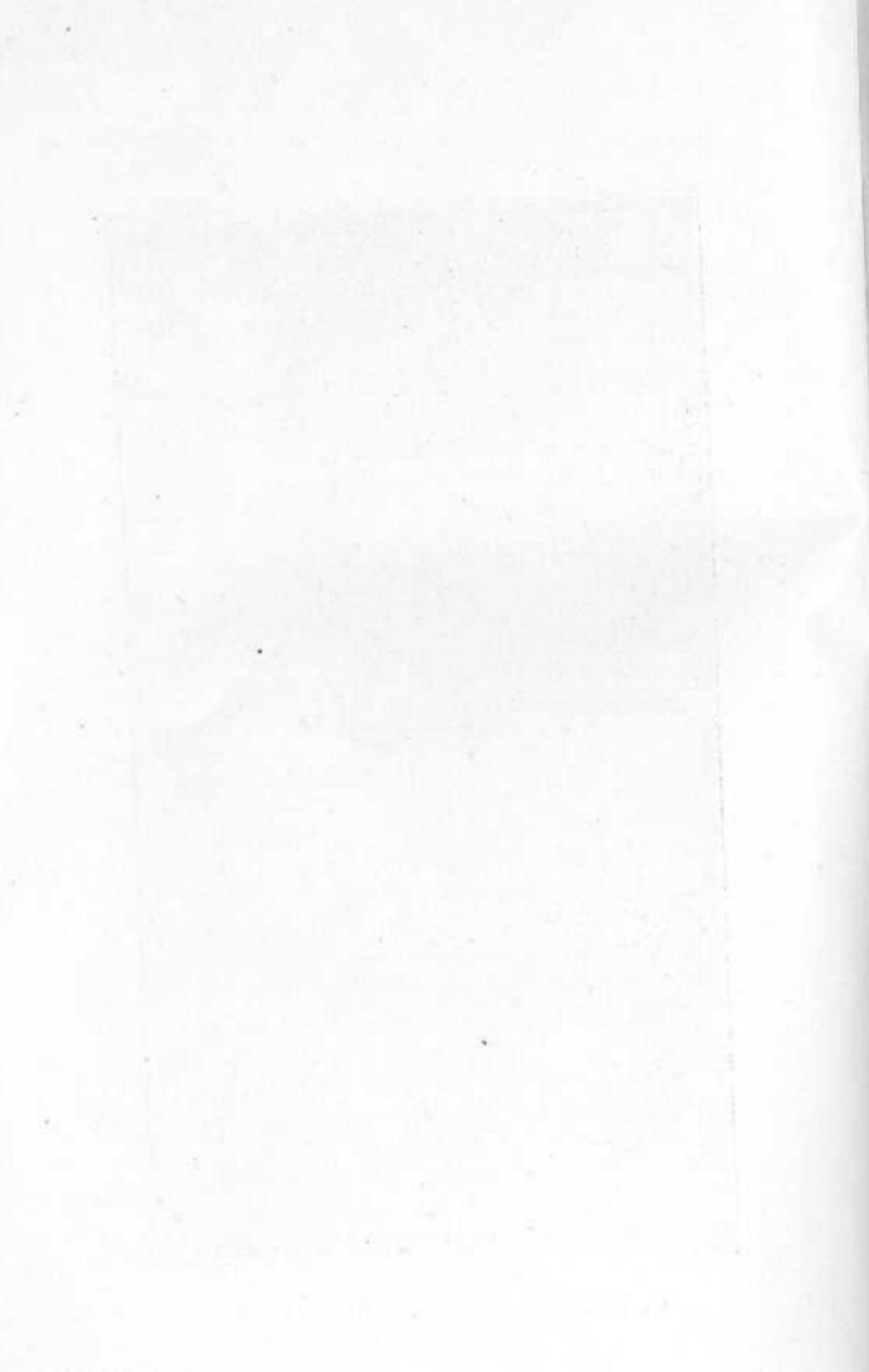
Ainsi s'explique facilement la vénération à la *cueva* : les fervents le montent Espagne et sa popularité nationale. Les pieux Espagnols y viennent faire bénir leur union et tout le pays environnant y célèbre avec des chants, des feux de joie et des danses, la fête du 8 septembre.

Un escalier de marbre blanc donne accès à la *cueva* : les fervents le montent à genoux et les bras en croix. Ces degrés franchis, on atteint une petite terrasse planchéiée, soutenue par le roc et bordée d'une rampe, et devant soi apparaît la chapelle de la Vierge. Cet édifice, de dimensions étroites, niché dans la grande cavité de la grotte comme un nid d'hirondelle, est de forme presque cubique et ressemble de loin à un petit bastion crénelé. Il est construit de bois peint en gris. On a mis du vernis dans la peinture, si bien que les sculptures reluisent comme si elles étaient faites de beurre coloré. Sur la façade, je remarque avec plaisir une heureuse imitation des si curieux et archaïques reliefs de l'église de Santa Maria de Naranco, près d'Oviedo.

En effet, sous la rangée des blanches statuettes des douze apôtres posées dans



COVADONGA. — La « Cueva Santa ».



des niches, court une frise légère d'où pendent deux bandes sculptées terminées chacune par un disque. L'un de ces ronds porte un A(ve) et l'autre un M(aria). Plus bas s'ouvrent trois arcs en plein cintre, celui du milieu plus grand que ceux des côtés. Par ces ouvertures, on peut distinguer, autant que le permet une étroite fenêtre latérale, tout au fond, sur l'autel, la statue miraculeuse de *Nuestra Senora de Covadonga*. Cette statue à la figure souriante et éveillée tient l'Enfant Jésus sur le bras gauche : avec son gentil minois et sa large robe aux beaux atours, on dirait une grande dame qui va entrer en danse et exécuter un menuet en se dodelinant. Sous ses pieds se serrent trois têtes d'anges et sur sa tête une rayonnante auréole entoure son diadème. Je n'aurai garde d'oublier le grand cordon de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand passé autour de son cou avec la décoration et qui lui confère le grade de « capitaine général ».

Après la chapelle, en suivant, le long du rocher s'ouvre un trou béant, sorte de cheminée qui plonge au fond de la grotte à l'étage inférieur. Dans cet étroit passage, les fougères et les mousses se sont blotties pour former une exquise variété de tons verts, une gamme délicieuse depuis la pâle verdure jusqu'aux olives foncés en passant par l'émeraude.

Près de là deux excavations creusées dans le roc l'une près de l'autre, clôturées par une grille, contiennent deux sarcophages en pierre, le premier ren-

fermant les ossements du roi Alphonse le Catholique, mort en 757, le second, les restes de Don Pelayo, de sa femme Gaudiosa (58), et de sa sœur Hermesinda.

Sur le cercueil de pierre du roi Pelayo je remarquai une collection de cartes de visite, non cornées, déposées là par quelques pèlerins. Cette dernière tombe porte gravée cette inscription en vieil espagnol :

AQUI YAZE EL S. REY DON PELAIO
ELLETO EL ANO DE 716 QVE EN
ESTA MILACROSA CVEBA COME
NZO LA RESTAVRACION DE ESPA
NA BENZIDOS LOS MOROS FALLECIO
ANO 737 Y LE ACOPANA SS MVGER Y ERMANA

« Ci-git le sire Roi don Pelayo, élu en l'année 716, lequel dans cette grotte miraculeuse commença le relèvement de l'Espagne, les Maures étant vaincus, il mourut l'année 737, sa femme et sa sœur sont près de lui. »

Ma visite terminée, je m'accoudai sur la rampe de la terrasse. A gauche, accrochée au rocher, s'avancait la statue de Don Pelayo, tenant d'une main l'épée et de l'autre un modèle de la petite chapelle.

A droite, sous le sanctuaire dont j'apercevais la base, je remarquai des abeilles qui avaient logé là leur essaim. En voyant ces industriels insectes bourdon-

(58) Gaudiosa ou Gaudiose était la femme de Pélage. (V. Ward (H.), dans le *Dictionary of christian biography* (1880), II, 614.)

ner et rentrer dans leur ruche improvisée pour y fabriquer leur cire, je faisais un rapprochement entre elles et la Vierge qui les dominait. Ne pouvait-on appliquer à la Mère du Sauveur ces paroles de la liturgie que l'Eglise met le samedi saint sur les lèvres du diacre alors qu'il allume le cierge pascal : « *lumen... alitur enim liquantibus ceris, quas... apis mater eduxit* » — « Cette flamme... a pour aliment la cire que la mère abeille a produite » ? Le cierge de cire est l'image du corps même du Christ que l'Abeille Virginale a façonné avec le suc mystérieux des fleurs divines.

Tout en bas, au niveau du sol, je distinguais le bassin naturel où se déverse la source de la grotte tout plein d'une eau transparente, et près de là une petite fontaine à laquelle les paysans menaient boire leurs troupeaux.

Je jouissais en silence de ce repos mystérieux de la nature. Je humais cet air pur et embaumé que m'envoyait le frais vallon, parsemé de champs de maïs et ombragé de châtaigniers. Les montagnes baignées de soleil et le ciel d'un azur splendide formaient le fond de ce riant tableau. J'étais absorbé par ce calme et mon être tout entier semblait s'imprégner de la sérénité de cet harmonieux paysage.

Soudain « un bruit étrange, inexplicable, enrôlé, effrayant et risible », vint frapper mon oreille. « On eût dit une multitude de geais plumés vifs, d'en-

fants fouettés, de scies s'agaçant les dents sur une pierre dure, de chaudrons râclés, de gonds de prison roulant sur la rouille et forcés de lâcher leur prisonnier. Je croyais tout au moins que c'était une princesse égorgée par un nécroman farouche : ce n'était rien qu'un char à bœufs... dont les roues miaulaient affreusement, faute d'être suiffées, le conducteur aimant mieux sans doute mettre la graisse dans sa soupe. Ce char n'avait assurément rien que de fort primitif, les roues étaient pleines et tournaient avec l'essieu comme dans les petits chariots que font les enfants avec de l'écorce de potiron. Ce bruit s'entend d'une demi-lieue et ne déplaît pas aux naturels du pays. Ils ont ainsi un instrument de musique qui ne leur coûte rien et qui joue de lui-même, tout seul, tant que la roue dure.

« Cela leur semble aussi harmonieux qu'à nous les exercices de violoniste sur la quatrième corde. Un paysan ne voudrait pas d'un char qui ne chanterait pas (59). »

(59) Th. Gautier, *op. cit.*, pp. 19 et s. — « Le chant » des chariots n'est pas autorisé en ville. De sorte que les paysans savonnent les essieux qui sont faits de bois de châtaignier, avant de s'engager dans les rues. Mais plus les chariots crient dans les champs et dans les routes, plus ils sont contents, car ils croient que les bœufs aiment ce bruit et ne travaillent pas bien sans l'entendre. D'ailleurs, les enfants chantent toujours en conduisant leurs bœufs dans les champs parce qu'ils travaillent mieux, disent-ils. (A. Mea-

L'heure du départ sonna bien trop tôt. Il me fallut quitter ce charmant endroit, et l'esprit tout rêveur et mélancolique, je descendis la route, longeant, en m'en allant, les eaux chantantes du Deva dont le lit teinté par l'argile ferrugineuse semble encore rougi du sang des Maures.

Plus d'une fois je retournai mes regards en arrière, murmurant à mi-voix les dernières paroles du cantique espagnol :

« Adios, Reina del Cielo,
Dulce prenda de amor,
Adios, madre amorosa,
- dios ! Adios ! Adios (60) ! »

kin, *op. cit.*, p. 213 et 233). Ils y trouvent aussi un avantage dans les étroits chemins où il n'y a pas place pour deux voitures à la fois, parce qu'ils sont avertis à temps de leur rencontre, ce qui leur permet de faire halte ou de retourner sur leurs pas. Ils ajoutent aussi, qu'autrefois lorsque les montagnes étaient infestées de loups et d'ours, le grincement des roues effrayaient ces animaux et les empêchaient d'attaquer les bœufs et les bouviers. Il n'y a pas que les paysans, mais tout le monde aime à entendre le bruit des chariots dans les calmes soirs d'été. Rosalia Castro, une des poétesses galiciennes qui fut très opulente en Espagne, parle de cette originalité comme étant une des choses qui lui manquait lorsqu'elle vint habiter la Castille :

« Chirrar d'os carros d'a Ponte
Tristes campanas d'Herbon,
Cando vos ozo partidesme
As cordas d'a corazon. »

(60) « Adieu, Reine du ciel,
Doux objet d'amour,
Adieu, mère amoureuse,
Adieu, adieu, adieu ! »

VIII

DE COVADONGA A BILBAO

30 juillet.

A nouveau comme dans une course folle, je bondis à travers montagnes, plaines, sautant les rivières, enfilant les tunnels. Je voudrais m'arrêter à tous ces jolis points de vue, retenir quelque peu de cette perspective sans cesse renouvelée de jolis panoramas, mes yeux s'ouvrent bien grands, mais sont insuffisants pour observer toutes ces choses, aussi bien que ma mémoire, pour les retenir... Où sont les diligences d'antan, avec leurs arrêts précieux ? Un mien cousin écrivait en 1830 des diatribes indignées contre *la trop grande vitesse des diligences*. Qu'eût-il fulminé contre les chemins de fer, même espagnols ?

Après avoir suivi les bords riant du Sella, je traverse *Ribadesella* et je m'engage dans les montagnes me rapprochant de la mer. Le train décrit tant de lacets et de courbes que le voyageur commence à ressentir les effets du mal de mer, d'autant que la proximité de l'Océan complète l'illusion. C'est bien ce qu'éprouvait un gros monsieur défaillant près de moi et soutenu par son valet de chambre, on voyait bien que c'était un Espagnol, il n'avait pas été élevé à voyager à ces vitesses-là.

Le train complaisant veut bien m'arrêter à *Llanès* pour me permettre d'y

déjeuner, c'est fort heureux de ne pas se sentir rouler pendant trente minutes. Du restaurant, on devine et on sent plutôt qu'on n'aperçoit la mer. Il paraît que Llanès est un ravissant endroit aux environs délicieux, et que ses habitants gardent la renommée d'être d'inimitables interprètes des danses populaires la *Pericote*, la *Giraldilla* et autres.

Je remonte dans mon compartiment : j'y trouve un capitaine de gendarmerie. Sur le quai deux jeunes filles se promènent bras dessus bras dessous et s'approchent de l'officier : la conversation s'engage. La plus grande des jeunes filles, vêtue de noir, jolies dents et regard vif, demande des renseignements au sujet de son fiancé qui vient de partir pour le Maroc. Elle pose questions sur questions, sa figure s'anime, ses joues rougissent, son œil devient humide... Reverra-t-elle jamais l'objet de ses amours ? D'ici au retour du soldat, que de questions seront ainsi posées, anxieuses et pleines d'angoisses et combien peu de réponses pourront rassurer le cœur inquiet ? Pauvres jeunes gens dont le bonheur dépend du hasard des combats, puisse la guerre ne vous être pas trop cruelle et la paix prochaine vous rendre l'un à l'autre !

Avant la station de *Pesues*, la voie croise le *Nansa* qui descend du sommet de *Pena Labra*. Cette montagne élevée est l'aboutissant des lignes de faite des trois mers d'Espagne, Cantabrique, Atlantique, Méditerranée. Dans ses

flancs naissent aussi l'Ebre et le Pisuer-ga, affluent du Duero. Avançant toujours, je fais une très courte halte à *San Vincente de la Barquera* dont on vante la situation particulièrement pittoresque : encore une beauté dont je ne pourrai connaître les attraits ! Je ne puis que voir de loin, et bien après la station, la hauteur de la presqu'île sur laquelle est construite la petite cité, surmontée d'une vieille église romano-gothique, se profilant en silhouette.

Voici maintenant *Puente de San Miguel* où l'on bifurque, si l'on veut, pour aller voir la vieille ville de Santillane qui offre à l'archéologue une série de lointains souvenirs depuis la grotte des troglodytes jusqu'aux monuments du xvii^e et qui pour les Français rappellera toujours avec plaisir les aventures du « Gil Blas » de Lesage.

L'horaire rigoureux des chemins de fer me donne une heure de répit pour admirer *Santander* : j'en profite peu : je me contente de regarder la ville du perron de la gare. En face de moi s'allonge à gauche la majestueuse rangée de maisons du boulevard Pereda au pied de la montagne. A droite s'étend la baie magnifique formée par une sorte de coupure au milieu des grands rochers de la côte cantabrique et dont la ligne immense est accentuée de place en place par les masses lointaines des montagnes. Tout près de moi le quai, et le lieu où en 1893 le vapeur *Cabo Machichaco* chargé de dynamite et de rails sautait

avec son chargement, occasionnant la mort de 300 personnes.

★★

C'est en quittant Santander pour Bilbao que je pus mieux juger de l'ampleur de sa baie. Le train filait presque au ras de l'eau le long de l'immense conche, au milieu des marais salants et peu à peu ce cercle immense se développait, ayant pour pivot le phare de l'île de *Mouro* comme une roue gigantesque tournant autour de son essieu.

Un peu plus loin un magnifique coup d'œil m'était réservé. J'étais maintenant en vue du rocher de *Santona*. De loin cette presque île paraît entourée de tous côtés par la mer. Sa masse formidable émerge des marécages vaseux laissés par le flot descendant. Cette montagne verte, surnommée « le Gibraltar du Nord », se détache sur le ciel bleu où courent quelques nuages violets. La verdure et les rochers sous les rayons du soleil déclinant prennent, eux aussi, des tons gris violacés. Autant la partie Ouest semble incliner en plans réguliers, autant la partie orientale est à pic. Tout cet ensemble a le profil d'un chapeau de gendarme espagnol aux bords relevés par derrière.

On comprend quelle importance une situation semblable peut avoir au point de vue stratégique et quel rôle *Santona* a joué dans l'histoire ; aussi, quand Na-

poléon donna à son frère Joseph le trône d'Espagne, se réservait-il la propriété de cette favorable position.

Pendant que je regarde avec plaisir ce paysage à la fois plein de grandeur et d'originalité, le train s'arrête à la station de *Treto*, petite ville qui conserve encore une vieille tour en ruines ornée de lierre. Cet édifice sut résister trois jours en 1639 aux navires que Richelieu envoya sous le commandement de Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux, pour piller les côtes (61).

Mon train galope toujours à travers le pays. Dans cette course échevelée, les montagnes apparaissent et disparaissent, tantôt couvertes de verdure, tantôt arides. Nous laissons la gorge enchantresse d'*Udalla* aux mille délicieux replis, nous sautons des ruisseaux, nous passons le long de la montagne pour arriver à *Gibaya* égayé des eaux de l'*Ason* et du *Gandara* aux bords verdoyants plantés de grands peupliers. Nous franchissons le ruisseau de *Carranza* et nous entrons dans le sauvage défilé de *Pondra*, énorme cadre de la Porte de la *Tierruca*. Cette fois, la gorge se resserre, les rochers deviennent de plus en plus sauvages, dominés par des pics décharnés dont la cime se perd dans le brouillard.

La nuit commence à arriver, les gran-

(61) Voy. O'Reilly : *Histoire de Bordeaux*, II, 481. — *Treto* est au fond de la rade de *Laredo*.

des montagnes se profilent encore sur le ciel faiblement lumineux : à l'ouest, de gros nuages noirs se massent peu à peu à l'horizon.

Encore quelques montagnes, des exploitations de minerai, de nombreux zigzags, des courbes, des tunnels, des montées, des descentes, et enfin me voici sur une haute colline dominant une ville sombre et animée, dont les grandes taches noires dans les ténèbres de la nuit sont ponctuées de-ci de-là de lumières scintillantes. C'est Bilbao, le Birmingham de la Cantabrie, le Liverpool de l'Espagne, le premier port de la Péninsule.

Tout en bas, une ligne blafarde s'allonge : c'est la rivière le *Nervion* chargé de vapeurs énormes dont les fumées charbonneuses se mêlent dans l'ombre à celles des hautes cheminées d'usines. On devine l'activité industrielle qui au milieu de ces masses confuses doit bouillonner à flots pendant le jour, mais que la nuit a suspendue pour quelques heures (62).

(62) Sur toute la côte cantabrique, partout, s'élèvent les usines, les fonderies à Gijon, Santander, Bilbao. Les ingénieurs espagnols, français, belges, sondent activement le sol, « prospectent » les veines métallifères ; des sociétés se forment et prospèrent, la plupart françaises, anglaises ou belges. Les mines actuellement utilisées représentent environ le huitième des mines concédées. On y extrait surtout le fer et la houille. Sur les 365 mines qui se trouvent dans les provinces d'O

Débarrassé de la poussière de la route, je me promène un peu du côté du *Paseo del Arenal*. Ah ! voilà bien la civilisation revenue, personnifiée par les trams électriques et leurs timbres bruyants, pour ne pas parler d'autre chose. Adieu, Asturies et Galice, avec votre belle nature et vos mœurs simples ! Que me voilà loin de vous désormais !

Sur le *paseo* on se promène en rond, comme sur le pont d'Avignon. Les jeunes filles vont deux par deux, l'une au bras de l'autre, tournant en file dans le même cercle. Il suffit de stationner un moment pour que toute la série vous passe sous le nez. Les jeunes gens vont aussi deux par deux dans ce promenoir derrière les jeunes filles. Quelquefois un groupe de jeunes filles est encadré de deux jeunes gens.

J'en aperçois une qui a un bandeau noir autour de la mâchoire, emblème de la douleur. Que ne l'a-t-elle mis sur les yeux, emblème de l'amour ?

Rentré à l'hôtel, je regarde par la fenêtre qui donne sur le vaste quadrilatère de la *Plaza nueva* entouré de maisons à trois étages, à rez-de-chaussée en arcades et sous lesquels, les jours de pluie, on vient faire la petite promenade obligatoire.

J'aperçois dans deux chambres des

viedo, de Santander, de Biscaye et de Guipuzcoa on compte 487 mines de houille et 282 de fer. (V. P. Jousset, *op. cit.*, p. 227 et s.)

couturières attardées qui achèvent à la veillée leurs commandes pressées. Des enfants jouent sur la place : on les met tard au lit en Espagne. Des chanteurs à la voix montagnarde, étendue et sonore, répètent, réunis en chorale, dans une salle voisine, une messe en musique. Ils étudient longuement le *Gloria*. Je les laisse s'exercer, et sans attendre l'*Ita Missa est*, je vais me coucher.

IX

DE BILBAO A AMOJEBIETA

31 juillet.

C'est aujourd'hui la Saint-Ignace, jour officiellement férié jusqu'à midi. Les magasins sont fermés. Bilbao n'est pas très animé.

J'entre dans une église, elle est comble. Près de moi une musique militaire assiste à la messe avec ses instruments. A chaque coup de sonnette de l'enfant de chœur, le fifre répond par un : *tu tu* aigu, comme pour marquer que lui et ses camarades demeurent bien unis au sacrifice divin.

Quand on vient à Bilbao, on a vite fait de voir le *pont del Arenal* et l'aristocratique *Campo Volantin*, d'avoir fait connaissance avec l'aspect intérieur de la capitale de la Biscaye. Tout voyageur qui se respecte doit prendre le train ou le tramway, et aller à *Portugalete* ou à *las Arenas*. Quant à moi, bien que

me respectant beaucoup, je jouai de malheur, et par une suite d'incidents pleins de banalité et inutiles à narrer, je ne pus faire cette excursion quasi obligatoire, mon programme inexorable me faisant embarquer vers onze heures du matin, dans le train de la compagnie des chemins de fer *Vascongados*.

Après avoir longé les bords du Nervion et traversé des quartiers industriels, je continuai encore quelque temps dans un riant pays, pour faire enfin halte à la station d'*Amorebieta*.

Amorebieta n'offre au touriste qu'une bifurcation pour se rendre à *Guernica*, plein de souvenirs historiques avec son fameux chêne symbolique des libertés basques, ou bien pour aller à *Pedernales* et de là à l'île de *Chacharramendi*, montagne entourée par la mer.

Ce n'étaient pas ces curiosités naturelles ou ces restes d'autrefois qui m'appelaient dans ce village. Je venais simplement y visiter une religieuse exilée qui, toujours poursuivie par l'inexorable persécution, avait dû faire sur la terre étrangère l'abandon à Dieu de sa jeunesse, de son activité et de ses affections de famille. Entourée des sœurs, ses compagnes, je pus la voir, heureuse de son sacrifice et malgré les tribulations de ce monde, ressentir dans ce modeste asile un peu des félicités éternelles.

Je me trouvai à Amorebieta un dimanche, et le soir, avant de regagner mon humble *funda*, je fus témoin de la fête du village. Sur la place, devant la

mairie, quelques musiciens coiffés de bérêts rouges, sont montés sur une estrade éclairée de lampes électriques. A leurs pieds circule la jeunesse du pays, le corps bien pris, souple et agile aussi bien chez les filles que chez les garçons.

Ils causent deux à deux en décrivant la promenade circulaire, suivant l'éternelle habitude. Mais au premier coup de piston, tous se groupent pour la danse, jeunes gens avec jeunes filles, enfants, et même jeunes filles ensemble, faute de cavaliers.

Tantôt, l'air est lent : le danseur et la danseuse, l'un en face de l'autre, décrivent un cercle en se regardant. Tantôt, la musique s'anime, et le danseur, prenant sa danseuse, l'entraîne en sautillant : c'est le *fandango* basque.

Le morceau terminé, les musiciens sautent de l'estrade et vont boire : on les siffle et on attend avec anxiété et impatience leur retour. On sent que cet amour de la danse est inné dans les veines de ces Basques. C'est un besoin physique, instinctif et irrésistible de s'animer en cadence, et qui est aussi naturel chez l'Espagnol que de marcher ou de manger.

On raconte que la cour de Rome, scandalisée qu'un pays renommé pour la pureté de sa foi, n'eût pas proscrit depuis longtemps le *fandango*, danse profane, résolut d'en prononcer la condamnation solennelle. Un consistoire s'assemble, le procès du *fandango* s'en-

tame dans les règles. Sa sentence allait être fulminée, lorsqu'un des juges observe judicieusement qu'on ne doit pas condamner un accusé sans le voir et l'entendre. L'observation est accueillie par le tribunal, on fait paraître devant lui, un couple espagnol qui, au son des instruments, déploie toutes les grâces du *fandango*. La sévérité des juges ne tient pas à cette épreuve : peu à peu leurs faces austères s'épanouissent, ils se lèvent, leurs genoux et leurs bras retrouvent leur ancienne souplesse : la salle du consistoire est transformée en salle de danse et le *fandango* est absous (63).

X

D'AMOREBIETA A HENDAYE

1^{er} août.

Encore un bien joli trajet que celui d'Amorebieta à Saint-Sébastien ! A la montagneuse Biscaye succède sans transition le fertile Guipuzcoa, et les délicieux paysages passent rapidement sous empreints d'une variété et d'une beauté qui enchantent.

Je note au passage, j'allais dire au vol : *Zaldivar* dans un site pittoresque et dans le fond du tableau une montagne aux lignes harmonieuses ; *Eibar* dans

(63) *Tableau de l'Espagne moderne*, par J.-F. Bourgoing, 1803, II, 341.

un verdoyant et étroit vallon au fond duquel coule le torrent, tout rempli d'ateliers de damasquinerie et de fabriques *d'escopetas* ; *Alzola* dans une gracieuse vallée ; *Deva* où le train passe sur la plage presque au milieu des enfants qui jouent sur le sable ; *Gueteria* et *Zarauz*, bains de mer, justement vantés et recherchés par l'aristocratie ; *Aya Orio* aux gentils aspects... Puis Saint-Sébastien, et au delà, la frontière.

Je voudrais allonger ces descriptions, mais, hélas ! je n'ai pas goûté à loisir les beautés d'une route merveilleuse, dont j'aurais désiré savourer à longs traits les exquis impressions. Je ne pus que garder un désir profond de reprendre ce parcours et d'en refaire lentement les étapes.

C'est l'éternel regret du voyageur qui laisse tristement les pays dont il a senti les charmes et qui lui ont ravi un peu de son cœur.



Tout auteur doit donner une conclusion à son œuvre.

Je n'en trouve pas de meilleure que de conter cette spirituelle anecdote.

« Un prêtre, paraphrasant ce passage des Ecritures où il est rapporté que le Christ résista aux séductions de Satan sur la montagne, ajoutait : « Le diable
« montrait au Seigneur tous les royau-

« mes du monde. Il lui disait : — Adore-
« moi, je te donnerai tout cela ! Et si
« le Seigneur refusa, c'est que, par bon-
« heur pour lui, les Pyrénées lui ca-
« chaient l'Espagne (64).

(64) Henri Cornille : *Souvenirs d'Espagne*.
Paris, 1836, II, 94.

APPENDICE I

Quelques détails sur la vie de saint Jacques

Pour comprendre le pèlerinage au tombeau de saint Jacques, il est bon de dire un mot rapide sur ce saint Apôtre.

Saint Jacques dit le Majeur, par opposition à saint Jacques dit le Mineur apôtre, fils de Cléophas et neveu de la Sainte Vierge, était fils de Zébédée et de Salomé et fut appelé à l'apostolat avec son frère Jean l'Évangéliste par Jésus-Christ (1) qui leur donna le nom de *Boanerges*, c'est-à-dire fils du tonnerre (2). Ils demeuraient, suivant toutes les apparences, à Bethsaïde, ville de Galilée, et étaient pêcheurs de profession aussi bien que leur père. Ils pêchaient avec saint Pierre dans la barque de leur père quand Jésus leur fit faire une pêche miraculeuse (3).

Quoiqu'ils eussent déjà connu et suivi Jésus, ils ne s'attachèrent néanmoins entièrement à lui que quand Jésus, les ayant rencontrés raccommodant leurs filets avec leur père Zébédée, les appela. Ils quittèrent alors leur maison et suivirent le maître à Capharnaüm. Ils assistèrent à la guérison de la belle-mère de saint

(1) Matth., IV, 21. — (2) Marc, III, 17. —
(3) Luc, V, 10.

Pierre (4) et à la résurrection de la fille de Zaïr, chef de la synagogue (5). Ils furent témoins avec saint Pierre de la transfiguration sur le mont Thabor (6).

Les habitants d'un bourg de la province de Samarie ayant fermé les portes à Jésus-Christ, Jacques et Jean, indignés de l'affront qu'on faisait à leur maître, lui demandèrent le pouvoir de faire descendre le feu du ciel pour dévorer ces habitants et consumer leur bourg, comme Elie avait fait autrefois. Jésus leur répondit qu'ils ne savaient pas quel était l'esprit qui devait les animer (7).

Ils firent demander par leur mère à Jésus que lorsqu'Il serait dans son royaume, l'un fût à sa droite et l'autre à sa gauche. Jésus, s'adressant à eux, leur demanda s'ils pourraient boire le calice qu'Il devait boire; ils répondirent que oui, et Jésus leur répartit qu'ils boiraient à la vérité son calice, mais que pour être assis à sa droite ou à sa gauche, ce n'était pas à lui à le donner, et que cela appartenait à ceux à qui son Père l'avait préparé (8).

Saint Jacques et saint Jean furent choisis avec saint Pierre par Notre-Seigneur pour l'accompagner dans le jardin des Oliviers (9).

Après la Résurrection de Jésus-Christ, ces deux frères se retirèrent en Galilée et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les autres apôtres (10).

(4) Marc, I, 29. — (5) Luc, VIII, 51. — (6) Matth., XVII, 1; Marc, IX, 1; Luc, IX, 1. — (7) Luc, IX, 54 et s. — (8) Matth., XX, 20 et s. — (9) Matth., XXVI, 37. — (10) Actes des

On croit que saint Jacques sortit de la Judée avant tous les autres apôtres, pour prêcher l'Évangile aux Juifs dispersés.

Quoi qu'il en soit, il revint en Judée et il y signala son zèle pour faire recevoir aux Juifs la religion de Jésus-Christ. C'est ce qui le rendit odieux aux Juifs, et Hérode Agrippa, voulant leur complaire, fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean.

Saint Jacques fut le premier des martyrs entre les apôtres et on lui trancha la tête l'an 44 (11). On rapporte que son accusateur, touché de sa constance, se convertit et souffrit le martyre avec lui.

Tels sont les faits irrécusables concernant la vie de saint Jacques le Majeur.

A sa mission apostolique en Judée, les historiens ajoutent sa mission en Espagne.

« Parti bientôt pour l'Espagne, il y convertit quelques hommes au Christ : de ce nombre furent les sept évêques que saint Pierre ordonna dans la suite et envoya les premiers dans ce pays. Jacques revint ensuite à Jérusalem (12) ».

Les Espagnols voulurent que leur pays eût été évangélisé par saint Paul, d'autres par saint Pierre, mais ne purent démontrer suffisamment ces faits. L'évangélisation de ce pays par saint Jacques repose sur une tradition plus sérieuse, bien que très fortement battue en brèche. Nous ne pouvons et nous ne voulons nous engager dans ces discussions. Tout ce que nous dirons, c'est que le culte fut rendu à cet

Ap., I, 13. — (11) Actes des Ap., XII, 2.

(12) *Bréviaire Romain*. Fête de saint Jacques, XXV juillet, Lectio V, in II nocturno.

apôtre en Galice à partir du premier tiers du IX^e siècle (13).

L'authenticité elle-même des reliques mises en doute par certains a été proclamée solennellement par décret de la congrégation des Rites du 25 juillet 1884 et bulle pontificale du 1^{er} novembre suivant.

Au lieu de faire appel à l'érudition et me lancer dans des digressions précises mais monotones, je pense que le lecteur aimera mieux lire avec moi le passage suivant de la *Légende Dorée*, légende toujours plus plaisante que la savante histoire.

« Après la mort de Jacques, ses disciples, par crainte des Juifs, placèrent le corps sur un bateau, s'y embarquèrent avec lui, se confiant à la sagesse divine, et les anges conduisirent le bateau en Galice dans le royaume d'une reine qui s'appelait Louve et qui méritait de porter ce nom.

« Les disciples déposèrent le corps sur une grande pierre qui à son contact mollit comme de la cire et forma d'elle-même un sarcophage adapté au corps. Puis les dis-

(13) Voyez pour l'Évangélisation de saint Jacques en Espagne : Cornelius a Lapide in Act. XII, 2 ; Saint Jérôme, *Pat. Lat.*, XXIV, p. 425 et 374. Saint Isidore de Séville, *De Ortu et obitu Patrum*, et récemment P. Fidel Fita, *Santiago de Galicia*, dans *Razon y Fe*, I, 1901; *Annuaire Pontifical* de Mgr Battandier 1909, article du R. P. Sanz, p. 377.

Contre l'Évangélisation voy. : Mgr Duchesne, *Saint Jacques en Galice*, Annales du Midi, 1890, XII, p. 145. — Dom Leclercq, *Espagne chrétienne*, 1906, pp. 31 et s. — D. José Godoy Alcantera, *Historia critica de los falsos cronicones*, Madrid, 1868. — Baronius, t. IX, *Annal. A. C.*, 816.

ciples se rendirent auprès de la reine Louve et lui dirent : « Notre-Seigneur « Jésus-Christ t'envoie le corps de son « disciple, afin que tu reçoives mort celui « que tu n'as pas voulu recevoir vivant. » Ils lui racontèrent le miracle qui avait permis au bateau de naviguer sans gouvernail, et ils la prièrent de désigner un lieu pour la sépulture du saint.

« Alors la méchante reine les envoya traîtreusement au roi d'Espagne, sous prétexte de lui demander son autorisation, et le roi s'empara d'eux et les jeta en prison.

« Mais la nuit un ange leur ouvrit les portes de la prison et les remit en liberté. Le roi, dès qu'il l'apprit, envoya des soldats à leur poursuite : mais au moment où ces soldats allaient franchir un pont, le pont se rompit et tous furent noyés.

« A cette nouvelle, le roi eut peur pour lui-même et se repentit. Il envoya d'autres hommes à la recherche des disciples de Jacques, mais cette fois avec mission de leur dire que, s'ils voulaient revenir, il n'aurait rien à leur refuser.

« Ils revinrent donc et convertirent toute la ville à la foi du Christ ; puis ils retournèrent auprès de Louve, pour lui faire part du consentement du roi. Et la reine, furieuse, leur répondit : « Allez prendre « dans la montagne des bœufs que j'ai là, « mettez-leur un joug et emportez le corps « de votre maître dans un lieu où vous « puissiez lui élever un tombeau. »

« La perfide créature savait, en effet, que ces prétendus bœufs étaient des taureaux indomptés : et elle se disait que si les disciples de Jacques leur mettaient le joug, ces taureaux ne manqueraient point de les tuer et de jeter à terre le

corps du saint. Mais il n'y a point de sagesse qui vaille contre Dieu.

« Les disciples ne soupçonnant point la ruse, gravissent la montagne, où d'abord un dragon vomissait des flammes ; ils lui présentèrent une croix et le dragon se rompit en deux. Ils firent ensuite le signe de la croix et les taureaux, devenus doux comme des agneaux, se laissèrent mettre le joug et coururent porter le corps du saint dans le palais même de Louve ; ce que voyant, celle-ci, émerveillée, crut en Jésus, transforma son palais en une église de saint Jacques et la dota magnifiquement. Et le reste de sa vie s'écoula dans les bonnes œuvres (14). »

Le lecteur nous pardonnera encore de faire appel à la légende pour rappeler les miséricordes nombreuses du tombeau de l'apôtre Jacques : nous terminons ce chapitre sur ce trait :

« Le vénérable Bède, personnage d'une rare sagesse, rapporte que Théodomir étant évêque de Saint-Jacques, un certain homme tomba dans un grand péché, qui lui causa tant de honte et de colère contre soi-même qu'il avait toutes les peines du monde à se résoudre de l'aller découvrir à un confesseur.

« Il surmonta néanmoins cette difficulté et il vint se confesser à son évêque, qui, n'osant pas lui imposer la pénitence que méritait la grandeur de son crime ni lui en donner l'absolution, lui ordonne d'aller visiter l'église et le tombeau du glorieux saint Jacques, et lui ayant mis entre les mains un billet fermé et cacheté où il

(14) Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, trad. Wysewa, Paris, 1902, p. 354.

avait écrit son péché, il l'instruisit de tout ce qu'il fallait faire.

« Cet homme arrivé à Saint-Jacques le même jour de la fête de cet apôtre s'en va à l'église et mit le billet sur l'autel, pleurant amèrement son péché et priant Dieu avec grande ferveur et humilité de lui faire miséricorde par les mérites et l'intercession de son apôtre saint Jacques.

« Cependant le temps de dire la messe étant venu, le saint évêque Théodomir monte à l'autel pour la dire et ayant trouvé ce billet, il demanda qui l'avait mis là et pourquoi il l'avait mis. Le pèlerin s'avance tout aussitôt et raconte en peu de mots toute l'histoire à l'évêque.

« Théodomir ayant ouvert le billet, il n'y trouva rien d'écrit, ce qui lui fit connaître aussi bien qu'à tous ceux qui se trouvèrent là présents que le grand saint Jacques avait obtenu à ce pèlerin le pardon de son énorme péché (15). »

(15) *Abrégé des miracles de saint Jacques*, pp. 46 et 47. — Ne voulant pas allonger notre travail, nous ne faisons que noter la fameuse bataille de Clavijo où saint Jacques apparaissant au roi Romiro conduit les Espagnols à la victoire, vêtu de blanc sur un cheval blanc et terrassant les Maures (845).

APPENDICE II

Un peu d'histoire espagnole

Après la bataille livrée près des bords du Guadalete (711) en Andalousie, où Roderic, dernier roi de la monarchie gothique, fut battu et tué par les musulmans commandés par Tarif (ou Tarik), la domination des Maures commençait pour l'Espagne. Tarif avait le premier débarqué avec ses hordes en Espagne sur le rocher qui a gardé son nom : *Djebel al Tarik*, dont on a fait Gibraltar.

Les Goths, pourchassés par les Maures et désireux d'échapper à leur fureur, s'étaient retirés dans l'Espagne du Nord, au milieu des Pyrénées cantabriques, en Galice, dans les Asturies et la Biscaye, dont les montagnes presque inaccessibles leur fournissaient une facile retraite.

Pendant ce temps, Munuza, chrétien tout dévoué aux Maures, avait été nommé par eux gouverneur de Gijon.

Les Espagnols, résolus, malgré leurs défaites, à lutter encore contre les musulmans, cherchaient un chef qui les menât au combat : Pélage se révéla à eux. Issu des rois goths, il leur parut plein de vaillance. D'abord réfugié en Biscaye, ce seigneur vint ensuite dans les Asturies avec sa sœur, remarquable par sa beauté.

Munuza, ayant eu occasion de voir cette jeune fille, en fut épris et résolut de l'épouser à l'insu de Pélage. A cet effet, il donna à ce dernier une mission de confiance pour

Tarif, qui commandait alors à Cordoue et profita de cette absence pour forcer la jeune fille à s'unir à lui.

A son retour, Pélage apprend cet affront fait à sa sœur et à lui-même, et résolut de s'en venger. Il l'enlève adroitement et s'enfuit avec elle vers les montagnes des Asturies.

Munuza informe aussitôt Tarif de cet événement, l'appelle à son secours et les Maures poursuivent les deux fugitifs. Pélage traverse la rivière de Piona débordée et se réfugie à Canica, aujourd'hui Cangas. Il y trouve les Asturiens rassemblés, prêts à entrer en lutte contre les barbares et les exhorte au courage. Les Asturiens acclament Pélage avec enthousiasme et l'élisent roi (716). Le nouveau souverain, sans perdre de temps, use de l'influence qu'il avait conservée en Biscaye pour entraîner avec lui les Basques, et gagnant de proche en proche se procure l'alliance de toutes les peuplades du nord.

Pendant ce temps, Alcama, maître de la milice chez les Maures, c'est-à-dire officier général, se met en marche avec des troupes nombreuses, contre les Asturiens, emmenant avec lui Opas, archevêque de Séville, dans le dessein de se servir de l'autorité que donnait à ce prélat son caractère et de l'alliance qui existait entre lui et Pélage pour engager celui-ci à poser les armes.

Pélage s'était réfugié dans une grotte du mont Ausena, à Covadonga, appelée depuis Notre-Dame de Covadonga. Quelques-uns prétendent que cette caverne était auparavant un ermitage sous l'invocation de Notre-Dame et d'autres la demeure de quelque anachorète. Il paraît plus vraisemblable que Pélage y avait porté avec lui une image de la Vierge.

Le roi asturien s'y retrancha le mieux

qu'il put. Les Maures ne tardèrent pas à arriver. Opas échoua dans son insidieuse tentative de pacification et le combat s'engagea. Les pierres et les traits lancés par les Maures ricochaient contre le rocher et revenaient, par une providentielle intervention, frapper ceux qui les avaient jetés. Une partie de la montagne s'écroula sur eux et le massacre des barbares fut aussi complet que possible.

Alcama fut tué dans la bataille, Opas fait prisonnier et tué probablement.

Munusa, ayant appris le résultat de cet engagement, ne se crut pas en sûreté à Gijon et s'enfuit plus avant en Espagne, mais s'étant arrêté dans un village à Ollalié, les paysans le massacrèrent.

Pélage marcha en avant avec ses troupes victorieuses, s'empara de Léon. Alphonse, chef de la Biscaye, vint se joindre à lui avec une troupe de Basques, et Pélage lui donna sa fille Ormesinde en mariage. C'est de ce mariage que sont sortis les rois qui ont régné depuis en Espagne. Les Asturiens et les Basques prirent Gijon et un grand nombre de places dans les Asturies et même en Galice.

Pélage mourut en 737 à Cangas et y fut inhumé à Sainte-Eulalie de Velana. Gaudiose, son épouse, fut enterrée près de lui. Son fils Favila mourut sans enfants, éventré par un ours, et fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, près de Cangas.

A sa mort, Alphonse et Ormesinde furent reconnus par les chrétiens et montèrent sur le trône. Alphonse, premier roi des Asturies de ce nom, fut surnommé le Catholique et continua par ses conquêtes à reculer les bornes de ses États. Il soumit plusieurs villes en Galice, en Portugal et dans le royaume de Léon, il prit même

Pampelune et établit des évêques dans ses nouvelles conquêtes. Il mourut à Cangas (757).

Froyla, son fils et son successeur sur le trône, fit bâtir Oviedo, capitale des Asturies, et en fit la capitale de son petit royaume : il épousa Ménine ou Momérane, fille d'Éudes, duc d'Aquitaine. De ce mariage, naquirent deux enfants : Alphonse, surnommé le Chaste, et une fille Ximenez, fameuse par sa vie débauchée. Froyla aurait gardé dans l'histoire le renom d'un grand prince s'il n'eût tué son frère de sa propre main. Il mourut massacré par ses sujets et fut inhumé dans l'église d'Oviedo (761).

Aurélio succéda directement à Froyla, Alphonse étant trop jeune pour monter sur le trône. Aurelio régna six ans et pendant ce temps signa avec les Maures ce traité honteux que Romiro devait rompre à la victoire de Clavijo et qui consistait à livrer chaque année aux Maures cent jeunes filles de qualité.

Après Aurelio vint Silo (774-783), inhumé à Oviedo dans la cathédrale Saint-Sauveur et enfin Alphonse II qui prit la direction du royaume (783). Dépossédé par Maugerat, fils naturel d'Alphonse I^{er}, Alphonse II se retira en Biscaye. Maugerat signa un nouveau traité honteux avec les Maures, semblable à celui auquel avait consenti Aurélio, et mourut en 788. Bermude remplace Maugerat et rappelle Alphonse pour l'associer à sa couronne (791).

Alphonse II dit le Chaste régna 52 ans. Il refusa de livrer aux Maures les cent jeunes filles du tribut et pour ce motif engagea avec eux une rude bataille à Ledos, dont il fut vainqueur. Il châtia Ximenez de ses dérèglements. Sous son

règne, Théodomir, évêque d'Iria Flavia, découvrit, guidé par des lumières et une étoile, dans le champ dit depuis de l'étoile, *campus stellæ*, d'où *Compostelle*, le tombeau et le corps de saint Jacques, et le pieux souverain, prévenu de cet événement, arriva en ces lieux. Il y fit bâtir une église en l'honneur du saint apôtre et l'enrichit de revenus pour son entretien et celui des prêtres. Alphonse II appela Charlemagne à son secours pour chasser les Maures et lui offrit d'être adopté par lui et de le déclarer son successeur. Il fit bâtir des églises et construisit son palais : il mourut en 845 à Oviedo ; on l'inhuma à l'église de Notre-Dame dans la mausolée qu'il s'y était fait élever.

Après Alphonse II, Ramire (ou Romiro) ceint la couronne des rois d'Asturies. Il était fils de Bermude dont nous avons parlé plus haut.

Romiro est le héros de la bataille de Clavijo (844) remportée sur les Maures, où saint Jacques apparut aux Espagnols monté sur un cheval blanc avec une enseigne blanche ornée d'une croix rouge. Avec ce céleste secours, les chrétiens triomphèrent et furent définitivement délivrés des tributs infâmes d'Aurelio et de Maugerat. Romira mourut à Oviedo (850).

L'invasion mulsumane ne devait être arrêtée et vaincue qu'à la bataille de *Las Navas de Tolosa* en 1212, et la puissance des Maures, à partir de cette date, alla chaque jour en s'affaiblissant.

(D'après J. DE MARIANA, *Histoire générale d'Espagne*, traduite par J.-N. CHARENTON, Paris, 1725, tome II, et Jean DE FERRERAS, *Histoire générale d'Espagne*, traduite par VAQUETTE D'HERMILLY, Paris 1751.)

TABLE DES MATIÈRES

I. — DE HENDAYE A BURGOS 3

Notre pauvre marine, 3. — Saint-Sébastien, 5. —
A travers les montagnes, 7. — Miranda de
Ebro, 9. — Pancorbo, 11.

II. — BURGOS..... 13

Chocolate, 13. — La Cathédrale, 14. — Le *Cru-
cero*, 15. — Le Coffre du Cid, 19. — *Puerta
del Sarmental*, 22. — Musée provincial, 25. —
Chartreuse de Miraflores, 26. — Tombeau de
Juan II et d'Isabelle de Portugal, 29. — Monas-
tère de las Huelgas, 32. — Hospital del Rey,
36. — San Nicolas, 37.

III. — DE BURGOS A SANTIAGO 38

Le « Rapido », 39. — Venta de Baños, 41. —
Nobles soldados del Rey, 43. — Vallée du Sil,
44. — Mgr Gandasegui, 45. — Vallée du Minho,
46. — La Galice, 47. — Orense et Mgr de
Quevedo, 49. — Transbordement, 51. — Re-
dondela, 52. — Les Galions de Vigo, 53. —
Pontevedra, 55. — Carril, 57. — Padron, 58.
— Evocation du passé, 62. — Arrivée à San-
tiago, 65. — Un véhicule original, 66. — Mon
hôtelier, 68.

IV. — SANTIAGO 71

*
* *

Promenade en ville, 71. — Fontaines, 73. —
Plaza Mayor, 74. — *Puerta Santa*, 75. — La
Cathédrale, 78. — *Portico de la Gloria*, 79. —
Couvent des Franciscains, 81. — A l'Archevê-
ché, 82. — Les Géants et les nains, 83. — Les
Tapisseries, 85. — Arrivée du Roi, 88. — Les
Chevaliers de Saint-Jacques, 89. — *Te Deum*, 91.
— L'Exposition régionale, 91. — La Police, 92.

Le *Botafumeiro*, 95. — La Grand'messe, 97. —
L'Offertoire, 98. — Fin de la fête, 100.

Procession, 101.

V. — VIGO..... 102
La Baie, 103. — Les Anglais, 106. — Emigra-
tion, 107.

VI. — DE LÉON A OVIEDO..... 108
Cathédrale de Léon, 108. — San Isidoro, 109.
— Un calembour, 111. — Vallée du Bernesga,
111. — Tunnel de la Perruca, 112.

VII. — D'OVIEDO A COVADONGA..... 115
Oviedo, 115. — Cathédrale, 115. — Sœurs fran-
çaises, 116. — D'Oviedo à Covadonga, 117. —
Covadonga, 120. — Romance, 123. — Cueva
Santa, 130. — Chariot musical, 133.

VIII. — DE COVADONGA A BILBAO..... 136
Llanes, 136. — Amour inquiet, 137. — Santan-
der, 138. — Santoña, 139. — Bilbao, 141. —
Le Paseo, 142.

IX. — DE BILBAO A AMOREBIETA..... 143
La Saint-Ignace, 143. — Amorebieta, 144. —
Une novice, 144. — Le *Fandango*, 145.

X. — D'AMOREBIETA A HENDAYE..... 146
Conclusion, 147.

APPENDICES

I. — QUELQUES DÉTAILS SUR LA VIE DE SAINT JACQUES
LE MAJEUR..... 149
Sa vie, 149. — Translation de son corps, 152. —
Un miracle, 154.

II. — UN PEU D'HISTOIRE ESPAGNOLE..... 156

The following is a list of the names of the
persons who have been appointed to the
positions of the various departments of the
Government of the State of New York
for the year 1892.

COMMISSIONER OF THE LAND OFFICE
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF AGRICULTURE
AND FORESTRY
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF THE
INTERIOR
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE COMMONS
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC WORKS
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC LANDS
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC UTILITIES
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC HEALTH
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC EDUCATION
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC CHARITIES
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC INDEBTEDNESS
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC DEBT
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC FINANCE
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC REVENUE
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC TAXATION
J. B. HENNING

COMMISSIONER OF THE DEPARTMENT OF
THE PUBLIC MISCELLANEOUS
J. B. HENNING



